B.29
2
13 1
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

19986

B.29.2.13

QUELQUES NOTICES

POUR

L'HISTOIRE,

ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS

DEPUIS LE 31 MAI 1793.

JEAN-BAPTISTE LOUVET, l'un des Représentans proscrits en 1793.

Juste ciel ! éclaire ce peuple malheureux pour lequel je desire la liberté..... Liberté !..... elle est pour les ames fieres qui mepriseut la mort et savent à propos la donner. Elle n'est pas pour ces hommes corrompus qui, sortant du lit de la débauche ou de la fange de la misere, courent se baigner dans le sang qui ruisselle des échafauds. Elle est pour le peuple sage qui chérit l'humanité, pratique la justice, méprise ses flatteurs, connoît ses vrais amis, et respecte la vérité. Tant que vous ne serez pas un tel peuple, ô mes concitoyens, vous parlerez vainement de liberté, vous n'aurez qu'une licence dont vous tomberez victimes chacun à votre tour; vous demanderez du pain, on vous donnera des cadavres, et vous finirez par être asservis.

Extrait littéralement des défenses manuscrites de la citoyenne **ROLAND**, *assassinée par le Tribunal révolutionnaire le 19 brumaire, an deuxième (9 novembre 1793).*

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE REPUBBLICA ITALIANA

Prix : 5 liv. à Paris, 6 liv. dans les Départemens, *franc de port par la Poste.*

(*Il faut affranchir les lettres et l'argent.*)

A PARIS,

Chez { J.-B. LOUVET, Libraire, Palais Egalité, Galerie neuve, derriere le Théâtre de la République, N°. 24.
La Veuve D'ANT-Jos. GORSAS, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle de la Loi, N°. 741.
BAILLY, Libraire, rue Honoré, Barriere des Sergens.

L'AN IIIe DE LA RÉPUBLIQUE.

-5. GIII 1989

B. 29. 2. 13

AVERTISSEMENT.

Des Cavernes du Jura, le 19 Avril 1794, — 30 Germinal, an deuxième de la République, une et indivisible.

Ici, comme là-bas, le tems me manque. Je jette des notes et voilà tout. Qu'on ne s'attende ni à la concision du style, ni à l'abondance des détails. A vrai dire, je n'écris ni l'histoire, ni même ce qu'on appelle des mémoires. Je consigne des notes qui puissent m'aider, si quelque jour de vrais loisirs me sont donnés, ou aider quelqu'autre, si je ne puis jamais reprendre la plume. Mais qu'on s'attende à la vérité, car je proteste que pénétré de respect pour elle, je regarderois comme un crime la seule pensée de l'altérer. C'est elle d'ailleurs, c'est elle seule qui peut nous justifier. Elle seule peut détruire cet immense échafaudage de calomnies absurdes ou atroces dont ils nous ont accablés, afin de nous assassiner ensuite.

Paris, ce 16 Pluviôse; an 3e.

Voilà ce que j'écrivois dans un tems où j'étois loin d'espérer que moi-même j'impri-

merois ces *notices*. Je croyois esquisser mon ouvrage posthume, c'est pour cela qu'en retraçant toute ma vie révolutionnaire, j'ai donné aussi quelques détails sur ma vie privée. Ce n'est point par les suggestions de l'amour-propre trop souvent méprisable et petit, que j'ai été déterminé à parler de moi; je m'y suis résolu pour l'intérêt public auquel les circonstances ont voulu que j'appartinsse. Un modeste silence sur nos actions personnelles ne nous est plus permis. Ils nous ont imputé tant de mal, qu'ils me forçent à révéler le peu de bien que j'ai fait.

Et vous que j'ai tant aimés dans votre vie privée, que j'ai si souvent admirés dans votre vie publique; bons amis, bons parens, bons pères, époux tendres, vous les fondateurs de la liberté républicaine pour laquelle vous êtes morts en lui donnant encore vos vœux; reste précieux des proscrits du 31 Mai, vous qu'a dévorés cette Gironde où je vous quittai par une témérité qui me fut salutaire, où vous restâtes par une confiance qui vous perdit (1);

(1) On sait aujourd'hui la fin tragique de Salle, Guadet, Barbaroux et Valady. Quant à Péthion et Buzot, je l'annonce avec douleur; il y a mille à parier

vous que j'embrassois, hélas pour la dernière fois, et qui maintenant de l'élysée où vos ombres reposent, réclamez nos communes promesses, croyez que je remplirai mes devoirs. Le jour s'approche où toutes vos vertus seront publiées; que ne puis-je retrouver les mains fidèles à qui vous confiâtes vos derniers écrits! Que ne m'est-il donné d'aller bientôt fouiller cette terre sainte où vous les avez déposés! Et s'il étoit vrai que pour achever de vous faire connoître, il fallut encore aujourd'hui quelque courage, qu'avec orgueil me rappellant votre fin glorieuse et marchant au même but, j'aimerois à répéter, après un des hommes de *Tacite* :

> La terre peut me manquer pour vivre; elle ne sauroit me manquer pour mourir.

Au reste on trouvera qu'en rappellant, dans ces mémoires, quelques faits de la vie politique de *nos amis*, je leur ai reproché quelques fautes. C'est qu'avant d'écrire pour eux, j'écris pour la République. C'est qu'ils sont trop grands-hommes, pour être flattés. C'est

---

contre un qu'ils ne sont plus. De sept que nous étions dans ce fatal départemett de la Gironde, je reste seul.

que d'ailleurs leurs fautes ont toutes été vertueuses; c'est que toutes ont pris leur source dans la pureté de leurs mœurs, dans l'extrême bonté de leurs cœurs. Ces gens de bien n'ont pu croire aux forfaits que le jour qu'ils en sont tombés les victimes.

Je finis par un avertissement indispensable : qu'en lisant ces mémoires, on veuille bien se rappeller souvent à quelle époque ils furent terminés. Robespierre régnoit encore. Quand donc je parle des comités et des tribunaux, ce n'est jamais que de ceux de Robespierre qu'il s'agit. Ah puisse le génie de la République soutenir toujours le bras des hommes courageux qui ont au 9 Thermidor changé la face de la France. Et moi, dont les vains efforts avoient entrepris beaucoup plutôt ce qu'ensuite leur puissance a consommé, puissé-je, bientôt à mon poste, seconder leurs efforts pour la guérison des profondes plaies dont les *ultra-révolutionnaires* ont frappé la Patrie.

En attendant, jeunesse Parisienne, un mot. Vous êtes enfin réveillée, gardez de vous endormir un instant. Vigilance et vigueur, mais constance et sagesse. Craignez également de vous précipiter trop tôt sur les obstacles, et de

les aller chercher où ils ne sont pas. C'est ordinairement pour avoir été trop vîte, qu'on perd haleine, et trop souvent on manque à jamais le but, parce qu'on n'a pas attentivement regardé sa route. Ainsi j'ai peine à croire qu'aller dans les spectacles siffler le buste d'un cadavre, soit le meilleur moyen de servir la liberté (1). C'est l'opinion qui tue les faux dieux, et c'est à la barre de l'assemblée représentative qu'on peut s'emparer de l'opinion. Que si poussés par vos temporisations généreuses, les hommes de sang osent lever les poignards, alors, brave jeunesse, plus de délibérations, plus de lenteurs : aux armes ! aux armes ! et que les assassins de vos pères, que ceux qui ont dévoré tous les vôtres, que ceux qui vous dévorent vous mêmes en espérance, que cette race de mangeurs d'hommes soit exterminée !

---

(1) On voit que ceci fut écrit quelques jours avant le le décret contre les apothéoses prématurées.

QUELQUES NOTICES POUR L'HISTOIRE;

ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS DEPUIS LE 31 MAI.

JEAN-BAPTISTE LOUVET, l'un des Représentans proscrits en 1793.

Des grottes de St-Emillion, dans la Gironde, aux premiers jours de Novembre 1793.

TOUT ce qui peut rendre heureux un homme sensible dont les goûts sont simples, je l'avois obtenu avant la révolution. Je vivois à la campagne que j'aimois avec passion. J'y composois des ouvrages dont le succès avoit commencé ce que j'appellois ma petite fortune. Elle étoit petite en effet, comme mon ambition. Vivement épris de l'indépendance, j'avois compris de bonne heure que le seul moyen de me l'assurer étoit de borner, autant que possible, mes besoins; aussi le luxe, enfant de la coquetterie des premiers jours de mon adolescence, je l'avois chassé. J'avois appellé la sobriété, si nécessaire à la santé de chacun, plus nécessaire au travail d'un homme de lettres. J'avois tellement borné toutes mes dépenses, que huit

cents francs par année me faisoient vivre. Les sept premiers volumes de mon premier ouvrage, imprimé à mes frais, me rapportoient un bénéfice beaucoup plus grand.

Enfermé dans un jardin, à quelques lieues de Paris, loin de tout importun, j'écrivois au printems de 1789, six petits volumes qui devoient, précipitant encore la vente des premiers, fonder ma petite fortune. Ils eussent produit trois fois autant, sans les grands événemens qui, dans le cours de cette année, s'attirant toutes les attentions, vinrent pour ainsi dire étouffer les ouvrages frivoles, et donnèrent d'ailleurs mille facilités de plus à ces corsaires en librairie qui ne vivent que de la dépouille des auteurs. A propos de ce petit livre, j'espère que tout homme impartial me rendra la justice de convenir qu'au milieu des légèretés dont il est rempli, on trouve au moins, dans les passages sérieux, par-tout où l'auteur se montre, un grand amour de la philosophie, et sur-tout des principes de républicanisme assez rares encore à l'époque où j'écrivois.

Cette révolution qui venoit, sinon détruire nos espérances, du moins en différer l'accomplissement, nous aurions dû ne la pas aimer. Mais elle étoit belle et juste. Le moyen de ne pas nous passionner pour elle, au détriment même de notre intérêt le plus cher? J'en serai quitte, disois-je à mon amie, pour faire quelqu'autre ouvrage et travailler un peu plus de tems. Si le retardement apporté à notre bonheur produit le bonheur du genre-humain, pourrions-nous ne pas trouver quelque douceur dans nos sacrifices? et mon amante applaudissoit.

Quelle femme! quelle générosité! que de grandeur! comme elle étoit digne de l'immortelle passion qu'elle m'inspiroit! Nous avions été, pour ainsi dire, élevés ensemble. Notre amour étoit né, avoit crû avec nous. Mais comme elle entroit dans sa seizième année, on l'avoit obligée d'épouser un homme riche. Celui-ci l'avoit emmenée à cent lieues de moi. Elle étoit revenue six ans après. C'est à cette époque que nous étant revus, nous sentîmes se développer dans toute sa force, cette passion qui ne doit mourir qu'avec nous, hélas! et qui peut-être prépare à mon amante bien des dangers et des malheurs. Je pourrois dire aujourd'hui son nom sans la compromettre, car elle est mon épouse, et je n'éprouverai

pas de persécutions qu'elle ne veuille partager, mais son innocente famille seroit exposée aux plus lâches vengeances de nos persécuteurs. Il faut déguiser son nom.

Je lui donnerai celui de la généreuse fille, de la digne épouse de deux républicains dont j'ai dessiné les grands caractères dans une épisode de mon premier roman. Qui m'eut dit, en 86, lorsque j'écrivois les combats, les périls, toutes les nobles infortunes de Pulawski, que bientôt ma destinée auroit avec la sienne tant de frappans rapports; mais que pour ma consolation, pour mon bonheur, je trouverois dans mon amie, alors seulement parée de toutes les grâces touchantes, de toutes les timides vertus de son sexe, le fier courage, les fortes résolutions, toutes les mâles vertus que le nôtre lui-même a si rarement? Qui me l'eut dit qu'elle auroit toute la force, toute la magnanimité que je me plaisois à donner à l'épouse de Lowzinski? Comment l'aurois-je deviné, grands dieux, qu'elle éprouveroit presque tous les malheurs que je prêtois à *Lodoïska*? C'est donc ainsi que je l'appellerai.

J'étois auprès d'elle à vingt lieues de Paris, lorsque la nouvelle de la prise de la Bastille nous arriva. Aussi-tôt je reçus de ses mains un don à tous égards précieux: la cocarde tricolore. Le trouble inexprimable que je ressentis, les larmes qui vinrent à mes yeux, comme elle attachoit ses rubans à mon chapeau, étoient-ils un pressentiment des rudes travaux auxquels je serois un jour entraîné dans ces grandes entreprises qui ne me touchoient alors qu'indirectement? Quoiqu'il en soit, cette unique cocarde portée par moi dans cette petite ville où l'aristocratie veilloit, faillit m'attirer de fâcheuses affaires. Si la grande nouvelle ne s'étoit le lendemain pleinement confirmée, on me faisoit un procès criminel. Tel étoit ma pénible entrée dans la carrière.

Long-tems je ne fus que spectateur. Je m'étois promis de l'être toujours. Assez d'hommes alors défendoient les chers intérêts du Peuple. Celui de mon amour m'occupoit presque tout entier.

Mais, après l'affaire d'Octobre 1789, *Mounier* ayant dans un écrit vraiment incendiaire, pris à tâche d'accuser Paris, alors exempt de blâme, au lieu d'accuser courageusement la faction d'Orléans, seule coupable des forfaits qui avoient souillé la juste insurrection de ces journées,

l'indignation me mit la plume à la main. Je publiai cette brochure intitulée : *Paris justifié*. Elle me valut mon entrée aux Jacobins où l'on n'étoit alors reçu qu'avec les titres d'un vrai civisme et de quelque talent. C'étoit je crois, dès le troisième mois de son institution. Presque toujours à la campagne, j'allois rarement aux séances; et je m'y renfermois dans le rôle d'observateur.

Tous mes ouvrages du moins furent désormais dirigés vers le but de la révolution. Ainsi *Emilie de Varmont*, roman entrepris dans l'intention de prouver l'utilité générale, et quelquefois la nécessité du *Divorce* et du *Mariage des prêtres*.

Ainsi deux comédies restées dans le porte-feuille. L'une en cinq actes intitulée : *L'Anobli conspirateur* ou le *Bourgeois gentilhomme du dix-huitième siècle*. J'y attaquois par le sarcasme de la comédie, le ridicule préjugé de la noblesse, vieille ou neuve ; et cela deux ou quatre mois avant le décret qui l'abolit. Celui qui empêcha qu'on ne la reçut au *Théâtre de la Nation*, parce qu'elle étoit *incendiaire*, disoit-il, ce fut *N*....., depuis commissaire du comité de salut public auprès de Wimpfen, à l'époque de l'insurrection de Caen : N..... qui, après cette révolution du 31 Mai, affirmoit dans les départemens insurgés, que lui et la montagne étoient les vrais républicains ; et que nous, fondateurs de la République, nous étions les royalistes. J'allai porter mon *Anobli* au Théâtre Français, rue de Richelieu. L'un de ses entrepreneurs, Mr. d'Orfeuil, n'entendit la lecture des trois premiers actes qu'avec une mortelle impatience. Enfin n'y pouvant plus tenir, il m'interrompit, s'écriant : il me faudroit du canon pour jouer cette pièce. C'est cet homme, aristocrate fieffé avant le 10 Août, qui nous accuse maintenant de royalisme, et se donne pour républicain. C'est ce monstre d'imposture et de cruauté qui présidoit cette horrible Commission qui dans *Commune Affranchie*, a, sur huit mille victimes, fait égorger six mille républicains. C'est lui qui prétend qu'il n'y a eu que dix-sept cents exécutions.

L'autre comédie étoit une satyre amère et très-gaie des momeries de la cour de Rome. Son titre étoit : *L'Election et l'audience du Grand-Lama Sispi*. Le manuscrit est

resté entre les mains de Talma, du Théâtre de la rue de Richelieu.

La seule que je parvins à faire jouer, fut une espèce de farce, appellée *la Grande revue des armées noire et blanche*. Son titre indique assez son objet. C'étoient quelques ridicules jettées sur l'armée de Coblentz. Elle eut vingt-cinq représentations.

J'allois dans toutes les occasions importantes à ma section. Là je parlois quelquefois, car l'aristocratie y venoit souvent en force, et du côté des patriotes les sujets manquoient. J'y parlois donc de loin en loin, mais je fuyois *les honneurs du bureau* qu'il m'eut été facile d'obtenir. L'un des premiers je m'inscrivis sur les registres de la garde nationale; l'un des premiers je fournis ma contribution patriotique; l'un des premiers je fus juré d'accusation. Ainsi je remplissois tous les obscurs devoirs de la révolution, me dérobant sans cesse à ses éclatans bénéfices. Jamais on ne me vit chercher les triomphes de la tribune et les douceurs de la popularité. Le moment étoit venu, où malgré moi pour ainsi dire, j'allois me montrer.

La plupart des défenseurs de la cause populaire lui avoient été successivement arrachés; les uns par la mort, les autres par la corruption. La Cour en étoit venue au point de conspirer ouvertement contre la Constitution acceptée. Tous les partis qui travailloient à la détruire, étoient assurés de l'appui du monarque. On encourageoit à-la-fois par des émissions de numéraire, des journaux bien payés, d'officieux *vetos*, par toutes les plus détestables manœuvres du machiavélisme enfin, les bicameristes de Lafayette, les prêtres de l'abbé Maury, les nobles de l'armée de Condé. J'étois du petit nombre de ses philosophes hardis qui avoient à la fin de 1791 déploré le sort d'une grande nation obligée de s'arrêter à mi-chemin dans la carrière de la liberté, et de se dire affranchie lorsqu'elle avoit encore une Cour et un Roi. Trop heureux cependant d'avoir vu réformer tant d'antiques abus, j'avois comme plusieurs autres promis de bonne foi fidélité à cette constitution châtrée, espérant que le tems amèneroit avec lui, sans secousse, sans déchirement, sans hémoragie, la guérison des dernières plaies. Oui, par le ciel qui lit dans les cœurs, je jure que si la Cour n'eut pas mille fois et continuellement tenté de nous ravir une

demie liberté, je n'aurois jamais attendu que du tems notre liberté toute entière. Mais il devenoit incontestable que la Cour conspiroit, que non contente de fomenter toutes les révoltes intérieuras, elle appelloit l'étranger. Un Roi coupable, en violant tous ses sermens, nous délioit des nôtres. C'étoit l'ancien despotisme qu'il nous vouloit rendre : eh bien ! nous lui donnerions la République. Et dans les imminens dangers de la Patrie, nul ne pouvoit plus sans crime se dispenser d'aller grossir le trop foible bataillon, le bataillon sacré qui combattoit pour elle.

J'appris à ma Lodoïska les pensées qui me travailloient. Son amour en frémit; son civisme ne put qu'applaudir. Tu veux que je le permette, me dit-elle. Hélas ! à quel tems renvoyons-nous les doux projets de la cabanne (1) ! A travers quels orages nous allons passer ! il le faut néanmoins, je l'avoue. Mais puisse un si grand sacrifice t'obtenir la reconnoissance des hommes ! Puissent-ils ne nous jamais forcer à nous en répentir !

Dès-lors je descendis dans la terrible lice. Indigné des manœuvres de ces nobles qui, pour l'établissement des plus intolérables abus, alloient armer l'Europe contre leur Patrie, je fis, à la barre de l'assemblée législative, le 25 Décembre 1792, *ma pétition contre les Princes*. Elle eut dans le Sénat et dans tout l'empire un prodigieux succès, dont elle n'étoit pas, je crois, tout-à-fait indigne. C'est du moins l'un des meilleurs morceaux qui soit sorti de mes mains. Les journaux l'ont diversement dématurée. Baudouin en a fait, par ordre de l'Assemblée, une petite édition, dont j'ai revu les épreuves. C'est celle-là qu'on peut consulter.

Je fis encore deux pétitions, l'une contre celle du Département de Paris qui avoit prié le Roi de mettre son *véto* sur le décret des prêtres, je crois. L'autre, je ne sais pour quel objet. Toutes deux furent encore imprimées chèz Baudouin, par ordre de l'Assemblée.

Puis, en Janvier 1792, dans une discussion de première importance, je parus à la tribune de cette Société célèbre, où je m'étois tenu jusqu'alors dans la plus complette obscurité.

(1) J'aurai occasion de dire ce que c'étoit.

Des cavernes du Jura, le 19 Avril 1794, 30 Germinal, an 2e de la République Française, une et indivisible.

Après mille périls, j'arrive dans ces solitudes. J'y espérois un asyle. Y en a-t-il encore pour un républicain sur la terre ? D'un moment à l'autre, je puis être obligé de quitter ces lieux pour aller..... O Dieu, tu me recevras dans ton sein !

Plus que jamais le tems me manque. Il ne s'agit pas d'écrire des mémoires, il faut jetter des notes, sacrifier les faits les moins importans, la plupart des détails. Que la personne à qui j'ai laissé dans la Gironde le premier cahier, songe à le joindre à ceux-ci ; je crois alors en être resté au moment où j'allois pour la premiere fois parler aux jacobins.

C'étoit sur la grande question de la guerre. A cet égard, j'observois, je crois, que quatre factions divisoient alors l'Etat. Celle des Feuillans à la tête desquels étoit Lafayette, nommé général en chef ; il consentoit à laisser les Autrichiens pénétrer sur le territoire Français, pensant avec leur secours écraser les Jacobins et obtenir la constitution anglaise. Celle des Cordeliers, travaillant à renverser Louis XVI, pour placer sur son trône Philippe d Orléans. Les chefs évidens de celle-là étoient Danton et Robespierre ; le chef secret, Marat. Observez que Robespierre et Danton avoient le mutuel desir également dissimulé de se supplanter quelque jour ; celui-ci comptant bien dominer tout à-fait le conseil de régence dont Philippe n'eut jamais été que le maître apparent ; celui-là se flattant de parvenir à la dictature, après avoir triomphé de tous ses rivaux. Le troisieme parti, encore peu nombreux, mais considérable par des talens transcendans, entre lesquels on distinguoit Condorcet, Roland, Brissot, étoit celui des purs Jacobins qui vouloient la République. Il est à observer que presqu'aucun Jacobin n'étoit Cordelier, mais que presque tous les Cordeliers étoient Jacobins, et faisoient à ceux-ci une guerre ouverte dans leur salle même, Robespierre portant presque toujours la parole pour les Cordeliers. Les combats des deux partis et leur position au

commencement de 92, sont assez bien peints dans une brochure que j'ai publiée vers la fin de la même année ou le commencement de 93; elle est intitulée : *A Maximilien Robespierre et à ses royalistes.* Enfin, la quatrieme faction étoit celle de la Cour qui se servoit de toutes les autres pour les écraser toutes; de Lafayette, en le flattant des deux chambres; des Cordeliers, en les poussant sur les Jacobins; des Jacobins, en les excitant à faire une insurrection qu'elle espéroit tourner à son profit. Ainsi, Lafayette ayant ouvert la France aux étrangers, les Jacobins ayant marché sur le château des Thuileries autour duquel on comptoit les égorger tous, il n'y avoit ni constitution de 89, ni constitution anglaise, ni République; il y avoit établissement de l'ancien régime avec toutes ses oppressions plutôt augmentées qu'adoucies.

Ce fut dans ces circonstances que se mût aux Jacobins la grande question, si on devoit déclarer la guerre à l'Autriche. Les Cordeliers ne la vouloient pas, parce qu'elle donnoit trop de pouvoir à Lafayette, le plus grand ennemi de d'Orléans; les Jacobins la vouloient, parce que la paix continuée pendant six mois, affermissoit aux mains de Louis XVI un sceptre despotique, ou bien aux mains de d'Orléans un sceptre usurpé, et que la guerre seule, une prompte guerre pouvoit nous donner la République. A cette occasion donc éclata la plus forte scission entre la faction Robespierre et le parti Brissot. Moi, qui n'avoit pas même encore vu celui-ci, moi, qui ne pensois à rien qu'à la République, je parlai dans cette question. Mon premier discours fit beaucoup d'effet; mais dans le second, l'un des meilleurs morceaux que j'aie composés, j'accablai Robespierre; il le sentit, ne put répondre un mot ce jour-là, balbutia cinq ou six réponses les jours suivans, écrivit, écrivit, écrivit, et mit en campagne tous les limiers de la cordeliere pour calomnier dans les cafés, dans les groupes, l'orateur nouveau.

A peine je descendois dans la carriere, et déja mes périls commençoient. Une chose digne de remarque, c'est que je n'ai jamais pu savoir s'il est vrai que la popularité a quelques douceurs. Dès que j'ai servi le Peuple, on m'a calomnié près de lui, et plus je mettois d'ardeur

à soutenir ses intérêts, plus il me poursuivoit de sa haine. Il est bien vrai qu'après mes deux discours aux Jacobins, imprimés et envoyés par-tout à leurs frais, j'allai rapidement au secrétariat de la société et à sa vice-présidence. Il est assez piquant de remarquer à cet égard que les députés seuls pouvoient être présidens, et que celui qui le fut en même tems que j'étois vice-président, c'étoit Bazire. Ainsi, si les purs Jacobins avoient emporté la vice-présidence, la présidence étoit échue aux Cordeliers. Cependant, au moment où j'écris, Bazire a été guillotiné, et moi je languis dans l'exil. Robespierre s'est fait jour entre deux. Mon élection cependant étoit l'ouvrage de quelques républicains éclairés; mais la masse, la foule idiote déja toute robespierrisée, me detestoit. Voici le premier moyen dont s'avisa le futur dictateur pour faire disparoître en ses premiers jours un nouvel athlete dont le courage et les moyens l'allarmoient fort.

Avec Dumourier qui se disoit alors républicain comme il se dit aujourd'hui feuillant, comme il se dira demain aristocrate, si cela convient à sa vaste ambition, appuyée au reste sur d'immenses talens, avec Dumouriez étoient au ministere trois vrais républicains, Roland, Servan, Claviere: tous quatre vouloient la guerre. Je ne connoissois encore aucun d'eux, aucun d'eux ne me connoissoit que par mes succès dans cette discussion récente où j'avois conquis à leur opinion tous les Jacobins de bonne foi. Il falloit un ministre de la justice, les quatre ministres jetterent les yeux sur moi; il fut arrêté qu'au prochain conseil on présenteroit mon nom au roi qui m'eût infailliblement accepté, parce qu'à cette époque il entroit dans les plans de la Cour de composer tout le ministere, absolument comme les nouveaux ministres le demandoient. C'étoit le surlendemain que devoit se tenir le conseil; mais dès la surveille, Robespierre et tous les Cordeliers apprirent que j'allois être nommé. Le lendemain voici ce qu'ils firent.

Dès le matin les limiers allèrent crier dans les groupes qu'arrivé de Coblentz depuis trois mois, je m'étois insinué aux Jacobins pour les diviser. A midi je me promenois sur la terrasse des Feuillans, passant près des groupes très-agités, et ne me doutant pas que c'étoit

moi que leurs cris menaçoient. Chabot, que je ne connoissois que de vue, vint charitablement m'en avertir, et d'un ton très-officieux il ajouta, que je ferois bien de ne point aller le soir aux Jacobins où je pourrois courrir quelques risques. On va voir que ces Messieurs auroient trouvé commode de me calomnier sans que je fusse là pour répondre. Je ne tins compte de l'avis; j'allai le soir aux Jacobins. Une heureuse circonstance me permit de traverser, sans être reconnu, les cours où des spadassins, aujourd'hui pour la plupart membres du tribunal révolutionnaire, m'attendoient armés de gros bâtons. J'entrai dans la salle au moment où l'éternel dénonciateur Robespierre dénonçoit vaguement des émigrés introduits dans la société, etc. et les tribunes, imbues des propos de la matinée, d'applaudir avec fureur. Robespierre finissoit par demander qu'une commission examinât ces nouveaux reçus, et qu'on les chassât de la société. Je demandai la parole pour appuyer la motion; Robespierre s'y opposa, disant que je voulois troubler la société, et puis il recommença à m'inculper d'émigration indirectement, et ayant bien soin de ne me pas nommer. J'insistai pour la parole; les tribunes, ayant reçu le signal, se levèrent furieuses. Je voyois de toutes parts des poings et des bâtons. Cinquante Jacobins, indignés, vinrent se grouper autour de moi, offrant de m'accompagner jusqu'à ma porte. Un d'eux (il s'appelloit Bois) me dit: moi, je fais mieux, ils ne veulent pas t'entendre; ils t'entendront. Puis se jettant au milieu de la salle. Oui, sans doute, s'écria-t-il, il y a un traître ici. Les Cordeliers allé-chés se turent aussi-tôt, et les douces tribunes de les imiter. Mais ce traître, je ne veux pas l'accuser indirectement; je le nomme, c'est Louvet. Aussi-tôt je me précipitai à tribune. Robespierre voulut encore m'enlever la parole, il n'étoit plus tems. Dénoncé nominativement, je devois répondre. La société l'ordonna. Je le fis; je rendis compte de toute ma vie révolutionnaire depuis 89, citant des faits, les lieux, les personnes. Ma justification eût un tel succès, que les tribunes mêmes finirent par applaudir. Eh bien, le lendemain Robespierre répandit le bruit que je m'étois fait dénoncer moi-même, pour avoir l'occasion de faire mon

panégyrique, et cela, parce que je voulois être ministre de la justice !

Je ne craignois pas de l'être; mais je jure que je ne le desirois pas. Le jour même que le conseil devoit se tenir, je reçus à dix heures du matin, une lettre complimenteuse du député Hérault-Séchelle, que *je ne connoissois point.* Cet intrigant m'annonçoit ma nomination à laquelle il avoit bien contribué, disoit-il. Puis il demandoit une des premières places des bureaux pour un de ses anciens secrétaires, peut-être connu lui, agent secret de l'Autriche. Un autre vint me dire qu'il quittoit Dumouriez, qui lui avoit certifié qu'en effet je serois nommé le soir. Mais dans un dîner où se trouvèrent les ministres et quelques députés, tout changea. Un lourd personnage, assez ignorant, et sur-tout fort timide, Duranton de Bordeaux, me fut préféré. Ce fut la première faute du parti républicain. Il l'a payé bien cher. Elle a sur-tout coûté bien du sang et des larmes à mon pays. Eh ! par quelle étrange fatalité faut-il que le changement des destinées d'un homme agisse si puissamment sur les destinées d'un empire ? que si j'avois été ministre de la justice, j'aurois assurément signé cette fameuse lettre de Roland à laquelle Duranton, ambitieux et foible, refusa d'accéder. Coupable dans le sens des trois ministres, on me renvoyoit avec eux. Partageant leur honorable disgrace, j'obtenois aussi l'estime publique ; avec eux je rentrois le 10 août, j'étois ministre de la justice ; le royalisme déguisé ne commettoit pas sur le berceau de la république, les horreurs de septembre ; la faction des Cordeliers ne forçoit point, par la terreur, l'élection de ces députés de Paris, dont quelques-uns ont été si funestes à la France. Le gouvernement anglais n'ayant pas de moyens d'exciter contre nous son peuple, cherchoit vainement un prétexte de guerre ; Robespierre, s'il ne changeoit pas, succomboit ; avec lui tomboit ou n'osoient se montrer Pache et son insolente commune ; Chaumette, Hébert, *le grand exterminateur*, et cette foule de vils coquins payés par les puissances. La république était fondée !

Cependant Lanthenas m'entraîna chez le ministre de l'intérieur qui avoit un vif desir de me connoître. O !

Roland, Roland, que de vertus ils ont assassinées dans ta personne ! que de vertus, de charmes et de talents dans la personne de ta femme, plus grand-homme que toi ! tous deux me pressèrent d'écrire pour une cause qui avoit besoin de l'intime réunion de tous les hommes propres à la faire valoir. La guerre étoit déclarée. La cour, visiblement d'accord avec l'Autriche, trahissoit nos armées ; il falloit éclairer le Peuple sur tant de complots, j'écrivis *la Sentinelle*. Le ministre de l'intérieur en faisoit les frais. Ma très-modique fortune n'auroit pu suffire à l'impression d'un journal-affiche, dont plusieurs numéros furent tirés à plus de vingt mille. Ceux qui ont étudié Paris et les départemens, savent combien *la Sentinelle* a servi la France à l'époque où l'étranger, enhardi par ses alliances intérieures, menaçoit de tout envahir.

A quelque tems de-là ; Dumouriez voulant régner au conseil, culbuta les ministres Servant, Clavière et Roland. Le jour même on vint me confier qu'il pensoit à me donner l'ambassade de Constantinople. Il y eut même quelques journaux qui l'annoncèrent ; ce qui n'empêcha pas que je n'insérasse dans le numéro suivant de *la Sentinelle*, un paragraphe fort vif contre la conduite du ministre favori ; aussi n'ai-je plus entendu parler de mon ambassade.

Ce fut à peu-près à la même époque que Brissot et Guadet voulurent me faire envoyer commissaire à Saint-Domingue. Guadet sur-tout insista long-temps avec la plus grande chaleur. Deux passions également fortes me retinrent ; l'amour de Lodoïska, qui n'étant pas ma femme alors, n'auroit pu me suivre, et l'amour de ma patrie en péril. Sur mes refus réitérés on donna cet emploi à Santhonax. Si je l'eusse accepté, Santhonax seroit actuellement proscrit à ma place, et moi je ferois, à la sienne, la guerre aux Anglais dans Saint-Domingue.

Vint enfin l'insurrection du 10 août. Ce que j'ai fait dans cette journée, je l'ai dit ailleurs ; mais ce que je n'ai pas dit, c'est que j'ai contribué à sauver des soldats suisses que les satellites de d'Orléans, qui avoit fui à la première décharge, vinrent pour massacrer quand le combat fut fini. Je fis filer plusieurs de ces mal-

heureux dans les corridors de l'assemblée, d'où ils passèrent au comité diplomatique, dans les armoires duquel Brissot et Gensonné en cachèrent plusieurs. Un autre fait non moins piquant dans une autre genre, c'est que Danton, qui s'étoit caché pendant le combat, parut après la victoire, armé d'un grand sabre et marchant à la tête du bataillon des Marseillois, comme s'il eût été le héros de ce jour. Quant à Robespierre, plus lâche encore et non moins hypocrite, il n'ôsa se montrer que plus de vingt-quatre heures après l'affaire; ce qui ne l'empêcha pas de s'en atribuer tout le succès au conseil de la commune, où il alla commander en despote le surlendemain 12.

Et le 2 septembre suivant, ils nous menaçoient tous. L'affreux Robespierre proscrivoit à la tribune; *le grand exterminateur* rendoit des arrêts de mort. Le supplice de Brissot, de Vergniaud, de Guadet, de Condorcet, de Roland, celui de la citoyenne Roland, celui de ma Lodoïska, le mien, étoient décidés. Vils imposteurs, infâmes royalistes, étions-nous déjà des fédéralistes alors? non, mais pour le service des puissances vous inventiez d'autres calomnies!

Etions-nous des fédéralistes, dès les premiers jours de la Convention? et cependant vous nous proscriviez déjà; vous proscriviez les deux tiers de l'assemblée; vous placardiez qu'il falloit *une nouvelle insurrection; qu'à voir la trempe de la plupart des députés à la Convention, vous désespériez du salut public. O Peuple babillard*, disiez-vous, *si tu savois agir.* (1)

Etions-nous des fédéralistes en Février 1793? dans le nombre des calomnies dont vous nous poursuiviez sans relâche, vous n'aviez pas encore imaginée celle-là; et cependant vous nous proscriviez.

Vous nous proscriviez le 10 Mars, et loin de songer à nous accuser de fédéralisme, vous donniez, comme je le démontrerai tout-à-l'heure, l'exemple de l'établir.

Quelques jours après, vous veniez à la barre de l'assemblée nous proscrire par la bouche de *Pache*. Vous

---

(1) Voyez les placards de Marat.

demandiez vingt-deux têtes, en attendant mieux ; et vous nous accusiez de tout, excepté de fédéralisme.

Le 31 Mai, vous veniez le sabre à la main nous saisir, et ce n'étoit pas encore de fédéralisme que vous nous accusiez.

Et même plusieurs semaines après, lorsque vous aviez chargé l'ingénieux Saint-Just d'imaginer nos crimes; ô absurdité! c'étoit le fédéralisme et le royalisme ensemble que vous nous reprochiez !

Quelques mois après, le fédéralisme resta seul. Mais dans quelle bouche, grands Dieux? dans celle de Barère !

Si jamais il exista, le fédéralisme, ce fut par vous seuls, par vous qui nous l'imputez.

Vous le proclamiez au 2 Septembre, dans votre circulaire où vous déclariez méconnoître l'assemblée représentative centre unique de ralliement; où vous disiez de votre municipalité de Paris, *qu'elle venoit de se ressaisir de la puissance du Peuple*; où vous invitiez les autres sections de l'empire à adopter vos mesures; où par conséquent vous disiez en d'autres termes à chaque département : toute l'autorité, tous les trésors, tous les moyens de gouvernement sont à moi. Pour vous plus de liberté, point de République; à moins que de votre côté vous ne vous hâtiez de *ressaisir* aussi la portion de pouvoir qui vous revient; auquel cas, si vous pouvez éviter l'anarchie, vous avez le fédéralisme.

Vous le proclamiez de nouveau dans le manifeste de votre révolte avortée du 10 Mars, où vos insurgens demandoient, *comme mesure suprême et seule efficace, que le département de Paris, partie intégrante du souverain, exerce en ce moment la souveraineté qui lui appartient.* De sorte que pour établir le fédéralisme, chaque département n'avoit qu'à vouloir aussi, d'après vos agressions et votre exemple, EXERCER sa portion de souveraineté, sauf au moins à reconnoître sur certains points un lien commun que vous, dans votre tyrannie, vous n'admettiez pas.

Il exista le fédéralisme, lorsque, dans chaque département, un montagnard investi de pouvoir sans bornes, alla dicter des loix arbitraires auxquelles le département voisin n'étoit pas soumis. Il exista, lorsque une douzaine de dictateurs, démembrant l'empire commun,

s'alla créer une douzaine d'empires. Il exista lorsqu'au Nord Lebon, dans le Midi Maignet, à l'Ouest Carrier, Collot-d'Herbois dans Lyon, regnèrent despotiquement, chacun selon ses caprices, au gré de ses passions, de diverses manières; eh quelles manières grands dieux! les barbares, ils ne s'accordoient que sur un point à verser le sang par flots, et par flots encore!

Certes il exista le fédéralisme, il exista pour le crime; mais il n'exista que par vous, tyrans, et pour vous.

Cependant, s'écrient quelques hommes étrangement abusés, les départemens se sont *fédéralisés* pour marcher contre la Convention. Contre la Convention! Jamais. Pour elle, toujours. Mais d'ailleurs *fédéralisés*? Que voulez-vous dire? Elles étoient donc *fédéralistes*, au 14 Juillet, les sections de Paris qui chacune en particulier trop foible, se *fédérèrent* pour renverser la Bastille? Ils étoient donc fédéralistes, le 10 Août, ce bataillon du Finistère, ce bataillon de Marseille et ces nombreux bataillons de Paris qui se *fédérèrent* contre le château? Et ces douze cent mille soldats qui de toutes les parties de la République courent aux frontières, et se *fédèrent* contre l'étranger qu'ils écrasent, ce sont donc des fédéralistes? Enfin se fédérer, c'est donc se fédéraliser? Quel misérable abus de mots! quelle pitié!

Mais quand on pense que cet abus de mots a pu conduire sur l'échafaud plus de cent mille républicains, et les républicains les plus courageux, les plus éclairés, les plus probes. Quelle horreur!

Je ne répéterai point ici ce que j'ai imprimé ailleurs sur les travaux du corps électoral de Paris. Au moins les élections des départemens pouvoient remédier à ce mal. Péthion, Sieyes, Thomas Payne, Condorcet, Guadet, etc. rejettés par la faction de Paris, furent élus par le Peuple des départemens; celui du Loiret, où je n'avois pas un ami particulier, pas une correspondance, où je n'avois jamais paru, me nomma l'un de ses députés. Voilà pourtant ce qu'ils ont appellé intriguer, eux qui dans la capitale avoit forcé leur élection par les poignards!

Ce fut au 10 août 1792 que je me chargeai de la rédaction du journal des débats. Ils ont osé dire dans le mensonge-Amar, appellé acte d'accusation des

députés *fédéralistes*, qu'on me payoit 12000 livres par an pour mentir à l'Europe dans ce journal. Voici le fait : après le 10 août, Baudouin, propriétaire de ce journal, qui le sentoit perdu, si quelque patriote connu et de quelque talent ne le soutenoit pas, vint me conjurer de le prendre. Je refusai ; alors il alla solliciter et m'apporta des billets de Guadet, de Brissot, de Condorcet qui me prioient de m'en charger. Je me rendis. Baudouin m'offroit tout ce que je voulois. Le dernier rédacteur qui étoit peu connu, touchoit 6000 livres ; j'en demandai 10,000 livres, et certes Baudouin fit un excellent marché, car bientôt ses abonnés triplerent. J'employai deux collaborateurs, encore ma chere Lodoïska étoit-elle obligée d'y travailler beaucoup. Hélas ! et c'est la source du plus grand malheur qui peut-être m'accable aujourd'hui ; peut-être, tandis que languissant dans un dangereux exil, j'attends cette épouse si chere, peut-être est-elle arrêtée ! C'est à cette époque que mes ennemis l'ont connue ; c'est alors qu'ils ont pu apprécier ses talens littéraires, son ame forte et la tendresse qu'elle me portoit. C'est alors qu'Amar, sous prétexte de la reconduire, vint chez moi plusieurs fois malgré elle. Il vouloit, disoit-il, lui faire sa *cour* et m'éclairer sur les pieges que me tendoient Roland, Brissot et tous mes prétendus amis ; c'est-à-dire, qu'envoyé par la faction, il osoit se flatter de séduire mon amie et de me corrompre. Au reste, il nous vit dans notre intérieur et en désespéra bientôt. Un jour sortant de l'Assemblée où il venoit de faire une motion sanguinaire, il s'approcha de ma femme et lui voulut dire quelques *douceurs*. Celle-ci l'interrompant, lui dit froidement : Monsieur, je viens d'entendre ce que vous avez dit à la tribune, et je vous méprise. Il ne revint plus chez nous, il devint notre ennemi le plus cruel. C'est lui qui n'a pas rougi d'attacher son nom à cette piece infâme, à cet acte d'accusation qui a conduit les plus vertueux républicains à l'échafaud ; c'est lui qui dit que je *mentois à l'Europe* ; oui je mentois, car je dissimulois une partie de ta laideur et de la laideur des tiens. Enfin, c'est lui qui, membre de ce comité de sûreté-générale, maintenant investi de tout le pouvoir nécessaire pour produire un mal sans bornes, c'est lui qui,

ministre

ministre des proscriptions d'un nouveau Sylla, tout-puissant pour le crime, tient peut-être ma femme dans le cimetiere de ses prisons. O Lodoïska, ma chere Lodoïska! si tu péris, j'aurai causé ta mort, mais je ne te survivrai pas long-tems!

Le 21 septembre, la Convention commença, et dès le second jour Robespierre et Marat allerent aux Jacobins prêcher l'insurrection contre la Convention; le premier osa, quelques semaines après, se plaindre à la Convention de ce qu'il appelloit les calomnies répandues contre lui et défier un accusateur: à l'instant même je demandai la parole. L'accusation que j'intentai contre lui produisit le plus geand effet; cinquante députés attesterent les attentats que je rappelois, et dont le moindre devoit conduire cet homme à l'échafaud. Le lâche crut sa derniere heure arrivée, il vint à la tribune me demander grace. Si Péthion, qu'ils n'avoient pas alors assez calomnié pour lui ôter son immense influence, si Péthion que j'interpellai plusieurs fois, eut voulu dire publiquement le quart de ce qu'il savoit, Robespierre et son complice étoient décrétés sur l'heure, Alors, détestés dans la République entiere, n'ayant dans Paris qu'un parti très-inférieur à celui de la Convention, ils recevoient le châtiment de leurs crimes. L'infâme d'Orléans, et une vingtaine de brigands subalternes rentroient dans leur nullité; un Barrere, un Lacroix, un ramas de vils intrigans toujours prêts à traîner le char du parti dominant, restoient *Rolandistes*; la République étoit sauvée!

Péthion, Guadet, Vergniaud firent donc cette faute de ne pas répondre aux fréquentes interpellations par lesquelles je les appelois en témoignage, et un autre poussa la foiblesse jusqu'à me blâmer dans son journal d'avoir intenté cette accusation.

Cependant Robespierre avoit été tellement attéré, qu'il avoit demandé huit jours pour répondre. Ce terme expiré, il meubla de tous les jacobins et jacobines qu'on put rencontrer, les tribunes qui se trouvereni pleines dès neuf heures du matin. Le dictateur parla deux heures, mais ne répondit point; je comptois l'écraser dans ma réplique. Les *Girondistes* se leverent avec *la Montagne* pour m'empêcher de parler. Je ne vis plus pour moi que

le fier Barbaroux, le brave Buzot, le vertueux Lanjuinais et notre vigoureux *côté droit*. Brissot, Vergniaud, Condorcet, Gensonné pènserent qu'un *ordre du jour*, s'il sauvoit Robespierre, le déshonoroit assez complettement pour lui ôter à jamais toute influence; comme si devant cette faction sanguinaire il s'agissoit d'honneur, comme si l'impunité physique ne devoit pas l'enhardir à tous les forfaits! Cette énorme faute du parti républicain me navra le cœur; dèslors je prévis que les hommes à poignard l'emporteroient tôt ou tard sur les hommes à principes; dèslors j'annonçai à ma chere Lodoïska qu'il falloit de loin nous tenir prêts à l'échafaud ou à l'exil.

Salle, Barbaroux, Buzot et moi nous ne cessions de dénoncer la faction d'Orléans. Brissot, Guadet, Péthion et Vergniaud ne nous secondoient jamais que très-foiblement. Hébert et Marat calomnioient sans cesse dans leurs journaux très-popularisés. Pache, après avoir trompé Roland par son hypocrisie de républicanisme et de vertu, trompoit la Nation et la trahissoit en désorganisant tout au ministere de la guerre, en suscitant mille entraves au génie conquérant de Dumouriez, alors très-sincérement républicain, quoiqu'il en puisse dire aujourd'hui. Les armées se remplissoient des apôtres de l'indiscipline et de toute espece de brigandage; les états-majors se peuploient des brigands dévoués à la faction. Les bureaux de la guerre, les Jacobins, les Cordeliers, les sections où trente coquins dominoient par la terreur, retentissoient des cris de la révolte; nos tribunes nous insultoient, nous menaçoient, ne nous laissoient plus la liberté de parler, et cependant nos malheureux amis voyoient à tant de maux un remede unique, *le plan de constitution qu'ils achevoient*, et quand on leur parloit d'un coup de vigueur contre les conjurés, ils répondoient avec le plus déplorable sang-froid qu'il falloit se garder d'aigrir ces hommes naturellement violens.

En général, il est tems de faire cette remarque que parmi les victimes du 31 mai, on comptoit beaucoup d'hommes distingués par de rares talens, capables d'épurer la morale, de régénérer les mœurs, d'augmenter la prospérité d'une république en paix, de bien mériter

de la patrie par leur conduite privée, par des vertus publiques ; mais qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui fut accoutumé au bruit des factions, propre à ces coups vigoureux par lesquels on peut abattre des conjurés ; pas un même qui fut en état de soupçonner des desseins ennemis, d'embrasser d'un coup d'œil le vaste plan d'une conjuration, et s'ils l'eussent enfin reconnu, de le vouloir combattre autrement que par des principes de morale et de pompeux discours. J'en excepte Salle, Buzot et Barbaroux qui dès le principe reconnurent bien la faction d'Orléans, et se joignirent à moi pour la combattre dans toutes les occasions ; mais leur pénétration ne put s'étendre plus loin, il n'y eut jamais que Salles à qui je pusse persuader que l'Autriche et l'Angleterre avoient leurs principaux agens dans les Jacobins, et je me souviens que Guadet, Péthion et Barbaroux même se récrioient encore dans la Gironde, six mois après le 31 mai, lorsque je disois qu'assurément Marat et sa bande étoient aux puissances. Quelquefois, dans des momens d'indignation, Guadet le disoit bien, mais c'étoit par une espece de métaphore ; et certes il n'auroit jamais voulu prendre ce qu'il appelloit cette hypothèse pour base de sa conduite dans l'assemblée. Trop honnêtes-gens, ils ne pouvoient croire à de pareils forfaits ; aussi je cessois-je de leurs répéter que tôt ou tard ils en seroient les victimes.

Peu-à-peu j'ai anticipé sur les événemens : revenons à l'ordre du jour sur l'accusation contre Robespierre ; ne pouvant parler, je pris le parti d'écrire et d'imprimer ma réponse, ainsi intitulée : *A Maximilien Robespierre et à ses royalistes.* C'est là que j'ai peint toutes les manœuvres de Robespierre aux Jacobins pendant 1792 ; la faction des Cordeliers ; les turpitudes du corps Electoral de 1792 ; les desseins de la faction d'Orléans ; les ambitieux projets des différens chefs. Presque tout ce que j'annonçois, s'est réalisé par la suite, si ce n'est que, contre mon attente, et contre toute probabilité, le très-médiocre Robespierre a triomphé de Danton. Je dis, très-médiocre, parce que les pompeux rapports qu'il publie, depuis que réunissant comme principal membre du comité de salut public, tous les pouvoirs, il dispose aussi des assignats, ne peuvent en imposer

à quiconque le connoît aussi bien que moi. Détestable auteur et très-mince écrivain, il n'a aujourd'hui d'autre talent que celui qu'il est en état d'acheter.

Le Ministre de l'Intérieur, Roland, qui sentoit l'irréparable faute de *cet ordre du jour*, voulut, autant que possible, l'amender, en faisant connoître à la nation tous les crimes des dictateurs de Septembre. Il fit passer un grand nombre d'exemplaires de ma brochure dans les départemens, et je ne doute pas que cette grande publicité n'ait retardé de plusieurs semaines les affreux succès de la faction.

A-peu-près dans le même tems, Buzot et moi nous lui portâmes un coup non moins sensible. Nous demandâmes et nous obtînmes le décret d'expulsion des Bourbons. Une révolte des Jacobins, des Cordeliers et de la Commune, nous le fit rapporter; mais du moins nous en tirâmes cet avantage d'avoir forcé la faction de se produire, de manière qu'il n'y eut plus que les gens tout-à-fait aveuglés et de mauvaise foi qui pussent la contester, ou la voir ailleurs que sur la fameuse *montagne*.

Assurément j'avois bien mérité l'honneur d'être chassé de cette société des Jacobins, où l'on ne comptoit peut-être plus trente de ses anciens membres, et qui n'étoit plus remplie que de Cordeliers. Je fus rayé le même jour que *Roland*, *Lanthenas* et *Girey-Dupré*, collaborateur du journal de Brissot, jeune homme plein de républicanisme, de courage et de talent.

Nous voici à l'affaire de Capet, sur laquelle j'ai quelques détails importans à donner. Salle ouvrit et motiva dans l'Assemblée l'opinion de l'appel au Peuple. Je la soutins, on peut voir par quels motifs, et si les événemens ont vérifié mes prédictions. Mon discours qui ne fut pas prononcé à la tribune parce qu'on ferma la discussion, à l'instant où j'allois parlé, a du moins été imprimé. Parmi nos orateurs, Vergniaud répondit à Robespierre et l'écrasa. Digne et malheureux Vergniaud, pourquoi n'as-tu pas plus souvent surmonté ton indolence naturelle? et sur-tout pourquoi, lorsqu'ils environnoient la Représentation de mille embûches mortelles, pourquoi tes yeux ont-ils refusé de voir? Après le 10

Mars ils se fermoient encore ; ils ne se sont ouverts qu'au 31 Mai, hélas et trop tard !

Que d'horreurs ! et ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'ils nous préparoient. Nous n'étions pas loin du 10 Mars : un ennemi bien redoutable et bien peu attendu alloit grossir le nombre déjà trop grand de nos ennemis : Dumouriez alloit aussi se joindre à la faction d'Orléans.

Au moment où j'écris, ses mémoires ont paru. Il y prétend avoir toujours été monarchiste ; mais je dois à la vérité de déclarer et de prouver qu'il fut, pendant quelque tems, un très-sincère républicain.

Qu'il ait désiré que Louis XVI se maintînt sur le trône, alors que devenu son premier ministre, il régnoit plus que lui, je le conçois ; mais qu'après le 10 Août il fut demeuré le fidèle serviteur d'un prince découronné, je crois connoître assez l'ambitieux général, pour affirmer que cela ne se pouvoit pas. D'ailleurs ne m'est-il pas connu qu'après cette journée du 10 Août, Dumouriez fut le premier dénonciateur de Lafayette qui faisoit prêter à ses troupes serment d'obéissance au Roi ? Ne sais-je pas bien qu'à cette époque il écrivit lettres sur lettres à la Commission des 21 de l'assemblée législative, et que ce fut ainsi qu'il obtint le commandement-général ? N'est il pas connu de l'Europe que sans lui Brunswick étoit à Paris avant la fin de l'automne ? Il me dira que pour l'honneur et la sûreté de la France, un très-zélé monarchiste pouvoit bien ne pas vouloir que l'étranger vînt dicter des loix jusque dans la capitale, et qu'il devoit encore désirer de reprendre sur lui Verdun et Longwi. Je l'accorde ; mais la victoire de Gemmappe ? mais la conquête de la Belgique ? mais l'invasion projettée et presque effectuée de la Hollande ? N'étoient-ce pas là des actes plus que constitutionnels ?

Après avoir dans une campagne à jamais fameuse, avec trente-cinq mille soldats nouveaux, arrêté, repoussé, chassé, presque détruit cent mille vieux soldats, les meilleurs de l'Europe, et commandés par un des généraux les plus célèbres ; après avoir repris deux places fortes ; vaincre à Gemmappe ; conquérir la Belgique, et bientôt porter à toutes les puissances un coup décisif, en s'emparant des ports et des trésors de la Hollande ; puis avec une armée fière de ses victoires, renforcée de soixante mille

Brabançons et Bataves, revenir sur Cobourg, le battre, forcer l'Autriche à la paix, l'Angleterre au silence, toute l'Europe à l'admiration. Devenir ainsi le véritable fondateur de la République française, et l'arbitre des destinées du monde : ce rôle étoit assez grand pour tenter le plus ambitieux des hommes, et l'homme du plus grand génie.

Dumouriez y aspira, Dumouriez l'eut rempli. Mais la faction de l'étranger qui ne craignoit rien tant que lui, sentit de bonne heure qu'il falloit lui préparer des revers dont l'effet inévitable seroit de le culbuter ou de le forcer à venir vers elle. C'est pour cela que Pache, alors ministre de la guerre, et Hasenfratz, le chef de ses bureaux, s'appliquèrent à laisser les troupes de Dumouriez manquer de tout ; c'est pour cela qu'ils jettèrent dans cette armée le plus grand nombre possible de ces petits soldats Orléanistes, infatigables apôtres du pillage et de l'indiscipline ; c'est pour cela que le conseil où Roland n'étoit plus entendu qu'avec humeur, où chacun s'unissoit contre sa vertu trop austère ; où Monge et Pache décidoient, et sur lequel Dumouriez, qui a grand soin de ne le pas dire, sait pourtant très-bien que le parti républicain de la Convention ne pouvoit plus rien à cette époque, c'est pour cela, dis-je, que le conseil désola la Belgique de ce *Ronsin*, de ce *Chepy*, de cet *Estienne*, de cette bande de commissaires du pouvoir exécutif, secrètement et spécialement chargés de faire haïr la France et sur-tout son gouvernement *prétendu* républicain, et d'employer pour cela toutes les violences, toutes les extorsions, toutes les espèces de despotismes, de brigandages, tous les forfaits que de tels scélérats pouvoient inventer : comme certains commissaires investis, loin de la Convention, de plus de pouvoir qu'ils n'en avoient dans son sein, et de même chargés par la faction de rendre la *soi-disant* République à jamais détestable dans les départemens. C'est pour cela que l'un des commissaires conventionnels, choisis par *la montagne*, alors toute puissante, pour aller dans la Belgique, fut *Lacroix* plus capable à lui seul de détrousser les Belges que cette nuée de voleurs déjà dépêchés par le conseil. C'est pour cela que Marat, principal agent de l'Angleterre, ne cessoit de déchirer le général dans ses

feuilles journellement colportées jusques sous les tentes de Dumouriez, c'est pour cela qu'il ne cessoit de travailler à lui enlever la confiance des soldats; c'est parce qu'il savoit de quels pièges on l'environnoit, que d'invincibles obstacles on préparoit sur ses pas, et quelles dernières trahisons on lui réservoit; qu'il *prédisoit* avec assurance, qu'au printems le général seroit émigré. Et ces moyens leur ont réussi! et Dumouriez trahi dans ses brillantes espérances, n'a pas rougi de pactiser avec ceux qui venoient de lui ravir tous ses moyens, toute sa fortune et toute sa gloire; contre ceux auxquels il devoit tout, et qui aux jours de leur puissance avoient travaillé de tous leurs moyens, à ses succès! Il n'a pas rougi de pactiser avec les Lacroix, les plus vils coquins que la terre ait jamais vomis, contre les Vergniaud, Condorcet, Thomas Payne et d'autres infortunés républicains, auxquels, malgré les calomnies que chacun leur prodigue maintenant, la postérité, l'impartiale postérité rendra justice. Et dans ses mémoires, ce n'est pas au digne chef de l'horrible montagne que Dumouriez adresse ses plus fréquens reproches; c'est à mes malheureux amis que, tantôt par des omissions volontaires, tantôt par des réticences affectées, tantôt par des calomnies directes, il voudroit prodiguer l'opprobre des différens décrets qu'ils ont constamment combattus et dont ils ont été les victimes. C'est encore sur la tombe des républicains qu'il vient insulter à leurs vertus qu'il a persécutées, à leurs bienfaits qu'il a trahis! O Dumouriez! on peut ainsi faire sa cour aux Rois de l'Europe; mais l'histoire est là qui n'eût parlé que de tes talens, et qui devra raconter, avec ton horrible perfidie, toutes tes bassesses.

Malgré les manœuvres d'Hassenfratz et de Pache, Dumouriez commença sa campagne, et déjà son heureuse audace triompha de tous les obstacles. La faction vit que malgré tout il prendroit la Hollande; et dès-lors le général *Stingel* (je crois) laissa libre passage à Cobourg qu'il étoit si facile d'arrêter. Une colonne de trente mille Impériaux tomba du ciel apparemment, sans qu'on l'eut apperçue, et culbuta nos cantonnemens. Force fut à Dumouriez de laisser son expédition si heureusement commencée, et de revenir dans la Belgique se remettre à la tête d'une armée frappée de découragement. Il lui

rendit quelque force, quelque consistance, quelque discipline, et obtint encore un avantage assez important à Tirlemont.

La journée de Nerwinde vint ensuite. La défaite de l'aile gauche entraîna la perte de la bataille. Ecoutez *Miranda* (1), il vous dira qu'il fut sacrifié par Dumouriez. Ecoutez Dumouriez, il vous dira que Miranda se fit battre exprès pour lui arracher la victoire. Moi qui sais que la faction détestoit également l'un et l'autre, je penche à croire que ce fut elle, et elle seule, qui fit les désastres de ce jour. Il étoit décisif; et tout semble annoncer que les premiers qui, dans l'aile gauche de Miranda, crièrent *sauve qui peut* et la débandèrent, étoient ces désorganisateurs payés, ces Cordeliers, dignes émissaires de Marat, dignes agens de Lacroix.

Quoiqu'il en soit, l'expédition de la Hollande étoit manquée sans retour, une bataille perdue décidoit la perte de la Belgique; il ne restoit au général, pour couvrir la frontière, qu'une armée toute découragée, déjà très-réduite, et que les désorganisateurs alloient travailler avec plus de succès. Voilà Dumouriez dans la situation où depuis long-temps la faction brûloit de l'amener. A ses yeux la république est désormais perdue; s'il continue de se battre franchement pour elle; il se perdra tôt ou tard lui-même? encore un revers et ses mortels ennemis, les Jacobins, le pousseront à l'échafaud. Que faire cependant? à quelle cour demander asyle? quel roi recevra, quel roi ne poursuivra pas le vainqueur de Brunswick? Il y avoit bien un autre parti à prendre, plus prompt, plus sûr, plus généreux : assurer la retraite de ses troupes, les ramener sur la frontière, les placer dans la situation la moins défavorable, de-là écrire à la Convention, et Dumouriez sait écrire; écrire une lettre digne de son auteur et des circonstances, dévoiler sans ménagement, non pas quelques foiblesses de tel ou tel républicain, mais tous les crimes des nouveaux royalistes, toutes les infâmes manœuvres de *Pache*, toutes les scélérates propositions de Lacroix; enfin tous les forfaits d'une faction impie et du cruel étranger qui la soldoit; puis, à l'exemple

(1) Je crois Miranda à tous égards irréprochable.

du dernier des Brutus et de tant d'autres généraux de l'antiquité..... mais à quoi bon une telle folie ? rien, qu'à sauver son honneur ! rien, qu'à assurer sa gloire ! rien, qu'à lui donner une des premières places dans l'histoire ! qui lui ; il imiteroit *ces fous de la Convention*, qui dans leur propos vont citant sans cesse, non pas comme il le dit, les Romains, mais, ce qui est un peu différent, les héros de Rome ! non, un tel moyen ne pouvoit nullement convenir au général : jusque-là, sans doute, il avoit été républicain *pour ses intérêts ;* mais romanesque il ne l'avoit pas encore été.

D'autres pensées étoient propres à séduire un homme de son caractère. Il lui paroissoit désormais impossible que la France ne retombât pas sous le joug de la royauté ; si les étrangers nous donnoient un roi, ce ne seroit qu'à travers des îlots de sang et avec le despotisme absolu. C'étoit donc, selon cet homme, rendre aux Français un service réel que de traiter en dehors avec Cobourg, en dedans avec *Philippe*, pour le rétablissement de la constitution de 1789; et dans ce dernier plan le général étoit encore un personnage de grande importance. Il est vrai qu'il falloit trahir ses engagemens devant l'Europe, livrer aux poignards des gens de bien cruellement trompés, et dévorer la honte de s'associer aux plus méprisables des hommes, Lacroix et Marat. Nulle considération ne le put retenir. Comme Lacroix et quelques-uns des siens vivoient encore, et jouissoient même d'une grande popularité au moment où il a publié ses mémoires ; comme par conséquent ces prétendus *républicains* pouvoient servir la cause des rois, et qu'il importoit de ne pas leur ôter leur masque, Dumouriez n'a fait qu'indiquer ses secrettes conférences avec eux. Il avoue du moins l'entrevue de Bouchain. Ce fut quelques jours auparavant, sans doute, qu'entre ces trois hommes la nuit du 10 mars fut arrêtée. Ce fut dans la Belgique que tout fut décidé entr'eux. Ce fut là que la nuit du 10 mars fut arrêtée, ce fut là que les rôles se distribuerent. De son camp, au sein duquel il demanderoit un roi, le général annonceroit dans ses manifestes qu'il alloit marcher contre *l'anarchie* et au secours de *la saine majorité* de la Convention : ainsi il donneroit de puissans prétextes aux Jacobins, auxquels il auroit l'air de déclarer la guerre ;

contre les députés républicains dont il feindroit de se porter le défenseur. Ainsi il appuyeroit merveilleusement les cris de proscription de Marat, qui ne manqueroit pas de désigner tous *les Girondistes* aux poignards de la foule hébêtée à laquelle il crieroit : voilà les royalistes ! voilà les traîtres ! voilà les complices de Dumouriez ! alors on n'avoit autre chose à faire que de donner à la Convention nationale une séance de nuit, dans le cours de laquelle on dirigeroit sur les républicains tous les coupe-jarêts des Cordeliers, qui ne manqueroient pas de réclamer tous les décrets d'accusation nécessaires ; et même, au besoin, de couper eux-mêmes *les vingt-deux têtes déjà promises à Cobourg.*

Cet affreux complot du 10 mars, si bien préparé, comment échoua-t-il cependant ? Par le concours des hazards les plus singuliers ; et l'on va s'étonner encore ici des grands effets produits par de petites causes.

Pour être plus près de la Convention, j'avois pris mon logement rue Honoré, très-peu au-dessus des Jacobins. Il étoit neuf heures du soir : ma Lodoïska qui, rentrée chez nous m'attendoit, entendit un affreux tumulte et d'horribles cris. Toujours inquiette pour moi, qui, depuis trois mois, comme la plupart de mes amis, ne vivois qu'au milieu des périls, continuellement poursuivi, menacé, outragé, forcé d'avoir des armes pour ma défense et de découcher toutes les nuits, ma chère épouse descendit et fut jusqu'aux tribunes de l'horrible société d'où partoit tout le bruit. Elle entendit proférer mille calomnies, mille horreurs. Elle vit éteindre les bougies, tirer les sabres. Elle ne sortit de-là qu'avec une multitude forcenée qui alloit aux *Cordeliers* chercher des auxiliaires avec lesquelles elle reviendroit incessamment se porter sur la Convention. Lodoïska rentroit quand je revins. Aussi-tôt je volai chez Péthion où quelques-uns de mes amis étoient rassemblés. Ils causoient paisiblement de quelques décrets à rendre dans quelques semaines. Dieu sait avec quelle peine je les tirai de leur sécurité ! Enfin, j'obtins qu'aucun d'eux ne se rendroit à la séance déjà commencée, mais que dans une heure nous nous réunirions, tous les principaux proscrits, dans telle maison où les conjurés ne pouvoient

nous deviner Puis je me rendis promptement à la séance où je trouvai *Kervelegan*, député du Finistère. Ce brave homme courut au fond du fauxbourg Saint-Marceau prévenir un bataillon de *Brestois*, très-heureusement arrivé et retenu à Paris depuis quelques jours, et qui se tint toute la nuit sous les armes n'attendant, pour marcher à notre secours, qu'une réquisition ou qu'un coup de tocsin. Moi cependant j'allois de porte en porte avertissant Valazé, Buzot, Barbaroux, Salle et plusieurs autres. Brissot étoit allé prévenir les ministres de ce qui se passoit, et déjà celui de la guerre, le brave et malheureux *Beurnonville*, ayant escaladé les murs de son jardin, avoit rejoint quelques amis avec lesquels il faisoit patrouille. Après deux heures de course, par une nuit noire et pour ainsi dire au milieu de mes assassins, je revins au rendez-vous indiqué. Péthion y manquoit. Il étoit pourtant fort exposé s'il restoit chez lui. Je retournai le chercher, et ce trait-ci va le peindre. Comme je le pressois de venir avec moi, il alla vers sa fenêtre qu'il ouvrit, puis ayant examiné le ciel : *il pleut*, dit-il, *il n'y aura rien*. Quoique je pusse lui dire, il s'obtina à rester.

Ce ne fut pas la pluie qui arrêta les conjurés, mais cette double mesure de notre absence et de l'avertissement donné *aux Brestois*. Ils balancèrent quand ils surent que le décret d'accusation, qu'ils auroient obtenu, ne pouvoit être suivi de l'arrestation soudaine de leurs victimes; et leur courage, toujours si grand lorsqu'il ne s'agissoit que d'assassiner, les abandonna tout-à-fait lorsqu'ils apprirent qu'il faudroit combattre. Ils n'étoient que trois mille; les *Brestois* étoient quatre cents: le moyen de risquer l'attaque ! ils n'oserent.

Cependant ils s'étoient crus d'abord si sûrs de leurs coups, qu'avant minuit ils avoient envoyé *officiellement* déclarer leur *insurrection* contre la représentation nationale *à la municipalité*, qui ne manqua pas d'en donner avis à la Convention deux grandes heures après, c'est-à-dire, lorsque tout devoit être terminé. Ainsi la conspiration, quoiqu'échouée, eût une sorte de publicité, du moins dans Paris; et certes, pour prévenir une seconde tentative de cette espèce, à supposer, comme je le crois, que nous ne pussions encore tirer

vengeance de celle-ci, il convenoit du moins que nous lui donnassions la plus grande authenticité. Je crus que telle étoit l'intention de Vergniaud, lorsque le lendemain nous étant rassemblés une vingtaine pour arrêter ce qu'il y avoit à faire sur cet événement, il se chargea de la dénonciation. Certes, je ne lui eusse point abandonné cette entreprise, si j'avois pu deviner de quelle manière il comptoit la remplir. Son discours fut beau, mais excessivement nuisible. Il prit à tâche d'y tromper l'opinion publique qui se prononçoit déjà très-fortement contre les deux sociétés parricides, auxquelles une dénonciation vigoureusement franche portée devant la France entière à la tribune de la Convention, eût donné le plus terrible coup. Tout au contraire, il attribua le mouvement du 10 Mars à l'aristocratie; c'étoit l'aristocratie sans doute, c'étoit le royalisme; mais le royalisme et l'aristocratie des Cordeliers et de quelques meneurs Jacobins, voilà ce qu'il falloit dire, voilà ce qu'il ne dit pas. Aussi les deux sociétés furent-elles charmées du commode manteau que Vergniaud leur donnoit; et lorsque dans mon étonnement, je lui demandai le motif d'une aussi étrange conduite, il me dit qu'il avoit jugé très-utile de dénoncer la conspiration, sans nommer les vrais conspirateurs, *de peur de trop aigrir des hommes violens déjà portés à tous les excès!*..... Bon dieu! voilà pourtant quelles règles de conduite, quels ménagemens mal entendus préparoientt les affreux succès de la faction. Encore s'ils n'avoient perdu que nous! mais ils ont perdu la république!

Le comité-Valazé, composé, je crois l'avoir déjà dit, mais qu'on me pardonne les répétitions, j'écris avec tant de hâte, composé des républicains les plus vigoureux, de ces membres *du côté droit*, qui ne ressembloit guères aux côtés droits des deux premières assemblées, profondément affligé de cette nouvelle faute *des Girondins*, me chargea de la réparer, en préparant aussi une plus sérieuse dénonciation de ce complot du 10 Mars. Je l'écrivis, mais je ne pus obtenir de la prononcer. La montagne, qui redoutoit ma véracité, employoit toujours tous les moyens de son exécrable tactique, menaces, cris, clôture de discussion, ré-

voûte des tribunes, pour m'empêcher, de parler. De-là vient que dans les derniers tems on ne me voyoit jamais à la tribune. Je pris le parti de faire imprimer ce discours. On y trouvera toutes les principales circonstances, tous les principaux auteurs (1) de cette conspiration. Je n'y ait rien avancé que de très-exact ; et malheureusement presque toutes les conjectures que j'y ai hazardées sur les événemens dont l'avenir me paroissoit gros, ont encore été des prédictions. Son titre est : *A la Convention nationale et à mes Commettans, sur la conspirations du* 10 *mars et la faction d'Orléans* Il fut réimprimé dans plusieurs départemens ; à Paris je fus obligé d'en faire tirer jusqu'à six mille exemplaires. Elle eût produit un effet incalculable, si quelques insolens proconsuls qui, déjà établis dans les départemens, n'y respectoient plus rien, n'en eussent, en ouvrant les paquets, arrêté beaucoup chez les directeurs des postes. Il est impossible de se figurer quelle rage saisit les conspirateurs, quand ce petit ouvrage parut. Ils n'osèrent le dénoncer à l'Assemblée, bien sûr que je ne craindrois pas de l'y soutenir, et qu'il en acquerroit plus de publicité. Six mois après *Amar* en parla indirectement dans l'acte d'accusation contre les républicains, mais il se garda bien d'en rappeller le titre. En général ils ont grand soin de ne parler de moi que lorsqu'ils y sont forcés ; et surtout ils voudroient bien ensevelir dans le plus profond oubli mes écrits à la Convention. Mon nom, en effet, mon seul nom, rappelle tous les criminels desseins dont je les accusois et qu'ils ont remplis. Aujourd'hui Marat est reconnu *royaliste*, et bientôt Robespierre sera *tout-à-fait Dictateur*. Je l'ai vu dès 1792, et ce qui est plus méritoire peut-être, j'ai eu le courage de le dire. Dans ce dernier écrit sur la nuit du 10 Mars, non content d'annoncer leur but, j'ai indiqué leurs moyens. J'ai fait voir qu'ils iroient à la tyrannie par le bri-

(1) J'en excepte Bourdon de l'Oise. La suite a fait voir, je crois, qu'il n'étoit qu'égaré. Il faut bien qu'il le soit encore, puisqu'aujourd'hui il reste l'ennemi des députés proscrits & mon ennemi. Cela ne m'empêchera pas de lui rendre cette justice, de déclarer qu'il ne paroît pas qu'il ait vraiment appartenu à la faction d'Orléans.

gandage; qu'afin de pouvoir régner, ils pilleroient; que pour piller ils assassineroient. Tout ce que je pouvois dire alors je l'ai dit; ce qui m'étoit impossible de dire, je l'ai indiqué. Je n'ai rien épargné pour mettre à nud les deux factions dans toute leur laideur. Hélas! je criois dans le désert; les conspirateurs étouffoient ma voix autant que possible, et mes amis écoutoient sans entendre. Aussi plus persuadé que jamais de notre chûte prochaine et infaillible, je disois tous les jours à ma chère *Lodoïska*: ces hommes-là courent à l'échafaud; il faudroit promptement me séparer d'eux, *si leur parti* n'étoit pas celui du devoir et de la vertu.

Aujourd'hui j'invite les amis de la liberté, s'il en reste encore, à rechercher cette brochure du 10 Mars devenue très-rare. Qu'ils la lisent pour se faire au moins une idée de l'esprit de terreur ou d'aveuglement dont étoit frappé un gouvernement, qui ainsi averti des embûches mortelles dont on l'environnoit, ne fit pas un mouvement pour les rompre. Qu'ils lisent, c'est mon dernier écrit dans la Convention: c'est, en quelque sorte, mon testament politique; et je ne dissimule pas que je le regarde comme un morceau precieux pour l'histoire.

Je me contenterai d'ajouter que c'est à cette époque, à jamais fatale du 10 Mars 1793, qu'il faut rapporter la destruction de la liberté de la presse, l'entière violation du secret des lettres, les premières atteintes généralement portées aux propriétés, la naissance de la guerre de la Vendée, si constamment, si cruellement entretenues par Marat, par les municipaux de Paris, par Pache, Ronsin et la foule de leurs complices, l'envoi de quelques proconsuls dans les départemens; la première tentative de la fondation de *ce comité de salut public* qui tyrannise aujourd'hui la France, et la création de ce tribunal révolutionnaire qui la couvre de sang: événemens odieux, établissemens exécrables qui n'étoient encore que le prélude et les moyens de tous les fléaux, de toutes les épouventables plaies dont mon pays alloit être frappé.... Amis de la liberté, gémissez, gémissez donc; mais n'oubliez pas que ces crimes ne furent pas ceux de la république. La répu-

blique ! ils ne nous ont jamais permis de l'établir ! c'étoit pour l'avilir, pour la rendre haïssable, pour la perdre à jamais, qu'ils affectoient sans cesse de mêler son nom à leurs cruelles turpitudes. Tous les forfaits qu'ils ont commis, ce sont encore ceux de la royauté.

Je ne quitterai pas cet article sans une observation de quelqu'importance. Lorsque la *force* eût arraché ce décret du tribunal révolutionnaire, nous sentîmes qu'il falloit du moins nous réunir pour bien choisir ses prétendus *jurés*. Nous parvinmes, en effet, à nommer d'honnêtes gens ; mais auroient-ils accepté ? Marat n'attendit pas l'événement. Il cria à la contre-révolution, menaça d'appeller le Peuple, fit casser le scrutin, fit décréter sa liste. On sent bien qu'il n'y avoit mis que les brigands les plus déterminés ; c'étoient pour la plupart des massacreurs de Septembre : ils n'ont pas changé de rôle, ils ont seulement changé de théâtre ; et maintenant, comme alors, c'est toujours au nom *de la loi* qu'ils assassinent. Quelques-uns étoient tirés du milieu de *ces défenseurs de la république*, nouvelle société de brigands qu'on ne pouvoit comparer qu'aux septembristes. Dans le nombre figure un monsieur *Nicolas*, personnage curieux dont Camille Desmoulin parle dans l'un des cinq numéros de son vieux Cordelier. On y verra que ce vrai jacobin, d'abord reduit à vivre de pommes-cuites, doit sa petite fortune de deux cents mille livres qu'il mange avec toutes les mauvaises filles, et le droit de vie et de mort qu'il exerce contre tous les gens de bien, au gros bâton dont il rassura la lâcheté naturelle de monsieur Robespierre, au moment où celui-ci commença à songer qu'à force de bavarder, de calomnier et de proscrire, il pourroit bien devenir roi de France.

Cependant Dumouriez, avide de sang républicain, attendoit nos têtes. Il dût être étonné d'apprendre le mauvais succès de la nuit desirée ; mais trop avancé pour faire un pas en arrière, il passa le *Rubicon*. On peut lire dans ses mémoires l'histoire de ses opérations, qui n'est que celle de ses fautes. Imprévoyance, légèreté, présomption, voilà tout ce qu'on y trouvera. En moins de quinze jours tous ses plans avortèrent. Il avoit tout arrangé, excepté les moyens d'exécution.

Très-grand sur un champ de bataille, Dumouriez est très-petit dans les champs de l'intrigue. Malheureusement pour lui on ne se bat pas toujours, et plus malheureusement, dès qu'il ne se bat plus, il a la fureur d'intriguer.

Nous commençions à respirer, lorsqu'un Bordelais, fait prisonnier à la bataille de Nerwinde, puis délivré par un échange, vint raconter à Guadet son ami, qu'ayant été à portée de se lier d'amitié intime avec un des officiers de l'armée impériale, il avoit appris de lui que l'état-major de Cobourg se flattoit qu'avant peu vingt-deux têtes tomberoient dans la Convention. Guadet me rapporta cette nouvelle dont nous plaisantâmes; mais jugez de notre surprise et des reflexions qui la suivirent, lorsqu'à quelque tems de-là, monsieur Pache vint à la tête des prétendues sections de Paris présenter la fameuse pétition qui nous proscrivoit, au nombre de *vingt-deux*. Je crois que ce fut cette preuve irrésistible de la connivence des principaux de la montagne avec l'Autriche, qui enfin poussa Guadet, naturellement plein de force et de courage, à faire contre Marat ce vigoureux discours qui valut à celui-ci son trop célèbre décret d'accusation, et cette absolution plus célèbre qui auroit dû finir d'éclairer toute la France sur l'infamie de ce Tribunal révolutionnaire et de la faction qui l'avoit créé.

J'ai, sur cette pétition contre les vingt-deux, quelques anecdotes assez piquantes à rapporter; et qu'on me pardonne les anecdotes; elles servent à peindre les hommes; et d'ailleurs ce n'est pas l'histoire que j'écris. Je jette à la hâte quelques notes pour elle. Une main plus heureuse fera le choix..... Mais la tyrannie le permettra-t-elle? O Dieux!

Après que Pache eût lû la pétition, Boyer-Fonfrede demanda la parole, il en usa avec beaucoup de grace et d'esprit; et quand il en vint à ces mots ou à-peu-près: *Quant à moi, je regrette de n'être pas au nombre de ceux sur lesquels la Municipalité de Paris appelle aujourd'hui les poignards;* presque toute l'Assemblée se leva par un mouvement spontané. Presque tous crièrent: *tous! tous!* on venoit de toutes parts nous féliciter et nous embrasser. Il n'y eut qu'une cinquan-

taine

taine de féroces montagnards qui, consternés d'un effet si contraire à leurs desseins, gardèrent leurs places et le silence. Ce fut pourtant la même Assemblée qui le 2 Juin rendit contre les mêmes proscrits, sur l'énoncé des mêmes calomnies, un décret d'accusation ; il est vrai qu'alors trois mille jacobins gardoient toutes les issues de la salle, et tenoient quatre-vingt pièces de canon braquées contr'elle.

Et lorsque Pache, après sa mémorable lecture, quittoit la barre pour entrer dans la salle, un député (Massuyer) fut à lui : *N'auriez-vous pas encore*, dit-il au Maire éhonté, *une petite place pour moi ? il y auroit cent écus pour vous.* Ce fut là sans doute le crime capital du malheureux Massuyer, et l'unique cause de sa proscriptiou. Après le 31 Mai, ils le mirent hors la loi : il a péri sur l'échafaud.

Ce qu'il est important de remarquer, c'est que cette première liste de proscription ayant été de vingt-deux membres, la seconde liste apportée quelques semaines après à la Convention par les municipaux et les administrateurs de Paris, fut encore de vingt-deux, quoique tous les noms ne fussent plus les mêmes. Au moment du décret d'accusation, Marat fit faire encore, de son autorité souveraine, quelques changemens. Il en ôta quelques noms, celui de *Lanthenas* par exemple ; mais il eut soin de les faire remplacer par d'autres, et en pareil nombre, remarquez bien ; de manière que les proscrits furent toujours vingt-deux. Enfin, lorsqu'après la prise de Lyon, le procès des députés républicains se fit, Péthion, Buzot, Guadet, Salle, Valady, Barbaroux et moi, nous n'étions pas dans leurs mains. La liste auroit dû par conséquent se trouver réduite d'un tiers ; cependant elle fut encore complettée ; et les victimes conduites à l'échafaud se trouvèrent, sinon vingt-deux, du moins vingt-un. Cette étrange identité de nombre, à quatre époques différentes, donne lieu de présumer que le nombre de vingt-deux têtes, toujours suivi, étoit apparemment celui que, par un des premiers articles de son traité secret avec les puissances étrangères, *la montagne* s'étoit engagée de fournir.

Encore s'ils étoient satisfaits d'avoir obtenu la chûte

et la mort des républicains ; mais ils les poursuivent dans la tombe ! Mais non contens d'insulter à leur malheur, ils continuent de calomnier leurs vertus ! Que le père de l'anarchie, le chef des hommes de sang, le grand exterminateur, un Marat, le plus corrompu, le plus vil, le plus impudent des royalistes gagés par l'étranger, l'eût fait, je l'aurois trouvé tout simple. Il ne me paroîtroit pas moins naturel que Robespierre, envieux de toute espèce de mérite, avide de tout pouvoir, continuât à s'efforcer de rendre haïssables les hommes qui l'écrasoient de leurs talens, les seuls peut-être qui pussent apporter d'invincibles obstacles à ses projets de tyrannie ; les seuls dont la mémoire encore s'élevant contre lui, le pourroit précipiter de ce trône où maintenant il touche de sa main hypocrite, calomniatrice et sanglante ; de ce trône où il ne lui faut plus qu'un forfait pour s'asseoir. Mais qu'un homme justement fameux, en qui l'on vit briller de grands talens, auquel d'ailleurs la multitude ne peut soupçonner actuellement quelqu'intérêt à altérer la vérité, et qui, bien que travaillé d'une immoralité profonde, ne paroissoit pas néanmoins assez complettement perverti pour faire cause commune avec les plus méprisables mortels, que Dumouriez, dans des Mémoires publiés six mois après l'inique condamnation des plus dignes républicains, se joigne, pour les décrier encore, à la tourbe de leurs bourreaux, on peut s'en étonner, on doit se demander pourquoi ?

Le moyen le plus facile de déshonorer l'homme le plus estimable qu'on voudroit perdre, Dumouriez l'emploie contre ceux-ci, sans nulle pudeur. Tout le mal que d'autres ont fait, il le leur impute ; tout le bien qu'ils ont voulu faire, il le leur conteste. Tous les décrets ridicules ou odieux qu'il sait bien que la montagne arrachoit par sa vile tactique ou par la terreur, il affecte de les donner pour l'œuvre de toute la Convention ; et si vous en exceptez quelques exterminateurs, ce n'est jamais aux membres de cette hideuse faction qu'il adresse les épithètes les plus flétrissantes.

Quoiqu'il arrive, c'en est assez sur Dumouriez : revenons à la Convention. Depuis long-tems j'avois prévu les malheurs du 31 Mai ; ils arrivèrent, quand je commençois à ne les plus attendre. Marseille venoit enfin de

terrasser les buveurs de sang ; Bordeaux ne les avoit pas laissés approcher de ses murs ; le *Jura*, presque tout le midi se levoit contre la *montagne* ; il ne manquoit plus que Lyon à cette coalition sainte ; Lyon prit les armes et chassa sa Municipalité contre-révolutionnaire. A cette derniere nouvelle, la montagne sentit qu'il n'y avoit plus de salut pour elle, que dans un coup de désespoir : elle se saisit des cordes du tocsin.

Dans la nuit du 30 au 31 Mai, l'orage s'annonçoit si violent que la nécessité de découcher pour la cinquantième fois peut-être s'étoit fait sentir. Une chambre écartée, où se trouvoient trois mauvais lits, mais de bonnes armes et de bonnes dispositions pour la défense, nous reçut Buzot, Barbaroux, Guadet, Bergoing, Rabaud-Saint-Etienne et moi. A trois heures du matin, le bruit du tocsin nous réveilla. A six heures, nous descendîmes bien armés. Loin du lieu des séances, nous prîmes cependant le parti de nous y rendre. Près des Thuileries, nous traversâmes plusieurs groupes de coquins qui nous ayant reconnus, firent mine de nous attaquer. Ils n'y auroient pas manqué, s'ils n'avoient vu nos armes. Je me souviens que l'un d'entre nous, Rabaud-Saint-Etienne, étoit si inquiet qu'il n'auroit pas fait grande résistance. Pendant toute la route il s'écrioit : *Illa suprema Dies*..... hélas, je ne devois pas le revoir !

Quand nous entrâmes dans la salle, trois montagnards s'y trouvoient déjà. En montrant l'un d'eux, je dis à Guadet : vois-tu quel horrible espoir brille sur cette figure hideuse ? Sans doute, s'écria Guadet, c'est aujourd'hui que Clodius exile Cicéron. Le montagnard ne nous répondit que par son affreux sourire.

Ce jour-là pourtant leur espérance fut trompée. Elle étoit principalement fondée sur le désarmement projetté de la Section de la Butte-des-Moulins qui, depuis trop long-tems, leur donnoit de l'inquiétude. Cette opération préliminaire achevée, ils nous accusoient de lui avoir fait prendre la cocarde blanche, et le décret d'accusation étoit enlevé. Quelque chose dérangea le plan. La section instruite des calomnies répandues contre elle et de la descente du faubourg Saint-Antoine, eut le bon esprit de sentir qu'elle ne devoit pas plus quitter

ses armes que son innocence, et que c'étoit à la victoire à la justifier. Elle se retrancha dans le Palais-Royal, chargea ses armes, braqua ses canons, les chargea à mitraille et tint les mèches allumées. Cinq sections environnantes se disposoient à l'appuyer. Les quarante mille hommes du faubourg Saint-Antoine arrivés sur la place, en face du Palais-Royal, arrêtèrent, quoiqu'on put leur suggérer, pour les pousser à combattre, qu'il convenoit d'envoyer une députation pour vérifier les faits. La députation, reçue au milieu du brave bataillon de la Butte-des-Moulins, trouva la cocarde tricolore sur tous les chapeaux et le cri de la République dans toutes les bouches. On se réunit, on s'embrassa, l'on dansa, et pour cette soirée le complot des jacobins avorta.

Le lendemain, comme j'entrois à la séance, on vint m'apprendre que la municipalicité venoit de faire arrêter la citoyenne Roland. Il me devint sensible que le cours des forfaits n'avoit été que suspendu. J'engageai les principaux proscrits à se réunir; pour la dernière fois nous allâmes dîner ensemble. Moins occupés de notre repas que de la situation très-critique où nous étions, nous examinions quel parti restoit à prendre, lorsque le tocsin recommença à se faire entendre de toutes parts. Un moment après quelqu'un vint donner à Brissot la fausse nouvelle qu'on étoit allé mettre les scellés dans nos domiciles respectifs. Tremblant pour ce qui me restoit de plus cher, pour ma Lodoïska, que peut-être ils alloient arrêter; je répétai succintement, mais avec chaleur, mon opinion et les puissans motifs dont je l'appuyois. Désormais nous ne ferions plus rien à la Convention, où la montagne et les tribunes ne nous permettoient plus de dire un mot, rien qu'animer les espérances des conjurés, charmés d'y pouvoir saisir d'un seul coup toute leur proie. Il n'y avoit non plus rien à faire à Paris, dominé par la terreur qu'inspiroient les conjurés maîtres de la force armée et des autorités constituées, ce n'étoit plus que *l'insurrection départementale qui pût sauver la France.* Nous devions donc chercher quelqu'asyle sûr pour cette soirée, et demain et les jours suivans partir les uns après les autres, usant de nos divers moyens, et nous réunir soit à Bordeaux, soit dans le Calvados, si les insurgés,

qui déjà s'y montroient, prenoient une attitude véritablement imposante. Sur-tout *il falloit éviter de demeurer en ôtage entre les mains de la montagne; il falloit ne pas retourner à l'assemblée.*

Que ne m'avez-vous cru, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Mainvielle, Valazé, vous tous honorables victimes que la postérité vengera. C'étoit *Lesage* et moi qui vous avions, le 10 mars, arrachés à la fureur de vos ennemis. Secondés par vous, nos efforts pour le salut de la liberté n'auroient peut-être pas été plus heureux. Peut-être tous ensemble n'aurions-nous pas réussi davantage à réveiller dans les cœurs l'ardent amour de la patrie, la haîne vigoureuse dûe à l'oppression, mais du moins je n'aurois point à gémir aujourd'hui sur votre chûte prématurée.

Pressé de courir au secours de Lodoïska en péril, je les quittai ne sachant pas encore ce qu'ils arrêteroient; je ne pus décider mon épouse à quitter sa maison, qu'après l'avoir assurée que moi-même je n'y rentretois plus. Elle courut chercher la mere de Barbaroux, avec laquelle elle alla se réfugier chez une parente. C'est de-là qu'elles entendirent durant toute la soirée le tocsin, la générale et les cris des furieux qui demandoient nos têtes. Tremblante, désespérée, hors d'elle-même, la pauvre mere de mon digne ami, poussoit des gémissemens sourds & tomboit dans de longs évanouissemens. *On vous élevera*, s'écrioit-elle, *des hommes parfaits, pour que vous les égorgiez.* Les yeux secs, mais le cœur déchiré, mon épouse, craignant que je n'eusse pu gagner l'asyle indiqué, n'attendoit que la mort. En quelques heures, beaucoup de ses cheveux blanchirent. Quelle position grand Dieu! et ce n'étoit, ô ma chere Lodoïska! ce n'étoit que le commencement des épreuves auxquelles te condamnoient mon sort cruel et la tendre générosité qui te portoit à le partager.

J'étois chez un ami sur lequel je devois compter toujours. Il m'avoit, dix ans auparavant, rendu d'importans services, peut-être en reconnoissance de ceux dont mon pere avoit aidé sa jeunesse. La mienne n'avoit pas eu de plaisirs dont son fils, à peu-près du même âge, n'eût été le compagnon ou le confident. Sa mere prétendoit m'aimer comme elle l'aimoit, et ne me donnoit pas d'autre nom. Il y avoit dans cette maison une niece et trois neveux

qui m'étoient bien chers. Je les avois vus naître. Ils avoient grandi ſous mes yeux chez leur pere, que j'avois pluſieurs raiſons de chérir et qui nous fut enlevé trop tôt. Depuis pluſieurs années chez leur oncle, ils répondoient aux témoignage de ma tendre amitié par une amitié pareille. Depuis quelque temps j'avois pu leur rendre ſervice preſque à tous. M'écartant pour eux, & pour eux ſeuls, du prineipe ſévere, & mal-entendu peut-être, de n'uſer de mon crédit pour aucun ami, pour aucun parent, pour perſonne qui tînt à moi, ſi ce n'eſt dans le cas d'une injuſtice à réparer, conſidérant d'ailleurs que cette famille d'honnêtes gens, ruinée par la révolution, renfermoit plus de talens qu'il n'en falloit pour les emplois auxquels je les feſois appeller, j'avois placé dans les bureaux, ſinon très-bien, au moins aſſez avantageuſement le pere & le fils. Le plus jeune des neveux, & puiſſe-t-il m'aimer toujours autant que je le chéris encore! je l'avois mis dans une maiſon d'éducation où il devoit recevoir des inſtructions analognes aux grandes diſpoſitions qu'il annonçoit; enfin ma Lodoïska & moi, nous careſſions cette idée que dès qu'il ſe préſenteroit un parti convenable, nous donnerions la moitié de notre modique fortune pour établir la niece. Qu'on me pardonne ces détails; ils paroîtront minutieux, bientôt on jugera qu'ils étoient néceſſaires.

Je paſſai quinze jours dans cette maiſon, puis trois ſemaines chez un brave jeune homme dont j'aurai occaſion de parler une autre fois.

Cependant la journée du 2 Juin avoit été fatale à la plupart de mes amis. L'hiſtoire remarquera ſans doute que cette émeute eût lieu pour la délivrance d'Hébert, contre lequel la commiſſion des vingt-un avoit prouvé qu'il travailloit à diſſoudre la Convention, et convaincu aujourd'hui d'avoir été l'agent des puiſſances étrangeres, & contre une eſpece de fou furieux du nom de *Varlet*, qu'ils ont guillotiné depuis comme voleur. L'hiſtoire remarquera que trois mille brigands deſtinés contre la Vendée, furent longtems cantonnés à deux lieues de nous, puis ramenés au jour critique pour nous aſſiéger dans notre ſalle. L'hiſtoire remarquera que le comité *révolutionnaire* de la commune étoit presque tout compoſé d'étrangers, de l'eſpagnol *Guſman*, du ſuiſſe *Pache*, de l'italien *Dufourny*, &

que Marat étoit de Neufchârel. L'histoire remarquera que les conjurés ayant eu soin de placer les bandes dont ils étoient sûrs, tout près & autour de notre salle, de maniere que les bataillons d'honnêtes gens ne pussent en approcher, & l'insidieuse motion d'aller vers le Peuple ayant été décrétée, *Hérault-Sechelle*, présidant de l'assemblée, et par conséquent marchant à sa tête, fit mine de conduire les représentans du peuple vers les citoyens, mais qu'arrêté par un cordon de troupes & par *Henriot*, que les conjurés venoient de nommer commandant, par Henriot qui signifia au président qu'il ne passeroit pas, et le chapeau sur la tête cria : *canonniers, à vos pieces*; Hérault-Sechelle, dis-je, à qui son rôle avoit été prescrit, rentra effectivement, et se contenta de promener les représentans dans le jardin des Thuilleries, de toutes parts cerné par les troupes municipales. L'histoire remarquera, qu'il est aujourd'hui reconnu de tous, que ce Hérault Sechelle étoit un agent des puissances. L'histoire remarquera que le décret d'arrestation des vingt-deux fut rendu sur la motion de Couthon. L'histoire remarquera que le 2 juin, au moment où le tocsin sonnoit encore, où la convention assiégée n'avoit plus d'existence, & rendit le décret d'arrestation contre les vingt-deux & la commission des douze, Marat dit au peuple *qu'il lui falloit un chef*; & je ne doute pas qu'aujourd'hui le comité de salut public n'ait cent mille preuves irrésistibles que Chaumette étoit avec Marat, l'un des principaux agens de l'étranger, comme *Châlier* à Lyon & *Savon* à Marseille; mais le publier seroit aussi jetter trop de défaveur sur les Robespierre, Barrere & autres tyrans qui ne sont montés où ils se trouvent que par ces infâmes échelons; d'ailleurs ces trois brigands sont morts; ils ne peuvent plus rien contre le triumvirat de salut public; au lieu qu'Hébert & Chaumette étant pleins d'audace & de vie, il a bien fallu les guillotiner pour régner, & pour les guillotiner, dire ce qu'ils étoient. L'histoire, si une main libre peut l'écrire, remarquera sur-tout, en tirant ce libelle ayant pour titre : *Procès de Brissot et de ses complices*, la foule des dénonciations ridicules & contradictoires qu'il renferme, l'invraisemblance des niaiseries qu'on fait répondre à mes infortunés amis, tandis qu'il ne dit pas un mot du beau discours de Vergniaud, si redoutable à la fac-

tion qu'elle ne rougit pas d'en faire défendre l'impreſſion & la publication. L'hiſtoire remarquera que ce libelle fait aujourd'hui leur plus belle juſtication, puiſqu'il conſtate que des ſept témoins entendus contr'eux, quatre ont été Chaumette, Hébert, Chabot & Fabre-d'Eglantine, maintenant reconnus pour avoir été les agens des puiſſances, & deux autres ſont Pache et Léonard-Bourdon, qui ſeront auſſi dévoilés dès que l'intérêt du comité de ſalut public l'exigera. Mais ce qu'il faut dire à l'hiſtoire, c'eſt que le 20 Mai une autre conſpiration devoit être exécutée contre les républicains de la Convention. On avoit fabriqué des pieces de correſpondances entr'eux & Cobourg. Dans la nuit du 20 au 21 Mai on devoit arrêter chacun des vingt-deux au moment où il rentreroit chez lui; le conduire dans une maiſon iſolée du faubourg Montmartre, où tout étoit diſpoſé pour les forfaits médités. Là, chaque victime parvenue à une piece du fond, trouvoit des jacobins qui la ſeptembriſoient, et on les enterroit toutes dans une foſſe déjà creuſée dans un jardin dépendant de cette maiſon: le lendemain on annonçoit leur émigration, & l'on publioit leur *prétendue* correſpondance avec Cobourg. Le plan avoit été délibéré chez Pache, maire de Paris. La commiſſion des vingt-un avoit les preuves de toutes ces abominations; plus de cinquante dépoſitions écrites & ſignées les atteſtent: une partie des pieces étoit entre les mains de Bergoing, l'un des membres de cette commiſſion des vingt-un, lequel les dépoſa enſuite entre les mains des adminiſtrateurs du Calvados, qui au moment de leur paix, n'auront pas manqué de les remettre à la montagne; une partie plus conſidérable étoit au pouvoir de Rabaud (St.-Etienne); je ne ſais ſi elle aura été ſauvée.

Cependant les départemens indignés parloient de vengeance. Buzot, qui ne s'étoit pas laiſſé prendre, & Barbaroux qui venoit d'échapper à ses gendarmes, étoient avec Gorſas à Caen, devenu le chef de l'inſurrection de l'Oueſt. Ma chere épouſe avoit été voir pluſieurs fois Valazé, mis chez lui en état d'arreſtation, & qui ne voulut jamais profiter des cent mille facilités qu'il avoit pour ſon évaſion, diſant, comme Genſonné, qu'il étoit utile à la république que le plus grand nombre des députés accuſés partit pour aller échauffer tous les cœurs; mais qu'il convenoit que quelques-uns reſtaſſent pour ôtage & garans de l'innocence

de

l'innocence de ceux qui partaient. Il avoit dit à ma Lodoiska, que je serais bien nécessaire dans le Calvados : celle-ci me voyoit dans un asyle sûr, et sentait à quels périls j'allais m'exposer, quand j'en sortirais ; mais dans cette ame généreuse, la patrie l'emportait ordinairement sur l'amour. Pour m'aider à quitter ma retraite, elle n'attendait que les passeports qu'on devait envoyer de Caen, à Valazé, pour moi. Ils arrivèrent enfin : ce fut le 24 Juin que ma femme et moi nous partîmes de Paris. A Meulan, nous fûmes obligés de changer de voiture. Notre nouveau conducteur était un furieux maratiste, qui vomissait mille injures contre ces *coquins de députés* qui allaient dans les départemens mettre tout en feu. Il ajouta que l'un d'eux, Buzot, avait d'abord trompé les habitans d'Evreux, mais qu'enfin ceux-ci désabusés venaient de l'arrêter, et l'allaient reconduire à Paris. Jugez de mon émotion ! Celle de Lodoiska n'était pas moins vive. Pourtant nous soutinmes gaiement cette conversation, qui ne finit qu'à la couchée. Le lendemain d'assez bonne heure nous entrâmes dans Evreux où nous reconnûmes tous les mensonges de la veille. Cette ville étoit toujours en pleine insurrection. Différens obstacles nous y arrêtèrent jusqu'au soir. Nous allions partir lorsque je vis paroître un homme, que d'abord je pris pour un spectre. C'était Guadet ; déguisé en garçon tapissier, il avait fait vingt-deux lieues, à pied, dans la journée, le plus souvent par des chemins de traverse. Le lendemain il me représenta qu'au milieu des dangers et dans la vie pénible et perilleuse que nous allions mener, il ne convenait point d'emmener nos femmes avec nous. Je me reproche de l'avoir cru trop facilement. Je ne me rappelle pas, sans une vive douleur, les larmes que notre séparation fit verser à ma femme. Si je l'eusse emmenée, peut-être nous serions à-présent en Amérique.

Guadet et moi nous arrivâmes à Caen le 26. Le 5

huit départemens, savoir cinq de la ci-devant Bretagne et trois de la Normandie, étaient coalisés. Ils venaient d'envoyer à Caen leurs commissaires, et leur force armée était sur le point d'arriver. Wimpfen, général de toutes les troupes, avait jusques là borné tous ses exploits à des voyages et des paroles. Sous les plus frivoles prétextes, il différait toute espèce d'organisation. Je le vis bientôt, et je n'eus pas de peine à me convaincre qu'il était un franc royaliste, car il ne prenait pas celle de le dissimuler. Je demandai à Barbaroux et à Buzot ce qu'ils pouvaient attendre d'un tel homme, pour le soutien de notre cause. Celui-ci me répondit, que Wimpfen était homme d'honneur, royaliste à la vérité, mais incapable de trahir ses engagemens. Je trouvai que l'autre était entièrement séduit par les qualités très aimables de Wimpfen. Guadet et Pétion qui venaient d'arriver, ne concevaient pas mes allarmes. Ils s'étonnaient de mon excessive promptitude à soupçonner quiconque n'était pas Républicain comme moi. Dès lors je vis que tout devait aller à Caen, comme tout avait été à Paris. Wimpfen était aimé des *Normands*, il avait dans l'administration du Calvados un parti considérable; il s'étoit attiré la confiance des *Bretons*. Pour le destituer, il n'eût fallu rien moins que le concours de tous nos moyens, de tous nos efforts; et je me voyois seul. Tout allait donc manquer dans cette partie de la République. Dailleurs, beaucoup de *Normands*, qui annonçaient pour nous les dispositions les plus favorables, parce que, sur la foi des journaux, ils nous avoient cru royalistes, changèrent absolument, dès qu'ils eurent appris, par nos discours, et sur-tout par nos actions, à nous connaître mieux. Mes dernières espérances se portèrent donc vers le midi. Si ma femme eût été à Caen, nous aurions été nous jetter à Honfleur, sur un bâtiment qui retournoit à Bordeaux, et comme il nous

eût été très-facile de reconnaître aussi-tôt que là rien n'alloit mieux qu'ailleurs, nous nous serions embarqués sur le premier bâtiment Américain, et nous serions aujourd'hui tranquilles à Philadelphie.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles Wimpfen ne fit rien que porter à Evreux, les deux mille hommes arrivés de divers départemens. Cependant le bruit public grossissoit tellement cette petite troupe, qu'on la disait à Paris forte de trente mille hommes. Déjà les gens de bien ne craignaient plus d'y parler haut, et de se préparer à renverser leur affreuse municipalité. Déjà plusieurs sections avaient envoyé leurs commissaires à Evreux, lesquels avoient rapporté dans Paris, divers imprimés propres à faire connaître nos vrais sentimens, et notamment une pièce qu'ils ont appellée, je ne sais pourquoi, le manifeste de Wimpfen, et qui était une déclaration des commissaires des départemens coalisés, déclaration que j'avois faite avec beaucoup de soin, qui n'annonçait que paix, fraternité, secours aux Parisiens, mais guerre à outrance et châtiment exemplaire à quelques-uns de la montagne, à la municipalité, aux cordeliers, et cette distinction très-juste avoit produit le meilleur effet dans Paris. Les commissaires d'ailleurs avaient vu, et assuraient qu'on calomniait indignement cette force départementale, quand on lui imputait de porter la cocarde blanche et de vouloir la royauté. Tout enfin se disposait de manière que si, dans ce moment, nos armes eussent obtenu un premier succès, la révolution se faisait à Paris, sans que la force départementale eût besoin d'y entrer; mais ce n'étoit point des succès que nous préparait Wimpfen.

La montagne, excessivement inquiète, avoit enfin ramassé dans Paris dix-huit cent fantassins dont la bonne moitié faisait des vœux pour nous, et sept ou huit cent garnemens, aussi lâches que brigands. Tout cela venait d'entrer à Vernon. Ce ne fut qu'a-

lors que Wimpfen parla de faire attaquer cette ville; et voilà que tout d'un coup, un monsieur de Puysay, dont on n'avoit jamais entendu parler, nous fut présenté par le général, comme un militaire plein de républicanisme et de talens : ce fut lui que Wimpfen chargea de l'attaque de Vernon; et certes il remplit très-bien ses instructions secrettes.

Pour surprendre l'ennemi, il sortit en plein jour et au bruit de la générale. Il marcha par une grande chaleur, puis fit passer une nuit au bel air, à des soldats qui n'avaient point de tentes, et dont la plupart n'avaient jamais campé. La journée du lendemain, il la perdit toute entière à l'attaque d'un petit château qu'il eut l'honneur de prendre : puis l'ennemi ayant été ainsi bien et duement averti de toutes les manières, pour lui donner plus d'avantage encore, il fit faire une halte à l'entrée d'un bois, distant de Vernon de moins d'une lieue, il remisa pourainsi dire les canons l'un derrière l'autre le long d'un mur, laissa toute la petite armée dans le plus grand désordre, ne lui donna pas même de sentinelles, et s'alla coucher dans une chaumière, à une demi-lieue de là. Une heure après, parurent tout-à-coup quelques cents hommes qui firent sur les nôtres, entièrement surpris, trois décharges à mitraille, mais selon toute apparence, les canons n'étaient chargés qu'à poudre : car tout ceci n'était évidemment qu'une parade bien préparée. Quoiqu'il en soit, la déroute se mit aussi-tôt parmi des soldats, qui ne savaient à qui ils avoient affaire, qui pouvaient à peine trouver leurs armes, et qui demandaient vainement leur chef. Ce fut une fuite si prompte, que sans les plus braves d'Isle et Vilaine qui tinrent bon quelques momens, pas un canon ne revenoit. Au reste, personne ne reçut une égratignure; et l'ennemi ne fit point trente pas pour poursuivre sa facile victoire. Cela n'empêcha point monsieur de Puysay, que l'administration *de l'Eure* conjurait de ne point l'abandonner, de dé-

clarer qu'Evreux n'était point tenable ; et en effet dès le lendemain, il s'éloigna de seize lieues, abandonnant, sans coup férir, tout un département.

A l'arrivée du courier qui nous apportait tant de tristes nouvelles, Wimpfen ne parut pas même étonné : il y a plus, il nous assura bientôt qu'il n'y avait rien de malheureux dans tout cela ; il parla de fortifier Caen, de déclarer cette ville en état de siége, d'organiser une armée un peu forte, et de créer un papier monnoie qui auroit cours dans les sept départemens restés à la coalition. Ces ouvertures offraient matière à de longues réflexions. Salles et moi, après en avoir longtems conversé, demeurâmes convaincus que le général, loin de vouloir marcher à Paris, avoit le dessein de nous enfermer avec lui dans la ville où son parti dominait, d'y établir ses communications avec l'Angleterre, de nous commettre avec elle, s'il était possible ; enfin de se servir de nous selon les circonstances, ou pour faire sa paix avec la montagne, si elle abattait la coalition du midi, ou pour faire sa paix avec les républicains du midi, s'ils abattaient la montagne. Nos collègues, à qui nous communiquâmes nos conjectures, nous trouvèrent des visionnaires ; il ne fallait pour les convaincre, rien moins que ce qui arriva bientôt après.

Le général nous fit demander à nous tous députés, un entretien qu'il annonçait devoir être de la plus grande importance : il débuta par nous peindre notre situation comme très-critique, si nous ne savions prendre un parti vigoureux. Il allait à Lisieux organiser ses troupes, et asseoir son camp de manière à opposer pour le moment une belle défense. Mais l'avenir exigeait quelque chose de mieux : il revint à ses projets sur Caen, à ses propositions de création d'un papier monnoie, etc. etc. Et comme il convenait d'appuyer les raisonnemens par la terreur, quoiqu'on dût savoir qu'un tel moyen ne pouvait rien sur des hommes accoutumés à

braver journellement les fureurs et les assassins de la montagne ; un officier, qui sans doute avait le mot, entra tout-à-coup et d'un air effrayé vint apprendre au général qu'il y avait une émeute, que le peuple arrêtait les convois pour l armée, et que même il se faisait des motions très-violentes contre les députés. Wimpfen eut l'air de se fâcher de la précipitation avec laquelle on venait annoncer des nouvelles alarmantes : allez, ce n'est rien, dit-il à l officier, parlez raison au peuple, appaisez le ; donnez un peu d'argent, s'il le faut. Quand cet homme nous eut quitté, le général crut pouvoir hazarder la grande proposition. Réfléchissez bien sur tout ce que je vous ai dit, reprit-il ; je sens que pour exécuter de grandes choses il faut de grands moyens. Mais tenez, je vous parle franchement, je ne vois plus qu'un parti capable de nous procurer sûrement et promptement des hommes, des armes, des munitions, de l'argent, des secours de toute espèce : *C'est de négocier avec l'Angleterre, et moi j'ai des moyens pour cela ; mais il me faut votre autorisation et votre engagement.*

Le lecteur peut compter, que j ai bien retenu les expressions mêmes que je souligne ici ; et je lui garantis du moins le sens des phrases précédentes.

Je ne sais si l'on se peindra l'effet que ces paroles produisirent sur mes trop confians amis. Tous en même tems, saisis d'indignation, sans s'être un instant consultés, se levèrent. La conférence fut à l instant rompue, quoique le général ne négligeât rien pour essayer de la renouer.

Je pense que chacun voit le piège infâme, où ce digne allié de la montagne voulait nous enlacer. Si la peur ou le desir de la vengeance nous y eussent entraînés, c'en était fait de la République et de notre honneur. *La montagne* avait bientôt contre nous des preuves victorieuses. C'était elle qui était républicaine ; c'était nous qui voulions la royauté. Tous les républicains, pour-

suivis comme royalistes, étaient arrêtés, emprisonnés, guillotinés. Notre conspiration, aurait-elle dit, s'étendait dans le midi. C'était nous, ce n'était pas elle, qui avait livré Toulon aux anglais. Je sais bien qu'après leurs affreux triomphes, ils n'ont pas manqué de le dire; mais ils n'ont trouvé parmi les gens éclairés et de bonne foi, personne qui les ait crus. C'est à l'accusation non moins ridiculement calomnieuse de fédéralisme, qu'ils se sont vus réduits à recourir.

Wimpfen un peu déconcerté, nous quitta sans laisser paraître de ressentiment. Seulement en nous répétant qu'il partait pour Lisieux, il nous insinua, qu'afin de contenir quelques malveillans qui travaillaient dans la ville de Caen à nous dépopulariser, nous ferions mieux d'y rester tous.

Dès le lendemain, Barbaroux et moi, nous nous rendimes à Lisieux. Le général fut un peu surpris de nous y voir; mais il ne nous en fit pas un moins bon accueil. Nous apprimes ce qu'il ne nous disait pas, qu'il venait d'avoir une conférence secrette avec l'un de ces envoyés des chefs de la montagne, qui, depuis trois semaines, allaient jettant les assignats par poignées dans Evreux et par-tout sur leur passage, et qui bientôt, très sûrs apparemment d'une protection puissante, vinrent continuer le même manège de corruption, jusques dans la ville de Caen, sous nos yeux mêmes. Au reste nous trouvames dans Lisieux beaucoup d'individus armés et point de soldats: nulle organisation, nulle discipline, la fureur de motionner. Une main secrette avait en un jour décomposé, même les bataillons *Bretons*, jusqu'alors fort bien tenus. Le général eut grand soin de nous faire remarquer tout ce désordre, et d'en conclure qu'il ne pouvait tenir là, qu'il fallait ramener toutes les troupes à Caen, faire de cette ville, le point central de résistance, etc.

Pourtant il voulut bien ne pas nous répéter ses propositions anglaises.

En effet, la retraite se fit le jour suivant : alors tous mes amis reconnurent bien, que nos affaires étaient perdues dans les départements de l'Ouest. Envain le général, rentré dans Caen, où il avait toujours voulu s'établir, montra des dispositions pour une défense sérieuse ; envain il composait son état-major, distribuait convenablement les troupes, s'occupait de choisir l'assiette d'un camp, établissait des batteries de 18 ; toutes ces démonstrations n'abusaient plus nos collègues,

Il paraît démontré que la veille, Wimpfen avait fait donner, par l'un des envoyés du comité de salut public, avis à la montagne, et j'espère qu'on m'entend : ce n'est pas à toute la montagne, ni même à tous ses chefs, mais aux principaux cordeliers *de la montagne*, tels que Lacroix, Fabre d'Eglantines, etc. qui voulaient également jouer et abuser les républicains Pétion, Guadet, etc., et le dictateur Robespierre, que Wimpfen, dis-je, avait fait donner avis du mauvais succès de ses ouvertures anglaises, et de l'inutilité d'en renouveller la proposition ; qu'alors la montagne avait résolu de se borner à dissoudre notre noyau de force armée, mais sans renoncer à jetter sur tout notre parti, cette couleur de royalisme, dont-ils avaient besoin pour nous perdre ; et ce fut sans doute, à cette époque seulement, qu'elle arrêta de livrer, au moins en apparence, Toulon aux anglais. Ce que j'indique là pourra d'abord surprendre quiconque est tout-à-fait mal instruit des affaires ; mais quand le moment sera venu, je m'expliquerai d'avantage sur cette horrible comédie de Toulon.

Avant de parler du triste dénouement de nos affaires dans la ville de Caen, je dois compte de quelques événemens intéressans, que j'ai laissés

en arrière, pour ne point interrompre le cours des faits majeurs.

Wimpfen venait de partir pour Lisieux, lorsque nous vîmes arriver à Caen, pour nous y offrir ses services, un mauvais général, mais bon partisan, une espèce de commandant de hussards, excellent pour de vigoureux coups de main, et qui était homme à conduire les bataillons, tambour battant, jusques sur le Carrouzel; c'étoit *Beysser*. Nous le recommandâmes à Wimpfen, qui l'éconduisit doucement; l'autre aussi-tôt chercha à débaucher toute la cavallerie; puis, croyant à ce prix avoir fait sa paix avec la montagne, il courut à Paris lui vanter cette manœuvre, à la sincérité de laquelle on ne crut pas sans doute, puisqu'il fut, à quelque temps de-là, guillotiné. Ce qui m'inspirait au reste quelque confiance en lui, c'est qu'il étoit accompagné d'un de mes dignes amis, ancien et pur jacobin, républicain à toute épreuve, *Bois-Guyon*, son adjudant général, jeune homme de la plus grande espérance, qui est ensuite malheureusement tombé dans les mains de nos ennemis, et qui a eu la tête coupée à Paris, en même-temps que *Girey-Dupré*, qui méritait bien d'avoir un tel compagnon de sa glorieuse mort.

C'était quelque temps auparavant, qu'à l'intendance, où nous logions tous, s'était présentée pour parler à Barbaroux, une jeune personne, grande bien faite, de l'air le plus honnête, et du maintien le plus décent: il y avait dans sa figure, à la fois belle et jolie, et dans toute l'habitude de son corps, un mélange de douceur et de fierté, qui annonçait bien son ame céleste. Elle vint constamment accompagnée d'un domestique, et attendit toujours Barbaroux dans un sallon, par où quelqu'un de nous passoit à chaque instant. Depuis que cette fille a fixé sur elle les regards de l'univers, nous nous sommes mutuellement rappelé

toutes les circonstances de ses visites, dont il est clair maintenant qu'une grace sollicitée pour quelques-uns de ses parens, n'était que le prétexte. Son véritable motif était sans doute de connaître quelques-uns des fondateurs de cette République, pour laquelle elle allait se dévouer; et peut-être elle était bien aise aussi, qu'un jour ses traits fussent bien présens à leur mémoire. Ils ne s'effaceront pas de la mienne, ô Charlotte Corday! c'est envain que tous les dessinateurs *cordeliers* paraîtront conspirer ensemble, pour ne donner qu'une copie défigurée de tes charmes; tu seras toujours sans cesse devant nos yeux, fière et douce, décente et belle, comme tu nous apparus toujours; ton maintien aura cette dignité pleine d'assurance, et ton regard ce feu tempéré par la modestie; ce feu dont il brillait, lorsque tu nous vins rendre ta dernière visite, la veille du jour où tu partais pour aller frapper un homme, dont ils ne feront pas non plus oublier l'horrible difformité, quelques efforts qu'ils tentent pour le représenter moins hideux.

Je déclare, j'affirme que jamais elle ne dit à aucun de nous un mot de son dessein. Et si de pareilles actions se conseillaient, et qu'elle nous eût consultés, est-ce donc sur Marat que nous eussions voulu diriger ses coups? Ne savions-nous pas bien, qu'il était alors tellement dévoré d'une maladie cruelle, qu'il lui restait à peine deux jours d'existence?... Humilions-nous devant les décrets de la providence; c'est elle qui a voulu que Robespierre et ses complices vécussent assez long-temps pour s'entredétruire, assez long-temps pour qu'il fût bien prouvé, devant la nation française, à qui cette révélation solemnelle finira par ouvrir les yeux, que les uns étaient de traîtres royalistes, et l'autre le plus ambitieux des tyrans.

Au reste, dans la tourmente des grands événemens qui se passaient à cette époque, peu de

personnes ont assez remarqué ce qu'il y a de sublime dans la fière concision des réponses de cette fille étonnante aux vils coquins qui l'ont jugée ; combien elle est magnifique aussi d'expressions et de pensées, cette épître immortelle que, peu d'heures avant sa mort, elle adressa à Barbaroux, et que, par un profond sentiment de délicatesse républicaine, qui ne pouvait affecter que cette grande ame, elle eut soin de dater *de la chambre de Brissot.* Ou rien de ce qui fut beau dans la révolution française ne demeurera, ou cette épître doit passer à travers les siècles. O mon cher Barbaroux, dans ta destinée, pourtant si digne d'être désirée toute entière, je n'ai jamais vraiment envié que le bonheur qui a voulu que ton nom fût attaché à cette lettre ; ah ! du moins, dans son interrogatoire, elle a aussi prononcé le mien. J'ai donc reçu le prix de tous mes travaux, le dédommagement de mes sacrifices, de mes peines, des inquiétudes dévorantes que j'endure dans ton absence, ô ma Lodoiska ! des tourmens, des derniers tourmens qui me sont réservés, si j'apprends qu'habiles à me frapper dans le dernier, mais le plus précieux de mes biens, nos féroces persécuteurs ont pu t'assassiner. Oui, quoiqu'il arrive, j'ai reçu du moins ma récompense ; Charlotte Corday m'a nommé ; je suis sûr de ne pas mourir !... Charlotte Corday, toi qui seras désormais l'idôle des républicains, dans l'élysée où tu reposes avec les Vergniaux, les Sidney, les Brutus ; entends mes derniers vœux, demande à l'éternel qu'il protège mon épouse, qu'il la sauve, qu'il me la rende, demande-lui qu'il nous accorde, dans notre honorable pauvreté, un coin de terre libre où nous puissions reposer nos têtes, un honnête métier par lequel je nourrisse Lodoiska, une obscurité complette qui nous dérobe à nos ennemis ; enfin, quelques années d'amour et de bonheur ; et si mes prières ne sont pas exaucées, si ma Lodoiska

devait tomber sur un échafaud, ah! que du moins je ne tarde point davantage à l'apprendre, et bientôt j'irai dans les lieux où tu règnes, me réunir avec ma femme, et m'entretenir avec toi.

Je parcours ce dernier paragraphe, et ne me dissimule pas qu'après l'avoir lu, plusieurs personnes crieront au fanatisme; fanatisme soit: ce ne sont pas les hommes froids qui font les grandes choses. Il était fanatique aussi ce jeune homme, dont l'histoire redira l'action. Eh! que je regrette de ne me pas rappeler son nom! La belle Corday venait d'entrer en prison: un jeune homme accourt, demande à se constituer prisonnier à la place de Charlotte, et à subir le châtiment qu'on lui prépare. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les cordeliers ne lui accordèrent qu'une partie de sa demande; ils ne le laissèrent pas long-tems survivre à celle pour laquelle il avait voulu mourir (1).

Quand les *Bretons*, qui faisaient, à bien dire, l'unique force de notre armée, apprirent que leurs assemblées primaires avaient accepté la constitution, ils s'étonnèrent; et dans le nombre, des motionneurs, sans doute bien payés, prouvèrent subtilement que combattre à présent la *montagne*, ce serait se constituer faction: en général, quand la victoire n'est pas certaine, ou ne s'annonce point facile, on aime mieux retourner chez soi que de se battre; cependant nos Bretons, naturellement très-braves, hésitaient encore: on les travailla si bien qu'ils

---

(1) Un autre, il était député extraordinaire de Mayence, et s'appelait Adam Lux, pénétré d'admiration, fit à la hâte un petit discours sur l'action de Corday, et poussa le courage jusqu'à imprimer cette apologie, en proposant d'élever à cette héroïne une statue avec cette inscription: PLUS GRANDE QUE BRUTUS.

Aussi-tôt on le jetta à l'Abbaye: en y entrant, il s'écria, dans un transport de joie: Je vais donc mourir pour Charlotte Corday. On lui coupa la tête quelques jours après.

furent entraînés : d'ailleurs, les administrateurs du Calvados, qui n'en ont pas été moins guillotinés depuis, osèrent leur signifier, qu'ayant accepté la constitution, ils ne pouvoient plus les tolérer dans la ville de Caen. Les fédérés Bretons, ainsi lâchement abandonnés, reprirent le chemin de leurs foyers.

On croit bien que Wimpfen avait un sauf-conduit de la montagne, et une occasion toute prête pour l'Angleterre. Je ne sais ce que devint M. de Puysay, qui s'était si complaisamment fait battre auprès de Vernon. Quant à madame de Puysay, elle s'était retirée à Bordeaux; elle y fut dénoncée par un subalterne, qui n'était point initié aux mystères; on l'arrêta, et on l'envoya à Paris; mais on n'a plus entendu parler d'elle; et quoiqu'elle soit très-jolie, bien des gens pourront croire avec moi, que sa beauté n'est pas la véritable cause de la clémence, dont les brigands usèrent envers elle.

Mais le malheureux reste des principaux fondateurs de la République, les députés proscrits, que devinrent-ils? Leurs cruelles aventures seront l'objet de la dernière partie de ces mémoires.

Après avoir, dans le tourbillon d'une grande ville, long-tems étudié les hommes, au sein de leurs habitudes les plus efféminées, au milieu des commodités du luxe et des jouissances de la galanterie, qu'ils appeloient l'amour; après avoir vu, auprès de ces sybarites perdus de mollesse, un peuple abatardi qui s'emblait n'avoir plus de force que pour porter, sans désespoir, l'énorme pésanteur du joug, j'avais osé prononcer, que jamais les oppresseurs ni les opprimés n'auraient

assez de courage, ceux ci pour tenter de se relever, ceux-là pour opposer quelque résistance à l'insurrection, s'il n'était pas vraiment impossible qu'elle eût lieu. Je ne m'étais trompé qu'à demi; un grand changement s'annonça dans le gouvernement de la France; l'intérêt particulier réveilla les passions fortes; mais leur premier choc fut heureusement plus bruyant que terrible.

Les évènemens prirent ensuite un caractère plus sérieux; les factions hardies se prononcèrent. Entre la cour qui conspirait pour le retour de tous les abus, et le parti d'Orléans qui ne paroissait les combattre, qu'afin de les ressusciter à son profit, des conjurés vertueux se firent jour : à la suite de leurs généreux efforts, une convention s'assembla, chargée de *constituer* la République; malheureusement elle ne put jamais que la *décréter*. Ce ne fut d'abord qu'un vain nom; ce fut bientôt un nom funeste; il fit avorter la *chose*. Cependant entraîné presque malgré moi sur ce grand théâtre, que je croyais celui des passions les plus nobles, qu'aperçus-je au premier coup-d'œil? Du milieu de la montagne jusqu'à son sommet, c'étaient l'ignorance présomptueuse prétendant à tous les profits de la célébrité, l'avide cupidité aspirant aux richesses, la crapule vile espérant de longues débauches, la vengeance atroce préparant des assassinats, la basse envie désespérée de l'influence du talent, l'insatiable ambition dévorée du besoin de régner au prix de tous les forfaits. Et lorsque de tels scélérats commencèrent à l'emporter, lorsque sur des monceaux de dépouilles, sur les débris de toutes les propriétés, la foule à leur voix obéissante se baigna dans les flots d'un sang innocent, lorsque le pillage organisé par les *magistrats*, l'athéisme réduit en principe, et deux cent mille échafauds ordonnés par les *lois*, souillèrent ma patrie, je fus obligé de reconnaître que, de toutes

les espèces de servitude, celle que l'anarchie produit est encore la plus intolérable. Quand c'est la multitude ignorante et trompée qui règne, les crimes aussi se multiplient autant que les maîtres. C'est à voler que l'un s'attache, c'est à tuer que l'autre se plaît; celui-ci prend plaisir à tourmenter, emprisonner, supplicier son ennemi; celui-là préfère de *réquérir* sa femme, cet autre, dédaignant de gaser le mot, aime mieux violer sa fille, trop heureuse la victime si le bourreau ne la massacre pas ensuite; enfin, vous diriez que chacun s'excite à inventer quelques-uns des attentats, dont la nature n'ait pas encore gémi; dès qu'on le trouve, il est consacré; d'autres scélérats travaillent avec ardeur à quelque découverte nouvelle, qui n'aura pas moins de succès. C'est ainsi, que dans ma patrie déshonorée, plusieurs milliers de brigands professent le crime, et parmi les crimes, préfèrent, choisissent, préconisent ce qu'il y a de plus honteux, de plus repoussant, de plus horriblement nouveau. C'est ainsi qu'auprès de la Vendée, un représentant s'égare jusqu'à qualifier un bourreau, *le vengeur du peuple;* et *vertu civique*, la férocité qui le porte à prendre, en pleine *assemblée populaire*, et à tenir l'engagement de couper, chaque jour, peut-être vingt têtes de français. C'est ainsi qu'à *Commune-Affranchie*, quelle dérision exécrable dans ce changement de nom! *Collot-d'Herbois*, aussi représentant du peuple, *Ronsin*, commandant d'une armée, et quelques autres *patriotes* délibèrent tranquillement, pendant quelques heures, de quelle manière on s'y prendra pour assassiner avec une cruauté plus solemnelle, huit ou dix mille Lyonnais. C'est ainsi qu'au bruit de la mitraille qui les déchire, et des cent coups de sabre dont on les achève, un peuple nombreux fait rétentir l'air de ses applaudissemens. C'est ainsi que la *guillotine* deviendra l'autel national sur lequel le frère poussera civiquement son frère, ou le père son fils. C'est ainsi

qu'une malheureuse femme coupable d'avoir, en gémissant, accompagné son mari jusqu'au lieu du supplice, sera condamnée, au grand contentement de la multitude, à passer plusieurs heures sous le fatal couteau qui répandra sur elle, goutte à goutte, le sang fraîchement versé de son époux, dont le cadavre est auprès d'elle..... là..... sur l'échafaud!.... C'est ainsi que tout-à-coup, comme un torrent nouveau qui n'a point de digues, une masse incommensurable de forfaits inconnus chez les nations les plus féroces, se répandra sur un vaste empire, et menacera d'envahir l'univers. Oh! pourquoi ne m'a-t-il fallu rien moins que cette expérience, pour être convaincu de cette vérité funeste, que, sans distinction d'opulence ou de misère, de grandeur ou d'obscurité, je dirai même, en général, d'un vain savoir ou d'une ignorance complette, et sous la seule exception de la *vertu*, qui n'appartient qu'à quelques philosophes privilégiés; les hommes doivent être esclaves, puisque les hommes sont méchants, ou rampent devant les méchants.

Tant qu'il nous resta quelque espérance d'abattre cette secte impie, nous courûmes les départemens, moins pour y chercher des asiles, que pour lui chercher des ennemis. Soins inutiles! Le dégoûtant machiavélisme d'Hébert allait l'emporter. Déjà la peur, dissimulée sous le nom de prudence, venait de diviser le faisceau départemental, de rompre les mesures salutaires, et de compromettre la liberté dans son dernier rempart. A Marseille, à Bordeaux, dans presque toutes les villes principales, le propriétaire lent, insouciant, timide, ne pouvait se résoudre à quitter un instant ses foyers; c'était des mercénaires qu'il chargeait de sa querelle et de ses armes; comme s'il était mal-aisé de pressentir, que ces hommes achetés par lui, seraient bientôt achetés contre lui; de l'autre côté, *la montagne* ardente, audacieuse, rompue aux forfaits, tirait le glaive contre la patrie. Pour vider quelques tonnes, pour surprendre quelques

ques femmes, pour ouvrir quelques coffres-forts; d'indignes soldats servaient *la montagne;* aux cris de vive la république, ils venaient égorger les républicains; pour que leur pays fût libre, ils accouraient l'asservir. Vomis de la *capitale*, comme d'une Rome moderne, les plus vils suppôts du royalisme déguisé, les plus infâmes agens de la corruption, apportaient des fers aux *provinces conquises*, déjà prêtes à se prosterner devant leur sanglant proconsulat. Les cités, jadis les plus fières, commençaient à tomber devant deux ou trois *jacobins*. C'en était fait de la république! Et nous ses malheureux fondateurs, nous allions éprouver tout ce que peut avoir de plus affreux, le sort de quelques proscrits trop connus, que tous les scélérats persécutent, que tous les lâches abandonnent. Ceux de qui nous avions, à travers d'immenses dangers, constamment protégé les biens, ne nous offriraient point, dans nos détresses, la moindre parcelle de cette fortune, que demain ils livreraient toute entière, à genoux, au premier brigand qui voudrait s'en saisir. Ceux dont nous défendions, depuis dix mois, la vie au péril de la nôtre; plutôt que d'exposer un instant la leur, refuseraient de nous entrouvrir leurs portes. Dans l'horreur des nuits sombres, sous les intempéries d'un ciel orageux; épuisés que nous serions, d'avoir sans repos erré tout le jour dans les bois, pressés de la faim, tourmentés de la soif, on ne nous laisserait contre nos besoins renaissans et les assassins, d'autre défense que notre courage, notre innocence, un reste d'espoir; mais aussi les prodiges d'une providence évidemment protectrice. Nous verrions des amis féroces par pusillanimité méconnaître leur ami. Elle m'était réservée à moi cette épreuve, la plus douloureuse de celles que j'eusse à subir. Infortuné! Des amis de vingt ans te chasseraient de leur demeure; ils te repousseraient jusques aux pieds de l'échafaud..... J'avais vu les hommes en masse dans leur vie publique, et je

les avais détestés ; j'eus lieu de les trop bien connaître en détail dans leur vie privée, et le mépris suivit la haine. Puisque même en un pays que je croyais prêt à se régénérer, les gens de bien sont si lâches et les méchants si furieux, il est clair que toute aggrégation d'hommes, pompeusement appellée *peuple*, par des insensés tels que moi, n'est réellement qu'un imbécille troupeau, trop heureux de ramper sous un maître (1). Eh Robespierre ou Mazanielle ; Marat ou Néron, Caligula ou Châlier, Hébert ou Pitt, Cartouche même ou Alexandre, Desrues ou d'Orléans, qu'importe ! Tout scélérat, s'il est ambitieux, et que les circonstances le poussent, peut parvenir à ce qu'ils appellent de hautes destinées : seulement, le plus habile quelquefois, doit rouler des hauteurs dans l'abyme, et c'est au plus malheureux (2) de règner.

Au milieu de tant de dépravation cependant, il est consolant d'avoir à déclarer, que jusqu'en France, il existe encore quelques êtres dignes de la liberté. Nous les avons trouvés sur-tout parmi les individus de ce sexe réputé frivole et timide. Ce sont des femmes qui nous ont prodigué les soins les plus touchans, et tous ces courageux secours qu'une compassion généreuse ne sait point

---

(1) Qu'on se souvienne de la situation où j'étais, et qu'on pardonne de telles réfléxions à l'excès du malheur.

(2) Cromwel, à qui Robespierre ressemble si fort, aux talens près, Cromwel qui, naturellement cruel et indévot, savait aussi, par une double hypocrisie, affecter le panchant à la clémence, et le zèle pour la cause de dieu : Cromwel une fois sur le trône se croyait sans cesse entouré d'assassins. Il ne se fiait point à ses gardes. Il avait des pistolets, le jour, dans ses poches, et sous son chevet, la nuit. Il mangeait à peine. Il ne dormait plus. Chaque soir, il changeait d'appartement et de lit. Qui donc, à ce prix, préférerait la couronne à la mort ? Bien des lâches coquins, sans doute ! Mais en conclura-t-on qu'ils seraient heureux ? Et n'est-il pas bien vraisemblable qu'il vaudrait mieux, même pour eux, mourir ?

refuser au malheur non mérité. O Madame * * * ! je ne puis vous nommer aujourd'hui sans vous perdre ; mais la vertu ne reste pas sans récompense ; et s'il est toujours impossible que je vous produise à la reconnaisance des républicains, du moins n'en doutez pas, celui qui fit à son image votre ame céleste, votre dieu, le mien, un dieu de bienfaisance et de bonté, n'oubliera point quels périlleux devoirs vous avez remplis pour nous, et comment, environnée de nos bourreaux, vous leur avez dérobé leurs victimes. . . . (1)

Les Administrateurs du Calvados, venaient de donner aux autres administrations le signal d'une honteuse défection. Ils avaient fait secrétement leur paix avec *la montagne*, sans nous en donner aucun avis ; le troisième jour seulement, ils nous prévinrent, et voici comment : ils envoyèrent placarder à la porte même de *l'intendance*, où ils nous logeaient, l'affiche montagnarde, qui portait notre décret de HORS LA LOI. Les Bretons, qui partaient le lendemain, furent indignés de cette perfide insolence ; ils nous offraient leurs armes : nous les acceptâmes, non pour exercer des vengeances, mais afin de pourvoir à notre sûreté. Quand nous eûmes déclaré à leurs députés, que nous comptions aller au milieu d'eux, chercher une retraite, et sauver la liberté dans leurs départemens, ce ne fut qu'un cri de joie.

Le lendemain fut en effet le jour du départ. Nous nous divisâmes en trois troupes, qui chacune alla se réunir à l'un des trois bataillons. Nous marchions comme simples soldats, et ceux qui nous avaient reçus paraissaient contents et fiers d'avoir pour *camarades* cette vingtaine de représen-

(1) Hélas ! cette généreuse femme, c'était la belle-sœur de Guadet, c'était la citoyenne Bouquet.... Elle est morte sur l'échafaud ; on l'a assassinée avec son mari, son beau-frère et le père de Guadet. Elle est morte ! et Julien fils, son assassin respire ! Dieu de justice, où donc es-tu ?

sans, pour qui la France, presque toute entière, venait de s'insurger ; car les départemens coalisés n'étaient pas moins de soixante et neuf. Notre situation eut d'abord quelque chose d'assez doux et de très-piquant. Je trouvais, pour moi, fort agréable de faire avec ces braves gens ma journée à pied, de boire et manger avec eux, sur la route, le verre de cidre, le petit morceau de beurre et le pain de munition ; puis, à la couchée, d'aller avec un billet, prendre modestement mon logement chez un particulier qui, me croyant un volontaire, ne se gênait nullement avec moi, et me dispensait par là de toute espèce de cérémonie. Cette manière de faire charmait nos Bretons ; il est vrai que *l'Ille et Vilaine*, *la Mayenne* et sur-tout *le Finistère*, n'étaient point tombés dans l'énorme faute qu'avait faite le Midi, de n'armer que des mercenaires. La plupart de ces volontaires était des jeunes gens bien élevés ; très-instruits de la querelle qu'ils allaient soutenir, et qu'il eût été difficile d'acheter. Mais quelque précaution que l'on eût prise, on n'avait pu empêcher des brouillons, des hommes ardens ou faibles, et quelques anarchistes déguisés de se glisser dans les compagnies, et quoiqu'en très-petit nombre, aidés de leur vile tactique et de toutes leurs détestables intrigues, ils finissaient souvent par donner la loi. Nous l'avions vu déjà dans Lisieux ; nous eûmes bientôt occasion d'en faire une expérience plus triste.

Après plusieurs marches nous étions arrivés à *Vires*. J'y avais appris que *la montagne*, enhardie par nos revers, faisait dans Paris des arrestations multipliées. Je tremblais pour ma femme. Un peu fatigué, je m'étais couché à six heures : il était minuit, je n'avais pu fermer l'œil ; on vient me dire qu'une dame me demande : c'était elle ! Qu'on juge des transports de ma joie !

Digne amie ! à peine les aboyeurs des journaux de Paris, avaient-ils beuglé *la grande victoire de*

Vernon remportée SUR LES ROYALISTES du Calvados, que, pressentant le reste de nos désastres, elle s'était hâtée de vendre tout ce qu'elle avait de bijoux. Elle venait me déclarer que, désormais attachée à mon sort, elle accourait chercher auprès de moi l'exil, la misère peut-être, et certainement une foule de dangers. C'est alors, que pénétré de sa générosité, bien convaincu que ma mauvaise fortune ne pouvait rien changer à ses dispositions; j'osai la presser de former des liens que je desirais depuis si long-temps, et que son divorce, prononcé depuis dix mois seulement, ne m'avait pas permis d'obtenir encore. Hélas! sous quelles auspices ce contrat fut juré! Pétion, Buzot, Salles et Guadet furent nos témoins.

Ma femme me pressait de courir au port le plus voisin, et de nous y jetter dans le premier bâtiment qui voulût nous porter en Amérique. Je lui montrai Lyon, Bordeaux, Marseille, faisant pour *la république* un dernier effort, que mon devoir était d'aller aider. Soit, dit-elle, mais nous ne nous séparerons plus. Je le jurai. Que de fois je devais, malgré moi, violer mon serment!

A *Fougères*, les bataillons se séparèrent; *Mayenne*, pour regagner Laval; *Ille et Vilaine*, pour rentrer dans Rennes; *le Finistère* continuait sa route sur Brest. Chacun des trois desirait nous garder et nous promettait sûreté chez lui. Sûreté ne suffisait pas. Nous avions dépêché devant nous, à Rennes, un ami, B * * * *, qui nous mandait que nous devions nous rendre dans cette ville, où nous trouverions des moyens de gagner la mer, et là, quelque chasse-marée qui nous conduirait à Bordeaux. Barbaroux combattit vivement cette mesure. Il fit sentir qu'il valait beaucoup mieux nous rendre du côté de Quimper, où *Kervelegan*, notre collègue, parti depuis plusieurs jours, nous aurait infailliblement préparé une retraite momentanée, et des moyens d'embarquement. Cette opinion

prévalut, et je crois que ce fut très-heureusement pour nous.

Nous primes donc, avec le seul bataillon du Finistère, le chemin de Fougères à *Dol*. Nous allâmes coucher à *Antrain*, je crois. Je dis : je crois, parceque ma mémoire s'étant fort altérée, j'ai bien retenu les faits ; mais tantôt les lieux, tantôt l'époque précise de l'évènement m'échappe ; et dans la caverne où j'écris, je suis dénué de tout secours. Je n'ai pas même une carte de France. Au reste, que le bourg d'Antrain soit en de-çà ou au de-là de Fougères, toujours est-il certain que nous y courûmes quelques périls. Ce lieu était fort jacobinisé. A peu-près deux cents coquins avaient formé le doux projet de désarmer, pendant la nuit, le bataillon dispersé chez les particuliers, puis de tomber sur les députés, pour les envoyer à *la montagne*, s'ils se laissaient prendre, ou les massacrer, s'ils tentaient quelque résistance. La partie fut découverte comme on achevait de la lier ; pour la rompre, nous fîmes doubler les postes, et promener de bonnes patrouilles ; les égorgeurs s'allèrent coucher.

Mais un peu avant Dol, l'alerte devint plus chaude ; nous reçûmes la nouvelle certaine que la municipalité de cette ville venait de mettre ses volontaires sous les armes, de braquer ses canons à la municipalité, et d'envoyer à Saint-Malo demander les secours de la garde nationale et de la garnison de cette place, qui pouvoient, selon messieurs de Dol, arriver chez eux dans la soirée, et par conséquent assez-tôt, puisque nous comptions y être avant midi, mais séjourner jusqu'au lendemain. Sur cet avis, nos braves Finistériens se préparèrent ; les armes et les canons furent chargés ; nous doublâmes le pas ; nous arrivâmes à Dol deux heures plutôt ; nous y entrâmes au pas de charge, la bayonnette au bout du fusil ; nous allâmes nous mettre en bataille devant l'hôtel

de ville ; les canons étaient effectivement braqués, mais ils se turent : des volontaires allèrent en députation sommer le maire de s'expliquer sur les mauvais bruits qui couraient. Il avoua ses démarches, protestant qu'elles n'avaient point pour but d'arrêter le retour du bataillon, mais de saisir les députés *traîtres à la patrie*, qu'il recelait dans ses rangs. Cette réponse rapportée aux Bretons les indigna. Si le commandant et nous ne nous étions réunis pour les calmer, la guerre civile commençait dans Dol. Enfin, ils consentirent à ne pas coucher dans cette ville ; mais il y fallait dîner du moins. Ils ne voulurent point nous quitter ; nous mangeames presque tous ensemble sur la place : si vous avez tant envie de les prendre, crioient-ils aux passans, battez donc la générale, et venez. Tout ceci ne nous préparait guères à ce qui devait arriver le lendemain.

A trois lieues au-dessus de Dol, sur la grande route de Dinan, où nous devions coucher, se trouvoit un passage dangereux ; c'était un défilé sur une hauteur, à l'entrée d'un bois. Les trois mille hommes de Saint-Malo, qu'on disait en marche, pouvaient se porter là, et attendre avec un immense avantage, nos huit cents Brestois. Ils le savaient, et n'en faisaient pas moins bonne contenance : presque tous juraient de périr, plutôt que de nous abandonner. Nous étions nous dans leurs rangs, bien décidés de ne pas tomber vivans dans les mains des satellites de la montagne. Ma Lodoiska et quelques femmes suivaient dans une voiture. On peut se représenter leurs alarmes. Enfin, parvenus au lieu redouté, nous n'y rencontrâmes personne (1). A Dinan, nous fumes

(1) On nous a assuré depuis, que les trois mille hommes de Saint-Malo avaient au contraire délibéré de ne point marcher contre leurs frères du Finistère.

parfaitement reçus; c'était à qui nous offrirait des lits.

A la pointe du jour un grand bruit nous réveilla; c'était nos Finistériens qui se disputaient sur la place : les motionneurs de Lisieux avaient passé la nuit à travailler les faibles; les faibles étaient entraînés; ensemble, ils avaient provoqué cette assemblée générale; ensemble, ils criaient que la Convention étant reconnue, puisqu'on venait d'accepter la constitution, protéger encore les députés qu'elle venait de mettre hors de la loi, c'était se constituer faction. Les honnêtes gens, pénétrés de douleur, répondaient que la majorité des départemens ne reconnaissait pas encore les dominateurs de la convention; que d'ailleurs livrer ou seulement abandonner de vertueux représentans qui, prenant confiance entière aux promesses du bataillon, l'avaient préféré aux autres fédérés bretons, c'était déshonorer le Finistère. Cette pensée sur-tout donnait à nos amis, encore les plus nombreux, une vigueur qui ne leur était pas ordinaire. Vainement un courrier venait d'arriver, apportant l'étrange nouvelle que les trois mille hommes de Saint-Malo venaient sur Dinan, et que de l'autre côté Saint-Brieux faisait marcher des troupes; de sorte que le bataillon allait se trouver entre deux feux : les nôtres disaient que rien de tout cela n'était vraisemblable; mais que tout cela fût-il sûr, on ne devait pas composer avec ses devoirs, et que la mort était préférable à la honte. Enfin, les partis s'échauffaient; il était possible qu'on en vînt aux mains; nous résolumes de prévenir ce malheur, et de n'espérer désormais notre salut que de nous-mêmes. Quand les braves gens apprirent notre résolution de quitter le bataillon, et de nous aventurer vers Quimper, par des chemins de traverse, il n'y a sorte d'efforts qu'ils n'essayassent pour nous retenir. Le parti était pris, ils le virent bientôt; et alors, du

moins ils nous prodiguèrent les moyens qui nous manquaient : nous ne voulumes rien accepter de tout l'argent qui nous fut offert, mais nous souffrimes qu'on nous complettât notre ajustement de volontaires ; c'était en cette qualité que nous allions nous mettre en route ; il fallait pour notre sûreté que rien ne nous manquât. On alla nous choisir les meilleurs fusils, de bons sabres, une giberne bien garnie de cartouches, et nous couvrimes encore nos uniformes d'un de ces sarraux blancs, bordés de rouge, que les soldats en route ont coutume d'avoir ; on nous donna pour escorte six hommes éprouvés, armés comme nous ; enfin, un officier que je ne nommerai pas, nous signa des congés qui portaient, que nous étions des volontaires du Finistère, qui retournaient, par le chemin le plus court, à *Quimper*, lieu de leurs domiciles. Nous avions quarante grandes lieues à faire à pied par des chemins difficiles ; et la prudence ordonnait que nous y missions tout-au-plus trois jours ; il n'y avait donc pas moyen d'emmener ma Lodoiska ; au moins l'absence seroit courte ; elle allait, avec un passeport bien en règle, suivre la grande route, et m'attendrait à à Quimper. Notre séparation nous coûta pourtant bien des larmes.

Braves hommes du Finistère (1), nous vous quit-

(1) J'apprends que le commandant de ces braves est un de ceux qui ont honoré les cachots de la conciergerie, destinés auparavant à renfermer le crime ; une heureuse et inconcevable destinée l'a conservé à ses amis et à la république qui n'aura jamais de meilleur citoyen. Après quatorze mois de souffrance, il jouit enfin de l'estime qu'une vie sans reproches lui a mérité. C'est lui qui sauva la Convention nationale, au 10 mars ; c'est lui que nous trouvâmes encore dans nos malheurs ; avec quelque modestie qu'il cherche à dérober son nom, l'histoire le reclâme. L'histoire le saura dans des temps plus heureux. Il a exposé sa vie en combattant plusieurs fois pour la liberté : il

tions, et la plupart d'entre vous ne devaient plus nous revoir; ah! du moins recevez ici les assurances d'une estime qui ne finira qu'avec nous. Souvent, dans les départemens où nous pensions trouver plus d'énergie, nous avons regretté la vôtre. Le moment approchait où, réduits à errer sans secours, nous ne trouverions plus des hommes résolus à nous défendre, trop heureux d'en rencontrer qui consentissent à nous recueillir.

Au reste, c'est ici que je dois m'empresser à réparer une omission essentielle : j'ai oublié de dire que cet excellent bataillon du Finistère n'était point à l'affaire de Vernon : Wimpfen instruit qu'il approchait, et sachant bien comme il était composé, se garda bien d'attendre encore trois jours, lui qui attendait sans raison depuis un mois ; certes, il calcula bien, car je ne doute pas, de quelque talent dont son M. de Puysay se montrât doué, pour se faire surprendre, que la surprise n'eût pas eu de succès, si les Finistériens se fussent trouvés là.

Nous partions cependant, et voici le moment de savoir quels et combien nous étions : Pétion, Barbaroux, Sales, Buzot, Cussy, Lesage (d'Eure et Loire), *Bergoing* (de la Gironde), *Giroust*, *Meillant* et moi; puis *Gircy-Dupré*, et un digne jeune homme, nommé *Riouffe*, qui était venu nous trouver à Caen; enfin nos six guides : Buzot avait encore son domestique, tout aussi bien armé que nous; en tout dix-neuf. Il nous manquait *Lanjuinais* qui n'avait fait que passer à Caen, pour nous embrasser; *Guadet* qui s'écartait toujours du bataillon, et ne s'étant pas trouvé à Dinan au moment

---

l'a exposée en servant ses amis, les amis de la République, et il paraît l'ignorer. Heureux et honorable parti, que celui des vrais républicains, appellés Fédéralistes, puisqu'il compte de pareils hommes.

critique, fut obligé de continuer seul vers Quimper, par la grande route où il ne fut point reconnu ; *Valadi*, resté en arrière avec un ami, et qui nous rejoignit ensuite par une suite d'aventures très-favorables ; *Larivière*, resté long-temps du côté de Falaise, *Duchâtel* et *Kervélégan*, partis d'avance pour les environs de Quimper, où ils devaient préparer nos logemens ; *Mollevaut*, parti depuis quelques jours ; l'Espagol Marchena, digne ami de Brissot ; enfin, *Gorsas*, qui était allé avec sa fille à Rennes, où il avait des amis, et d'où il sortit pour venir si imprudemment braver ses assassins jusques dans Paris.

Nous suivîmes encore la grande route jusqu'à *Jugon*. Là nous prîmes la traverse, où nous fîmes quelques lieues, et vinmes à l'entrée de la nuit frapper aux portes d'une ferme, dont on ne nous ouvrit que la cuisine et la grange. Dans la première des deux pièces nous ne trouvâmes pour souper qu'un seul petit lièvre, du pain noir et de mauvais cidre ; et dans la seconde, pour coucher, que de la paille : pourtant nous mangeames fort bien, et nous dormîmes mieux. Le lendemain à la pointe du jour, il fallut se mettre en route.

Nous avions déjà évité *Lamballe* ; nous ne devions trouver dans la traverse que quelques misérables villages, où dix-neuf soldats n'avaient rien à craindre, et deux ou trois bourgs un peu forts, que, par précaution, il faudrait tourner. Une erreur de nos guides nous fit tomber à l'entrée d'une ville, c'était *Moncontour* ; nous en étions si près, qu'il était impossible de s'en écarter, sans se rendre suspects, et sans risquer d'entendre sonner le tocsin. Nous y entrâmes donc : c'était justement un jour de marché ; plus de quinze cents paysans étaient, avec force gendarmerie sur la place, que nous traversâmes avec une confiance qui n'était qu'apparente ; Riouffe, mauvais

marcheur, était resté en arrière : un gendarme l'arrêta, lut son congé. et parut tenté de le conduire à la municipalité ; il montra de loin ses camarades ; et où les rattraperai-je, dit-il ? On le laissa aller.

Mais comme nous sortions de cette ville dangereuse, nous fîmes une rencontre importante ; B * * * vint nous joindre avec des démonstrations d'amitié, peut-être déplacées dans le lieu où il nous les prodiguait. Étonné de ne nous pas voir arriver à Rennes, il en était sorti à notre rencontre ; il avait trouvé à *Lamballe* ma sœur (c'était sous ce nom que je produisais ma femme en public ; on saura pourquoi). Elle lui avait appris que nous étions sur cette route ; nous avions tort de nous y hasarder : Rennes vallait beaucoup mieux. Il avait au reste mille choses à nous dire ; il nous priait d'aller l'attendre dans des chaumières qu'il nous montrait dans l'éloignement ; il allait nous y apporter quelques provisions, dont nous avions en effet grand besoin : nous marchions depuis cinq heures, il en était dix, et nous n'avions rien pris. B... avait été de l'assemblée constituante, où il s'était bien conduit ; il était en décembre 1792, président de ce club des Marseillais, qui eût sauvé les Parisiens, si les Parisiens eussent voulu l'entendre ; enfin, il était venu à Caen, officier dans un des bataillons de la force départementale : tout semblait donc se réunir pour lui concilier notre confiance. Malheureusement il nous fit perdre une heure dans ces chaumières ; il vint enfin : le peu de denrées qu'il nous apportait disparut aussi-tôt. Il commença par nous prévenir *que quelques-uns de nous avaient été reconnus à Moncontour ; lui-même avait entendu dire : voilà Buzot, voilà Pétion.* Ensuite il revint à son projet de Rennes, qui fut repoussé ; alors il nous dit que nous devions être fatigués ; c'était l'instant de la chaleur du jour ; nous avions déja fait quatre ou

cinq lieues; que nous en fissions encore autant le soir, ce serait assez; il allait nous conduire à une demi-lieue de-là, dans un épais taillis, où nous resterions jusqu'à quatre heures, qu'un de ses neveux nous apporterait des rafraichissemens; ce jeune homme nous conduirait ensuite à trois lieues plus loin, chez un parent, où nous le trouverions, et qui nous aurait préparé quelques restaurans et de bons lits; nous aurions l'avantage de passer la nuit dans une maison sûre : cette considération, en effet puissante, détermina la presqu'unanimité; je dis *presque*, car moi, j'aurais mieux aimé continuer tout bonnement notre route, avec nos guides.

Le voilà parti. Nous voilà tous, ventre à terre, dans ce taillis, autour duquel de malheureux enfans nous inquiétèrent longtems de leurs jeux. Ils firent retraite enfin; mais c'était la pluie qui les y forçait. Le mince feuillage de ces petits arbres plia bientôt sous le faix, dont il se déchargeait sur nous. Le mal-aise que nous éprouvions est difficile à décrire. Le neveu ne donna le signal convenu, qu'à cinq heures. Encore avait-il affaire pour un quart d'heure dans le village voisin: il y resta près d'une heure et demie. La nuit s'approchait, quand nous nous remimes en route.

Bientôt elle fut noire; nous marchions depuis longtems et nous n'arrivions pas. Il était dix heures. Nos guides, se fiant sur le guide nouveau, n'avaient pas examiné quelle route on nous avait fait prendre. Enfin ils reconnurent qu'on allait nous faire traverser un bourg assez fort, dont je suis bien fâché de ne pas me rappeller le nom. Nous déclarâmes que nous n'y passerions pas. Nos guides avertirent qu'il y avait un autre chemin, nous le primes: nous tournions le bourg, à quelque distance, lorsque nous y entendimes le bruit des tambours. *C'est la retraite*, dit le

neveu. On n'a jamais battu la retraite, à cette heure, dans cette saison, répliquai-je. J'écoutai, je fis écouter: *c'était la generale.* Nous la reconnumes tous, excepté le jeune homme qui prétendit que c'était la manière de battre la retraite, dans son pays. Comme nous avions tourné le bourg, dont nous étions déjà assez éloignés, nous vîmes arriver B***.

Il nous conduisit chez le parent qui devait nous attendre. Il fut charmé, mais surpris de nous voir. B** avait oublié de lui dire que nous dussions venir; et ce n'était point une défaite qu'il eût imaginée pour se dispenser de quelque dépense, car il nous donna le lendemain un déjeuner splendide. Pour le soir nous eumes l'omelette, et le morceau de pâté. Quant aux bons lits annoncés pour tous, ils n'étaient que deux. Il fallut les défaire, et jetter dans une espèce de sallon, cinq matelas sur lesquels nous dumes nous arranger le moins mal possible.

B*** qui nous avait enfermés dans sa chambre, ne vint nous desemprisonner qu'à huit heures du matin. Il nous reprocha d'avoir trop fait de bruit. *Un administrateur d'un district voisin* avait couché dans la chambre audessus de la nôtre. C'était un mauvais sujet, et s'il nous avait entendus, nous devions craindre d'être poursuivis. Nous déjeunions; il revint encore sur le projet de Rennes, mais toujours inutilement. Alors il nous pressa de rester dans le pays où nous étions. L'esprit en était excellent, disait-il. Lui se chargeait de nous trouver plus d'aziles, que nous n'étions de monde. Buzot, quoique dans la force de l'age et vigoureux, était peu fait à la marche. Cette fatigue de la route l'étonnait. Il appuyait les propositions de B***, quelques autres étaient aussi de son avis. Mais Pétion, me regardait en secouant la tête d'un air mécontent. Je combattis les offres avec beaucoup de chaleur.

Deux de nos amis restèrent, quoique j'eusse pu leur dire. Je ne sais ce qu'est devenu l'un d'eux : *Lesage* (d'Eure et Loire) (1). Quant à *Giroust*, il a été pris quelques mois après, et il n'est plus. Quand B*** vit toutes ses offres rejettées, il nous donna un dernier conseil. Vous allez, nous dit-il, traverser un pays où tout rassemblement excite les soupçons. Une vingtaine de soldats, marchant ensemble, seraient par-tout suspects ; divisez vous par trois ou quatre, et rendez vous, par des chemins divers, à un lieu convenu. Nous ne crumes pas qu'il eût raison. Notre union faisait alors notre sûreté. Tous ensemble nous partimes, et l'on verra que nous fimes bien.

Dans tout le cours de la journée rien de remarquable, si ce n'est qu'à l'entrée de la nuit nous nous trouvâmes dans un misérable village, à une lieue audessus de *Roternheim*, petite ville, chef lieu de district qui se trouvait sur notre route et qu'il fallait tourner. On conçoit que nous n'étions pas plus tentés d'aller coucher à Roternheim que de le traverser. Toute la question était de savoir si nous profiterions de la nuit pour dépasser le point dangereux ; ce qui avait le grand inconvénient de nous obliger à coucher dans quelques chaumières à une lieue audelà, et par conséquent de nous rendre suspects. Car le moyen d'imaginer que des voyageurs, lorsqu'il est déjà tard, prennent la peine de dépasser une ville où ils auraient trouvé de bons logemens, pour aller chercher de mauvais gîtes dans quelques bouchons. S'arrêter endeçà de la ville, était plus naturel ; la fatigue de quelques uns d'entre nous offrait un prétexte assez plausible. Nous nous

---

(1) J'apprends qu'il est vivant, et l'on m'assure même que GIROUST, dont un montagnard avait annoncé la mort à la Convention, est sauvé.

arrêtames donc une lieue endeçà: au reste deux lieues plus loin, c'eût été tout de même. Le péril que nous ignorions n'en devenait que plus inévitable : où que nous fussions endormis, il nous viendrait réveiller.

A une heure du matin, il arriva. *Au nom de la loi*, criait-on, *ouvrez*. Nous étions, Dieu merci, tous dixsept dans une vaste grange où la paille ne nous manquait pas. Notre unique chandelle était éteinte. L'un de nous entrouvrit doucement la porte et la referma sur le champ. La maison est entourée, nous dit-il. Une voix menaçante et plus forte répéta du dehors, *au nom de la loi, ouvrez*. Aussitôt au profond silence qu'un premier mouvement de surprise avait causé parmi nous, succéda un seul cri, un cri unanime et vraiment terrible : *aux armes!* Chacun les cherchait, chacun s'habillait à tâtons. Cela ne pouvait être fort prompt. *Le nom de la loi* se faisait de tems en tems entendre; mais d'un ton moins assuré. Nous ne sortirons que quand nous serons prêts. lui répondait-on. Je me souviens que mon fusil se fit longtems chercher; je l'appellais à grands cris, et j'avoue que m'accommodant, comme tous les autres d'ailleurs, au rôle que la situation commandait, je ne criais ni plus ni moins qu'un cordelier. Enfin nous ouvrimes. Un personnage à ruban tricolore barrait la porte. Un peu derrière lui était un grouppe assez fort de gardes nationales. Des flambeaux éclairaient la scène. Que faisiez vous là, demanda brusquement l'administrateur de district? Barbaroux repondit : nous dormions. Pourquoi dans une grange? poursuivit l'autre. Nous aurions préféré votre lit, répliquai-je.— Qui êtes-vous, monsieur le rieur? Riouffe lui dit en riant : comme tous ses camarades, un volontaire bien las qui ne s'attendait pas à être éveillé si matin; mais d'ailleurs, pas tant *monsieur* que vous croyez bien. — Vous! des soldats!

soldats ! c'est ce que nous allons voir. L'un de nos guides, que nous avions fait notre commandant, parce qu'il avait servi et bien servi, cria d'une voix plusque gaillarde : certes, vous le verrez. Montrez moi vos papiers, reprit l'administrateur. Pétion dit : sur la place, citoyen, si vous voulez bien. Oui, oui crièrent plusieurs ; ce n'est pas dans cette grange qu'il faut s'expliquer. Notre commandant nous comprit. Un peu de place, je vous prie, dit-il au questionneur qu'il fit doucement reculer; puis en sortant, il cria : à moi, Finistère ! le Finistère accourut tout entier, se rangea sur une ligne, et en un clin d'œil, au premier mot du commandant, chaque fusil s'alla coller sur chaque épaule ; le magistrat paraissait très étonné ; la suite nous fit voir qu'il avait cru trouver dans notre compagnie dix à douze élégans en petite robe de chambre et le bâton blanc à la main, et seulement cinq ou six hommes armés. Dans cette hypotèse, il avait bien pris ses mesures pour qu'en cas de résistance l'avantage lui restât. Non content de ces cinquante fantassins, il amenait de la cavalerie. Une brigade de gendarmerie caracolait à quelque pas de nous. Malgré la grande infériorité de nombre, des hommes qui savaient bien qu'ils ne pouvaient échapper à l'échafaut que par la victoire, pouvaient se flatter d'écraser, si on les y réduisait, cette bande d'agresseurs; mais il ne suffisait pas que nous y fussions fermoment résolus, il était bon aussi que les assaillans le sussent : aussi n'épargnions nous aucun propos pour le leur apprendre. Ils sont armés jusqu'aux dents, murmuraient quelques-uns de la garde. En effet, nous avions tous, outre nos fusils, de forts pistolets. J'avais pour ma part un don que Lodoiska m'avait fait contre les groupes du duc d'Orléans, et dont *la montre* au moins m'avait été plus d'une fois utile : c'était une espingolle qui pouvait vomir vingt balles à-la-fois. Pourquoi

donc avez-vous tant d'armes? demanda enfin l'un des plus hardis. Je crois que ce fut Buzot qui répondit: c'est que nous n'ignorons pas qu'il y a dans ce district quelques brigands qui se plaisent à vexer la force départementale; et nous voulons que quiconque ne l'aime pas, apprenne du moins à la respecter. Ces gens là ne dorment pas apparamment! disais-je en les toisant avec insolence. Ah! mais on les enverra bien coucher, me répondait Barbaroux à qui sa taille haute et sa forte corpulence donnaient un air plus imposant. Il y avait dans notre petite troupe sept beaux grenadiers comme lui; et parmi les six autres le plus petit portait, comme moi, cinq pieds quatre pouces.

Voilà bien des détails: vainement voudrais-je les excuser auprès de ceux qui les trouveraient trop longs; mais j'aime à penser que dans quelques années un moment viendra où plus d'un lecteur y trouvera quelque doux plaisir. Eh qui sait quel dégré d'intérêt y peuvent ajouter encore les événemens que l'obcur avenir prépare.

Observez que tout le colloque, dont je n'ai rapporté que la moindre partie, avait lieu, pendant que l'administrateur longeant le front de notre ligne, examinait nos congés que nous produisions successivement. Il finit par faire avec humeur cette remarque qu'ils étaient tous d'une même écriture; à quoi il lui fut répondu que cela venait de ce que notre officier se servait toujours de la même main pour les signer; et que si chacun de nous eût fabriqué le sien, ils seraient tous d'une écriture différente.

Hé bien, messieurs, qu'allez-vous faire actuellement, nous demanda-t-il d'un air contraint; moi je vous conseille de vous recoucher. Le piège était grossier. Nous répondîmes que, puisque nous avions été réveillés sitôt, nous profiterions de la mésaventure pour avancer notre route.

Il tira à l'écart quelques officiers avec lesquels il délibéra un moment; puis revenant à nous : à la bonne heure, dit-il, aussi bien faudrait-il toujours que vous allassiez au district où l'on vous attend. A l'instant, nous l'entendîmes ordonner ainsi la marche : deux gendarmes en tête, dix fusilliers pour l'avant-garde, messieurs du Finistère, ensuite, puis quarante fusiliers; et deux gendarmes à la queue.

Au bruit de ces dispositions menaçantes, notre commandant cria : Finistère, chargez vos armes — elles le sont. — La bayonnette au bout! à l'instant les bayonnettes furent mises.

Il se fit parmi nos adversaires une rumeur favorable : ce n'était pas celle d'un courage enflamé. L'administrateur accourut tout effrayé et d'une voix tremblante nous demanda si nous voudrions opposer quelque résistance ? — A l'oppression ! dit *Cussy* (du Calvados) n'en doutez pas ! sommes-nous des hommes libres, oui ou non? — Si nous voulions vous traiter en prisonniers, nous vous ôterions vos armes. — Il faudrait auparavant nous ôter la vie, dit Péthion : et nos six braves de l'escorte qui tous avaient fait la guerre dans la Vendée, criaient : vous! nous désarmer! ah! vous êtes beaucoup, mais vous n'êtes pas encore assez! — mais, citoyens, refusez-vous de venir avec nous jusqu'à Roternheim. — Nous ne le refusons pas, car c'est notre chemin. Seulement nous nous mettrons sur nos gardes. — Nous prenez-vous pour des malveillans? — Vous faites des dispositions hostiles! Eh! que savons-nous qui vous êtes? après tout, pouvons-nous vous connaître? — Vous nous connaîtrez à Roternheim. — Eh bien, soit; marchons.

En marchant nous chantions à plein gosier le bel hymne des marseillais, très applicable à la circonstance. Mais si nos langues se démenaient en route, notre imagination nous portait ailleurs.

Elle nous demandait ce qu'on nous gardait et quelle conduite nous allions tenir à Roternheim. La même idée nous tomba dans la tête à presque tous en même tems. Si l'on voulait nous arrêter, nous demanderions à parler au peuple assemblé. L'accordait-on, notre triomphe était vraisemblable. Étions-nous refusés, nous en appellions à nos armes, et nous combattions jusqu'au dernier soupir.

Cependant quelques curieux, autorisés sans doute à quitter leurs rangs, venaient interrompre nos chants et nos réflexions, pour nous faire des questions souvent captieuses. Avez-vous vu Charlotte Corday, à Caen? me demanda l'un deux. Notre bataillon n'y était pas encore, lui répondis-je, lorsque le meurtre se fit. — C'était bien un assassinat, repliqua-t-il. — Oui, sans comparaison de Marat à César, comme celui que commit Brutus. Le questionneur mécontent continuait néanmoins, et comme je craignais que quelque collègue interrogé de son côté ne fît quelque réponse contradictoire, je repoussai mon homme par un: *dansons la carmagnole* si fort et si constamment crié, qu'il ne me fut plus possible d'entendre qui que ce fût.

Dans le nombre néanmoins, il y avait aussi des bienveillans; et quelques uns nous avaient reconnus. Un vint me frapper sur l'épaule: bravo! bravo! nous sommes frères: on nous avait dit que vous étiez des prêtres réfractaires. -- Il est vraisemblable que ceux qui l'ont dit, n'en croyent rien. -- Je le parierais, me répondit-il. Un autre vint prendre la main de Péthion, et en la lui serrant lui dit: tenez bon, vous trouverez des amis

Enfin nous entrâmes dans la ville redoutée; et quoique plusieurs maisons y fussent éclairées, tout y dormait dans une paix profonde. Nul renfort pour nos ennemis; il paraît que tout ce

que la ville avoit de gardes nationales avait été détaché contre nous; elles furent rangées en demi-cercle, sur la place, la brigade de gendarmerie un peu sur la droite; on nous dit de monter au premier étage d'une maison qu'on nous montra : nous nous y rendîmes en bon ordre; tous les administrateurs étaient rassemblés; ils revirent nos congés, mais d'un air beaucoup moins malhonnête; ensuite ils se retirèrent dans un coin : le président revint et nous dit : nous allons vous donner séjour. Nous répétâmes notre intention formelle de presser notre marche, et d'arriver chez nous le jour même; il nous objecta qu'il y avait treize grandes lieues; nous répliquâmes qu'il n'était pas trois heures du matin; nous persistâmes : nouvelle délibération; elle fut plus longue; un officier fut appelé; il alla, vint et revint plusieurs fois; enfin on nous dit : citoyens, vous accepterez du moins un verre de cidre. Nous craignîmes qu'il y eût trop d'affectation à refuser. On nous fit descendre au rez-de-chaussée dans une grande salle. Un quart d'heure s'était écoulé, point de cidre; que faisons-nous là? disais-je, partons; et puis de chanter à tue-tête, toujours nos fusils en main. Des curieux étaient-là : je m'interrompis pour dire à l'un d'eux d'un air distrait : quoi, vraiment, on vous avait dit que nous étions des Prêtres. — Oh bien! oui, s'écria-t-il, pis que ça; il ajouta tout bas; d'un air mystérieux : de fameux traîtres à la patrie, mon camarade. Je partis d'un éclat de rire, et puis je recommençai mon dansons la carmagnole.

Quoi! nous perdrons une heure pour un verre de cidre, criai-je enfin; partons. Nous avions fait un mouvement, le cidre arriva. Pendant que nous buvions, un administrateur (je laisse à pénétrer son motif, c'était de nous observer peut-être), vint nous dire : citoyens, vous allez voir que nous étions fondés à vous suspecter; voici la dénon-

ciation que nous avions reçue ; il plia le haut et le bas de la lettre, sans doute afin que nous ne vissions ni la date, ni la signature ; il lut le milieu : *Pétion*, *Barbaroux*, *Buzot*, *Louvet*, *Salles*, *Meillant*, *et plusieurs de leurs collègues*, *doivent passer*, *et probablement s'arrêter dans les environs de votre ville ; ils ont cinq hommes d'escorte.* Le magistrat cessa de lire ; et nous, pour la plupart, nous ne cessâmes de chanter ou de crier, n'ayant pas même l'air de prêter l'oreille, quoique pas un de nous n'en eût perdu le moindre mot. Pour le moment, nous conclûmes de cette lecture que l'ordre de nous arrêter était donné ; et, comme après que nous eûmes vuidé nos verres et pris congé, l'on ne nous signifiait pas qu'il fallait rester, nous nous avançâmes en masse et les bayonnettes basses, vers la porte où nous pensions qu'on allait nous attaquer, quand nous voudrions déboucher. Quelle fut notre surprise, de ne plus apercevoir une ame sur la place ! Nous avons su depuis que, dès notre entrée dans la maison, tous les bien intentionnés ou les indifférens s'étaient retirés : les maratistes réduits à la trentaine, calculant que nous étions dix-sept bien déterminés, que par conséquent ils ne devaient pas espérer de nous assassiner, mais qu'il faudrait combattre et vigoureusement, les maratistes avaient à leur tour quitté la partie : de-là les longues délibérations de messieurs du district, les allées et venues de l'officier, l'insidieuse proposition du séjour, par lequel on nous eût, apres avoir rassemblé des forces, divisés et désarmés, enfin l'offre du cidre pour gagner du temps. Quoiqu'il en soit, nous l'avions échappé belle ; nous partîmes le cœur plein de joie, et remerciant un dieu protecteur ; mais nous n'en étions pas quittes.

La matinée fut bien pénible, dès huit heures il fit chaud ; la bonne moitié de notre troupe était harassée ; il nous fallait, à cause de ces

traîneurs aller tout doucement, et cependant nous nous trouvions dans un pays de landes, où, dans l'espace de huit à neuf grandes lieues, nous ne trouverions que des ruisseaux pour nous désaltérer. Cussy, tourmenté d'un accès de goutte, gémissait à chaque pas qu'il fallait faire; Buzot, débarrassé de toutes ses armes, était encore trop pésant; non moins lourd, mais toujours plus courageux, Barbaroux, à vingt-huit ans, gros et gras comme un homme de quarante, et pour comble de mal ayant attrapé une entorse, se traînait avec effort, appuyé tantôt sur mon bras, tantôt sur celui de Pétion ou de Salles, égalemet infatigables; enfin Riouffe, ayant été forcé de quitter des bottes trop étroites qui l'avaient blessé, se voyait obligé de sautiller sur la pointe de ses pieds nuds, dont les talons étaient écorchés. Ainsi toujours en mouvement depuis une heure du matin, nous avions pour tant fait cinq lieues tout au plus, quand notre bonne fortune nous fit trouver avant midi dans un hameau une espèce d'auberge, une espèce de dîner et une heure de repos. Envain les blessés avaient déja motionné de s'arrêter là jusqu'au soir: sur l'avis que nous donna l'hôte, force fut de se retraîner. Cet homme nous examinait curieusement, et comme, tout en dévorant son omelette au lard, nous chantions à tue-tête nos chansons patriotiques, il paraissait étonné: son air me frappa; je l'invitai à accepter un verre de notre cidre; il se fit presser, puis un coup ayant déterminé l'autre, il finit par nous dire: parbleu, citoyens, je suis enchanté, vous me paraissez tous de bons patriotes. -- Assurément. -- Comme on a des ennemis cependant! Je crois bien, d'après la peinture qu'on m'a faite, que c'est après vous que l'on court; vous devez passer par *Carhaix*; deux brigades de gendarmerie vous y attendent.

Nous repartîmes; il convenait de faire diligence,

mais les traîneurs traînaient plus que jamais, et surtout Riouffe, dont les pieds étaient en sang, et qui était, de dix pas en dix pas, forcé au repos. C'est ainsi que nous mîmes près de dix heures d'horloge pour faire cinq lieues. Il était nuit, quand nous nous trouvâmes à quelque distance de Carhaix. Après quelques tentatives, nos guides déclarèrent qu'il leur était impossible d'avancer actuellement, parcequ'il faisait trop sombre, pour qu'ils pussent reconnaître le seul petit sentier, par lequel il fût possible de tourner le bourg; et que, pour peu qu'ils s'égarassent, ils nous jetteraient infailliblement dans des marais où nous resterions embourbés jusqu'au jour; ils ajoutaient quelque chose de très-fâcheux, c'est que même pendant le jour, nous ne tournerions Carhaix qu'à une distance assez petite, pour qu'il fût très-facile de nous découvrir : ils ne connaissaient pas d'autre chemin. Au reste, en suivant tout simplement la grande route, nous n'avions qu'une ruelle du bourg à traverser. Eh bien! mes amis, leur dis-je, vous entendez sonner dix heures; tout dort dans le bourg, et peut-être la gendarmerie même qui sait très-bien qu'un bon sommeil vaut mieux que des coups de fusils : serrons-nous, bandons nos armes, marchons pressés, marchons sans bruit, enfilons doucement la ruelle, et passons. Cette opinion fit jeter des cris à quelques-uns : plusieurs des malades, étendus par terre, aimaient mieux dormir que de prendre part à la discussion. Puisqu'il faut mourir, disait Cussy, j'aime mieux mourir là que quatre lieues plus loin. Mais Barbaroux, toujours plus fort que le mal qui le fatigait, appuyait mon opinion. En supposant que les gendarmes en sentinelle nous attendent encore, disait-il, nous aurons passé la ruelle avant qu'ils soient à cheval : oseront-ils nous poursuivre au milieu de la nuit? Il n'y a pas de buisson derrière lequel retranchés, nous ne puissions les

cribler de balles, avant qu'ils aient reconnu d'où les coups partent. Ce soir ils ne sont que dix; à la pointe du jour ils peuvent être vingt; s'ils font sonner, à l'heure qu'il est, le tocsin sur nous, ils n'auront presque personne, et nous aurons fait du chemin, avant que la troupe soit rassemblée; dans le jour au contraire le nombre est contre nous. En tout cas, nous sommes forcés au bivouac pour cette nuit; employons la mieux; faisons la tourner à notre salut; allons mes amis, dit-il aux malades, je vous plains, je dois être sensible à vos maux, car je les éprouve, mais du courage, encore quelques efforts; marchons cette nuit sur nos genoux, s'il le faut; à la pointe du jour nous pourrons être à Quimper; que si ces gendarmes courrent sur nous maintenant, ils ne nous verront pas, nous les entendrons, et leurs chevaux nous serviront pour finir notre route.

Ceci fortifia tout le monde; personne ne sent plus ses blessures; on se relève, on s'embrasse, on rit, on avance.

Nous avions à petit bruit, et dans un profond silence, passé les trois quarts de la ruelle, charmés du calme qui paraissait régner autour de nous, lorsqu une petite fille, cachée dans un enfoncement sombre, en sortit tout-à-coup, poussa la porte d'une maison où nous vîmes de la lumière et prononça distinctement ces mots : *les voilà qui passent*. Ainsi découverts, nous doublâmes le pas; nous nous jettâmes sur la gauche, dans un chemin creux et si obscur, qu'il était impossible d'y rien distinguer. Quelqu'un dit alors : *j'entends des chevaux*. Il faut le dire : en ce moment le plus déterminé d'entre nous n'était pas fort tranquille. Le mal le plus pressant donna de l'agilité aux plus fatigués. La fin de ce chemin court fut légérement atteinte, et nous fîmes, en moins d'une heure, une lieue dans un autre chemin,

si uni, si agréable, qu'il avait l'air de l'allée d'un parc, plutôt que d'une grande route. Là, nous vîmes des haies, derrière lesquelles nous pouvions attendre en sûreté toute la gendarmerie du département. Etait-il bien vrai qu'elle fût à notre poursuite? Nous fîmes halte, nous prêtâmes l'oreille, nous n'entendîmes rien; mais en nous grouppant, nous trouvâmes qu'il nous manquait deux hommes; c'était nos deux principaux guides; nous les avions vus à l'entrée du bourg marchans à notre tête; peut-être s'étaient-ils écartés depuis pour quelques besoins. Nous nous jettâmes sur l'herbe, nous les attendîmes une heure. Salles, je crois, s'avisa de penser alors, et de nous dire que peut-être, étant un peu en avant, ils avaient pris, dans le chemin creux, une route, sans que l'obscurité nous permît de les voir, et qu'apparemment nous nous nous étions égarés. Sur cela mille conjectures se forment; les guides qui nous restent ne connaissent pas cette partie de la route; il faut tâcher de regagner le chemin qu'ont pris les deux autres; pour cela, il ne faut point précisément revenir sur ses pas; il doit suffire de se porter dans les terres, et de tirer un peu sur la droite. Le parti en est pris; on se traîne dans un terrein peu commode; puis voilà un fossé à sauter, une haie à franchir, plusieurs prairies à traverser; on est engagé dans un marais, il faut se hâter d'en sortir; on tombe dans un bourbier plus profond; nous en eûmes une fois jusqu'au dessus des genoux; je vis l'instant où, ayant fait un faux pas, j'allais y nager. Pour nous dépêtrer, nous voilà sautant de nouveaux fossés, passant à travers des buissons qui nous déchirent. Enfin, après deux heures de peines inouies, épuisés, rompus, meurtris, nous sommes dehors. Jugez de notre chagrin: nous avions, sans nous en apercevoir, tourné sur nous-mêmes; nous venions précisément retomber sur la route que nous voulions quitter,

avec cette différence désespérante, que nous étant beaucoup rapprochés du bourg, il n'y avait plus entre le fatal chemin creux et nous, que deux portées de fusil.

Que faire ? Devions-nous retourner dans ce chemin creux? Fallait-il rentrer jusques dans Carhaix, et le traverser dans un autre sens? Mais, si par hasard, cette route que nous nous obstinions à vouloir quitter, était la bonne? Avant tout il était prudent de chercher à vérifier le fait. Bergoing, et je ne sais quel autre brave, offrirent de s'engager à la découverte. Ils revinrent au bout d'un quart d'heure. On ne voyait dans le chemin creux, aucune autre route que celle que nous avions suivie. Ils étaient rentrés dans le bourg, en avaient reconnu toutes les issues, et n'avaient trouvé à l'une de ses extrémités, sur la droite, qu'un sentier trop petit pour qu'il fût raisonnable d'imaginer que ce pût être le chemin de Quimper. Il était donc vraisemblable que celui-ci était le seul bon. Nous le reprimes, mais à contre-cœur et tristement ; nous étions plus ou moins excédés ; et puis rien n'était, au fond, plus incertain que le lieu où cette route nous jetterait.

Après une demi-heure, je ne peux pas dire de marche, mais d'efforts pour marcher, il fallut reprendre haleine. Jamais plume ne nous parut aussi douce que l'herbe haute qui nous reçut; et jamais heure de sommeil, mieux employée, ne porta plus de profit. Les plus épuisés y avaient repris quelques forces. On marcha assez allégrement pendant une autre heure ; mais comme le jour pointait, nous fîmes deux fâcheuses découvertes. La première : que l'un de nos guides, étant resté endormi à la dernière halte, nous l'y avions laissé sans nous en appercevoir. Le moins las d'entre nous n'était pas en état de revenir sur ses pas pour l'aller chercher ; et le plus clair-voyant n'aurait pas reconnu la place où nous nous étions arrêtés. Ainsi donc,

de nos six guides, il nous en restait un seul; car j'ai oublié de dire qu'à notre sortie de Rotenheim, nous avions jugé convenable d'envoyer en avant deux de ces braves gens prévenir Kervelegan, que nous comptions arriver le lendemain dans les environs de Quimper, et qu'il eût à dépêcher quelqu'un à notre rencontre. On n'a pu oublier que deux autres avaient disparu. Nous avons su depuis, qu'exténués de fatigue, ils avaient été, sans nous vouloir prévenir, jugeant bien que nous les retiendrions, prendre à une autre issue de Karrhée, le petit sentier qu'avait reconnu Bergoing; que, demi-lieue plus loin ils s'étaient jettés sur l'herbe où ils avaient dormi toute la nuit, et que de-là, ils avaient gagné Quimper par des détours à eux connus. Enfin, on doit se rappeler que deux de nos collègues nous avaient laissés pour s'attacher à B * * *; ainsi notre petite troupe se trouvait réduite à douze.

L'autre découverte qui nous affligea, c'est que nos traineurs n'avaient retrouvé, dans leur sommeil, qu'une vigueur bien éphémère. Tantôt celui-ci, tantôt celui-là s'abattait, et ne voulait plus se lever. La perte du temps pouvait devenir irréparable.

Peu-à-peu cependant le soleil s'élevait, et nous avancions sur cette route inconnue; mais une ennemie, non moins incommode que la fatigue, la faim, nous poursuivait. Nous découvrimes bientôt une maison et quelques chaumières; mais, du plus loin qu'on nous apperçut, portes et fenêtres se fermèrent de tous les côtés. Les malheureux n'eurent pas même le courage de répondre aux questions que nous leur adressions par la chatière; ils nous prenaient pour de véritables jacobins.

Enfin, nous rencontrâmes un voyageur de qui nous apprimes que la route que nous tenions était bien celle de Quimper, puisque nous n'étions plus qu'à deux lieues de cette ville. Ce nous fut un

grand sujet de joie ; malheureusement l'inquiétude succéda bientôt. Il ne fallait point songer à entrer de jour dans Quimper; nous ne pouvions même, sans imprudence, nous avancer davantage ; il ne convenait pas plus d'attendre sur la route, où tous les passans nous remarqueraient. Si nous la quittions cependant, comment Kervelegan ou ses envoyés nous trouveraient-ils? Les deux guides que nous avions dépêchés de Rothernheim avaient dû lui désigner pour rendez-vous un endroit écarté du bois que nous traversions ; mais cet endroit, connu seulement des deux autres guides qui nous avaient échappés cette nuit, comment pouvions-nous le trouver? Il est clair qu'il n'y avait d'autre ressource que d'envoyer notre dernier guide à Quimper, et d'attendre qu'il revint, avec quelques amis, nous prendre dans tel coin du bois où il allait nous laisser. Ce parti, tout sage qu'il paraissait, était encore extrême. Il était impossible qu'on fût à nous avant midi, impossible que, dans ce long espace de temps, quelques paysans ne découvrissent une douzaine d'hommes armés, tapis dans un bois, exposés à une pluie abondante, et qui vainement se donneraient pour des habitans de Quimper, puisqu'il ne se trouverait plus, parmi eux, personne qui pût répondre au bas-breton dans lequel on les questionnerait. Il fallait néanmoins en courir le risque ; notre guide nous cacha derrière des buissons, sous quelques grands arbres, et partit.

Il n'était guères moins de huit heures, il y en avait trente et une que, depuis la demi-couchée et le sursault de Rothernheim, nous nous traînions de piège en piège, de faux pas en faux pas. Nous tombions de fatigue, de sommeil et de faim. Mais quoi manger? de l'herbe? Et puis, comment se reposer? Où dormir? Nous étions couchés dans l'eau ; car l'orage était si fort, que, malgré ces

grands arbres, il tombait sur nous des torrens; et nous devions passer quatre heures au moins dans cette situation! Il paraissait impossible que le plus robuste y résistât.

Je l'avoue, l'heure du découragement était venue. Riouffe et Girey-Dupré, dont l'inépuisable gaieté s'était soutenue jusqu'alors, ne nous donnaient plus que des soupirs. Le bouillant Cussy accusait la Nature; Salles se dépitait contr'elle; Busot paraissait accablé; Barbaroux même sentait sa grande ame affaiblie; moi, je voyais dans mon espingolle notre dernière ressource, mais j'y voyais aussi le tourment de me séparer de Lodoïska! O dieux!..... Péthion seul, et c'est ainsi que je l'ai vu dans toute cette route, Péthion inaltérable, bravait tous les besoins, gardait un front calme au milieu de ses nouveaux périls, et souriait aux intempéries d'un ciel ennemi. Ennemi! Quai-je écrit? Qu'elle ingratitude! Il n'y avait plus, dans nos détresses, qu'un secours de la Providence qui pût nous sauver; et ce secours ne se fit pas attendre un demi-quart d'heure!

Oui, quelques minutes étaient à peine écoulées, depuis que notre guide était parti, lorsqu'il fit rencontre d'un cavalier. Celui-ci l'examina curieusement à son passage, tourna la tête pour l'examiner encore, puis revint sur lui pour lui demander s'il se trompait, s'il n'était pas un fédéré du Finistère? Notre guide hésite... et pourtant dit: oui. Alors nouvelles questions hasardées avec mystère; nouvelles réponses risquées avec précaution. On s'avance, on recule, on s'observe, on se tâte réciproquement. Enfin la confiance s'est établie; on s'explique. L'inconnu était un de nos amis, un ami de Kervelegan. Personne encore n'avait vu nos deux envoyés de Roternheim. Je ne sais quel instinct l'avait poussé à monter à cheval à la pointe du jour, et à s'avancer sur cette route pour savoir

s'il n'y rencontrerait personne qui eût entendu parler de nous. Un moment plus tard, notre guide ne le rencontrait pas, car surpris par l'orage, il cherchait un abri.

Dès que cet ange libérateur nous fut annoncé, je ne me souvins plus que j'avais besoin d'un lit, d'un repas, d'un asyle contre la pluie qui m'inondait. Je ne songeai qu'à m'informer de Lodoïska. Elle était parvenue à Quimper ; mais ce n'avait pas été sans péril. Après la rencontre de..... elle avait poursuivi sa route. Arrivée à Saint-Brieux, elle avait trouvé qu'*une dénonciation* venait de l'y devancer. Arrêtée par un gendarme, elle ne s'était tirée des mains de la municipalité que par l'adresse et la fermeté de ses réponses. O ma Lodoïska, ton courage et ton esprit m'avaient donc arraché aux plus grands des dangers que j'eusse courus! Eh! si tu étais tombée aux mains de nos persécuteurs, à quoi m'eût servi de m'être dérobé aux embûches qu'ils avaient semées sur mes pas!

Notre nouveau conducteur nous mena d'abord chez un paysan, où, sur notre mine, nous n'aurions jamais obtenu le petit verre d'eau-de-vie et le peu de pain noir qui nous furent donnés. Une liqueur des îles et de la brioche ne nous avaient jamais paru si bonnes. On nous introduisit ensuite, à petit bruit, chez un curé constitutionnel, à qui on nous donna pour des soldats qui venaient de faire chasse à des réfractaires. Le bon homme nous chauffa, nous sécha, nous traita, nous coucha, nous cacha jusqu'à la fin du jour. La nuit venue, nous nous rendîmes dans un petit bois où d'autres amis nous attendaient. Ils amenaient des chevaux pour les blessés. Après deux heures de marche, il fallut se séparer. Il nous en coûta, sans doute. Les communs dangers de ce voyage avaient resserré entre nous les doux liens d'une amitié sainte. J'embrassai Salles; j'embrassai *Cussy* et *Girey-Dupré*. Hélas! il était écrit que je ne devais jamais revoir

ces deux-là. Tous cinq, ils allaient chez Kervelegan. On parloit de me mettre avec eux; mais Quimper renfermait un dépôt trop précieux, pour que j'allasse ailleurs. Buzot fut conduit chez un brave homme, à deux portées de fusil de cette ville. Pétion se rendit dans une campagne voisine, où Guadet l'attendait déjà. Riouffe, Barbaroux et moi nous allâmes chez un excellent citoyen, dont je n'oublierai pas les bons procédés.

Le lendemain j'y reçus la visite de ma chère Lodoïska. Ma femme avait fait la faute d'aller loger à l'auberge, au lieu de descendre chez une ancienne amie qu'elle avait dans la ville, et où elle eût été moins en évidence. Nous n'en poursuivîmes qu'avec plus d'ardeur notre premier projet, qui avait été qu'elle louerait, pour un mois ou deux, une maison de campagne voisine, où j'irais me refugier, et où nous attendrions ensemble le moment de nous embarquer.

Ce moment ne paraissait pas prêt à venir. Sur la petite rivière qui passe à Quimper, et va se jetter dans la mer, était une petite barque pontée, mais qui avait déjà tant voyagé, qu'elle avait été mise hors de service. Duchâtel, qui vint nous voir avec Bois-Guyon, nous dit qu'il avait fait examiner cette barque, et qu'au moyen d'une douzaine de cent livres de frais de réparations, on la ferait presque neuve. La difficulté était de se procurer des ouvriers; le travail allait très-lentement. Dès qu'il serait fini, nous nous embarquerions tous, et trois jours de beau temps suffisaient pour nous porter à Bordeaux. Je lui demandai qu'elles mesures avaient été ou devaient être prises pour que les commis, chargés de la visite et de l'examen des passe-ports, dans tous les bâtimens qui descendaient la rivière, nous laissassent passer; et quelle espérance un peu raisonnable nous pouvions avoir d'échapper aux corsaires anglais, qui couvraient alors l'océan. Duchâtel répondait vaguement que

tout

tout cela était facile ; cependant il n'indiquait aucun moyen. C'était un jeune homme intrépide que Duchâtel ; mais sa légèreté, son imprudence allaient jusqu'à la témérité. En ce moment, par exemple, il logeait à l'auberge et sous son nom ; il se promenait par toute la ville, ne cachait à personne qu'il était député et proscrit ; enfin, il faisait publiquement fréter cette barque ; et nous étions trop heureux qu'il eût bien voulu consentir de ne pas dire qu'elle devait servir encore à d'autres qu'à lui.

Au reste, que de qualités rachetaient ce défaut ! De quel véritable courage il avait fait preuve en des temps difficiles !

Ne sachant de quoi l'inculper pour le perdre, ils eurent recours à leur moyen familier, d'imputer à autrui leurs propres crimes. Ils l'accusèrent d'être en correspondance avec la Vendée, et d'avoir porté les armes pour elle, tandis qu'au contraire il s'était battu contre les royalistes, toute la journée du 20 mai, devant Nantes ; et avait, presqu'autant que Beysser, contribué à leur défaite de ce jour-là.... Il est mort cependant, ce courageux républicain ! Il est mort sur l'échaffaud, poursuivi de cette calomnie de royalisme ! Mais aujourd'hui, les vrais fauteurs de cette guerre de la Vendée nous sont connus ; la plupart ont payé leurs trahisons de leurs têtes ; Duchâtel est vengé !

Ma Lodoïska cependant venait de trouver à la campagne une jolie petite maison avec un assez grand jardin. Elle m'y attendait ; j'y volai ; je te laissai, mon cher Barbaroux, mais tu me le pardonnes : tu sais quelle passion j'avais pour elle, et comme elle en était digne ! Je t'ai vu au milieu des plaisirs variés, dont t'enivraient tour-à-tour mille enchanteresses attirées par ta beauté ; mais aussi-tôt délaissées par ton inconstance, je t'ai vu cent fois envier les délices de cet amour, à-la-fois vif et tendre, respectueux et fortuné,

toujours fidèle et toujours nouveau, de ce véritable amour que m'inspirait, que me rendait mon épouse.

D'abord, en cas d'attaque, elle me construisit une retraite impénétrable aux assassins. Nos précautions ainsi prises, nous nous abandonnâmes à la douceur présente de notre position. Nous reprimes cette vie simple et solitaire qui avait pour nous tant de charmes, et qu'il nous avait été si pénible de quitter. Peu de personnes venaient troubler notre délicieuse retraite, et ce n'était jamais que le soir. Tout le jour nous jouissions du bonheur d'être ensemble. Eh ! pourquoi le jour n'avait-il alors que vingt-quatre heures ! Quelles étaient belles ces journées, obtenues après tant d'orages, hélas! et que tant d'orages encore allaient suivre! O *Penars !* lieux à jamais présens à mon souvenir, devenez chers aux vrais amans! Vous m'avez rendu touts les délices d'*Evry !*

Aussi ne voulus-je point quitter Penars pour aller dans la barque. J'attendais d'ailleurs l'embarcation plus sûre que Pétion et Guadet fesaient préparer dans Brest. La barque partit emportant neuf voyageurs. C'étaient Cussy. Duchâtel, Bois-Guyon, Girey-Dupré, Salles. Meillant, Bergoing, un espagnol, nommé Marchena, digne et malheureux ami de Brissot; et Riouffe, bien désolé de ne pas partir avec nous. Les deux derniers étaient venus combattre avec nous pour la Liberté dans Caen, et depuis ils avaient voulu partager tous nos périls.

Au moment du départ seulement, Guadet, Buzot et Pétion avaient fait dire qu'ils se rendraient incessamment à Bordeaux par une autre voie. J'avais depuis long-temps annoncé que je suivrais leur destinée; et très-heureusement pour lui, Barbaroux venait de prendre la petite vérole. Je dis heureusement; car tous ceux qui ont mis le pied dans ce malheureux batteau, ont été bientôt pris.

Au reste, voici l'instant de rapporter que B*** était venu, comme je l'avais prévu, nous chercher à Quimper. Il n'eut pas de peine à trouver Duchâtel. Celui-ci, ne voulant plus confier nos secrets à personne, lui dit que nous étions dans les environs de l'Orient.

Heureusement les commissaires montagnards n'osaient encore entrer dans le Finistère, où l'opinion publique les réprouvait toujours. Ils s'y faisaient précéder par des émissaires chargés de préparer les jacobins à coups d'assignats. Un parti maratiste commençait à lever la tête dans le club de Quimper. On y motionnait de faire des visites domiciliaires dans les maisons voisines de la ville, où le bruit courait que *des traîtres à la Patrie* étaient recelés. Le bonheur de Penars était trop grand; il fut court; à peine il commençait, quand il y fallut renoncer.

J'allai me jetter à quelques lieues de-là, dans une maison isolée, où d'excellentes gens me prirent en pension. Séparé de mes amis, séparé de Lodoïska, j'éprouvais un ennui mortel. C'est-là que je fis *mon Hymne de mort.* Je voulais, si je tombais aux mains de mes ennemis, le chanter en allant à l'echaffaud.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Des vils oppresseurs de la France,
J'ai dénoncé les attentats:
Ils sont vainqueurs, et leur vengeance
Ordonne aussi-tôt mon trépas.
Liberté! Liberté! reçois donc mon dernier hommage:
Tyrans, frappez, l'homme libre enviera mon destin:
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est le vœu d'un Républicain!

Si j'avais su leur furie,
Ils m'auraient prodigué de l'or;
J'aimai mieux servir ma Patrie,
J'aimai mieux recevoir la mort.
Liberté! Liberté! quelle âme à ton feu ne s'anime!
Tyrans, frappez, l'homme libre enviera mon destin:
Plutôt le trépas que le crime,
C'est le vœu d'un Républicain!

Que mon exemple vous inspire,
Amis, armez vous pour vos lois:
Avec les rois Collot conspire,
Écrasez Collot et les rois.
Robespierre, et vous tous, vous tous que le meurtre accompagne!
Tyrans, tremblez, vous devez expier vos forfaits:
Plutôt la mort que la montagne,
Est le cri du fier Lyonnais!

Et toi, qu'à regret je délaisse,
Amante, si chere à mon cœur:
Bannis toute indigne faiblesse,
Sois plus forte que ta douleur.
Liberté! Liberté! ranime et soutiens son courage!
Pour toi, pour moi, qu'elle porte le poids de ses jours:
Son sein, peut-être, enferme un gage,
L'unique fruit de nos amours!

Digne épouse, sois digne mère,
Prends ton élève en son berceau!
Redis-lui souvent que son père,
Mourût du trépas le plus beau!
Liberté! Liberte! qu'il t'offre son plus pur hommage!
Tyrans, tremblez, redoutez un enfant généreux!
Plutôt la mort que l'esclavage,
Sera le premier de ses vœux!

Que si d'un nouveau Robespierre
Ton pays était tourmenté,
Mon fils, ne venge point ton père,
Mon fils, venge la Liberté!
Liberté! Liberté! qu'un succès meilleur l'accompagne!
Tyrans, fuyez, emportez vos enfans odieux!
Plutôt la mort que la montagne,
Sera le cri de nos neveux!

Oui, des bourreaux de l'Abbaye
Les succès affreux seront courts!
Un monstre effrayait sa patrie,
Une fille a tranché ses jours!
Liberté! Liberté! que ton bras sur eux se promène!
Tremblez, tyrans, vos forfaits appèlent nos vertus!
Marat est mort chargé de haine,
Corday vit auprès de Brutus!

Mais la foule se presse et crie;
Peuple infortuné, je t'entends!
Adieu, ma famile chérie,
Adieu, mes amis de vingt ans!
Liberté! Liberté! pardonne à la foule abusée!
Mais, vous, tyrans! le Midi peut encor vous punir:
Moi, je m'en vais dans l'Élysée,
Avec Sydney m'entretenir!

J'étais depuis plus de quinze jours dans cette retraite où le temps me semblait bien long, quand un garde-national vint m'y demander. C'était un inconnu, qui m'avait rendu le plus important service. Au moment où ma Lodoïska, denoncée au club par un homme qui avait dit, en propres termes, que puisque la femme de Guadet avait été mise en état d'arrestation, on pouvait bien y mettre

la sœur de Louvet, en ce moment il avait été l'avertir, et l'avait recueillie chez lui. Maintenant il venait m'inviter à partager son azyle. Jugez de ma joie !

En attendant que la nuit fût venue, le bienfaisant envoyé de Lodoïska prit quelque repos. Il en avait besoin; car j'aurais dû recevoir la veille une lettre de ma femme, laquelle ne m'était parvenue que le matin même de ce jour. Lui cependant comptant que je me rendrais, la nuit dernière, à un endroit désigné, m'y avait attendu jusqu'à l'aurore et par un affreux temps; inquiet de ne m'avoir pas vu, il avait fait plusieurs lieues pour m'apporter un nouveau billet de ma femme, et pour m'offrir tout ce qui me conviendrait chez lui. Tant de zèle me paraissait plus étonnant de la part d'un homme qui ne me connaissait que de reputation; mais j'avais affaire à l'un des mortels les plus généreux et les plus extraordinaires dont cette terre puisse se glorifier. Rien ne lui coûtait, lorsqu'il s'agissait de rendre service à ceux qu'il croyait mériter son estime.

Il nous cachait tous deux dans une chambre, au-dessus de laquelle logeait un gendarme que ses camarades visitaient toute la journée; et ceux-ci frappaient souvent à notre porte, croyant que c'était celle de leur ami. Y avait-il quelque dangereux message à faire, il s'en chargeait. Un vil coquin, digne commissaire du pouvoir exécutif, venait d'arriver apportant des ordres secrets : il allait l'aborder, boire avec lui, tâcher de savoir ce qui l'amenait. Barbaroux était sur le point de manquer d'asile; il offrait de faire mettre dans notre petite chambre un troisième lit. Des visites domiciliaires étaient ordonnées : n'importe, il ne souffrirait pas que nous quittassions sa maison; lui-même il nous faisait avec une promptitude et une adresse sans égales une cache en bois, difficile à découvrir. A l'époque critique où presque toutes les maisons

étaient fouillées, ma femme et moi nous passames un jour, un jour tout entier dans cette niche; lui cependant attendait tranquillement dans la chambre, et si les inquisiteurs venaient à nous découvrir, il les combattrait avec moi jusqu'au dernier soupir. L'embarcation toujours attendue était bien différée : il irait à tout risque prendre des informations et presser l'instant du départ. Nous aurions peut-être besoin de passe-ports : s'il ne pouvait nous en procurer, il nous en fabriquerait. En attendant l'embarquement, qui pourrait tarder beaucoup encore, ma femme parlait de tenter vers Paris, une incursion bien nécessaire au salut des débris de notre mince fortune: afin de pouvoir aider ou défendre ma femme au besoin, il irait et viendrait avec elle. Enfin, j'étais inquiet de Pétion, de Guadet, de Buzot; il avait, depuis si long-temps, un si grand desir de les voir! si je ne craignais pas de lui confier le lieu de leur retraite, il irait les embrasser de ma part. Au reste, il ne céderait à personne l'avantage de nous accompagner avec chevaux, armes et provisions, jusqu'au bord de la mer, le jour que nous partirions!

Au reste, c'était un homme universel, que notre ami: bon marin, bon militaire, bon médecin, menuisier adroit, serrurier habile, grand marcheur dans l'occasion, au besoin maître d'escrime; propre encore à une comptabilité, à une administration, fort bien dans un bureau, dans un cabinet, dans une manufacture, dans un comptoir. Mais, ce qui contribua beaucoup à lui concilier toute mon estime, ce fut le goût que je lui reconnus pour les sciences douces, pour ces beaux arts qui annoncent les penchans tranquilles ou vertueux de ceux qui les cultivent; il était peintre, dessinateur, architecte et botaniste; et dans son intérieur que de qualités aimables et solides! économe à-la-fois et libéral, laborieux et désintéressé, as-

tentif et doux avec ses domestiques: si bon avec son enfant, si tendre avec sa femme! Oh! quand je l'eus vu dans sa vie privée, combien je m'enorgueillis d'avoir conquis son amitié.

Ce fut chez lui que nous apprîmes la nouvelle que Toulon venait de se donner aux Anglais. Qui l'avait livré cependant? La foule imbécile disait: ce sont *les fédéralistes*. Les personnes moins ignorantes trouvaient plus naturel que le désespoir eût poussé ses habitans à cette extrêmité, et que réduits à choisir, ils eussent encore préféré le joug étranger à celui des dominateurs de la Convention. Les hommes mieux instruits, ne doutaient pas que ce ne fût *la montagne*. Et dabord qu'on se rappelle les manœuvres de Wimpfen pour nous enfermer dans Caen, y établir le siège de l'insurrection de l'ouest, nous pousser à des mesures qui nous donnassent les couleurs de la royauté et du parti anglais, fournir ainsi à la montagne tous les moyens de nous dépopulariser, de discréditer notre cause, d'en détacher tous les départemens vraiment républicains, et de nous immoler sur l'échafaud, en rejettant sur nous, avec toutes les apparences de la justice, tous ses propres crimes. Cette tentative manquée à l'ouest, devenait plus nécessaire au midi. Là se trouvaient une foule d'hommes ardemment épris de de la liberté, là régnait un esprit public excellent, là étaient honorés et chéris ceux des fondateurs de la république arrachés à leurs fonctions le 31 mai, là étaient méprisés et haïs les Marat, les Roberspierre, tous les exterminateurs; et Marseilles venait d'acquérir les preuves juridiques, que ceux-ci n'avaient cessé de conspirer pour remettre d'Orléans sur le trône, si ce n'est Roberspierre qui, pourtant, les servait, mais dans d'autres vues, je crois l'avoir assez dit. Marseilles avait d'abord, avec son énergie ordinaire, donné le signal de la résistance à l'oppression. Il avait été si bien reçu, qu'elle se trouvait au centre d'une coalition dépar-

tementale, qui, dans son vaste contour, embrassait à la gauche Nismes, Montpellier, Narbonne, Perpignan, Toulouse, Montauban, Bordeaux; à la droite, Aix, Lyon: (là les chefs militaires étaient en secret royalistes; mais auraient été suffisamment contenus par les administrations et le peuple, tous républicains,) Bourg, Lons-le-Saunier, Besançon; et sur son front, Angoulême, Limoges, Clermont, Moulins, Châlons, Dijon même; puis, s'avançant en pointe jusqu'à Reims, par Troyes et Châlons, faisait une bonne moitié de de la France, et menaçait d'écraser de sa masse tous les agens des rois. Il fallait donc qu'ils rompissent, à quelque prix que ce fût, ce terrible faisceau. Si, parmi les villes coalisées, l'une des plus importantes arborait les étendars de la royauté, le reste de la coalition indignée s'allait précipiter sur elle. Le midi, prêt à s'élancer sur les tyrans de Paris, s'arrêterait pour tourner ses efforts contre une partie de lui-même; la montagne, en l'y invitant, se disculperait du reproche de royalisme; elle le rejetterait indirectement sur les proscrits du 31 mai. L'insurrection des républicains serait étouffée.

Eh! quelle ville était plus propre que Toulon, à cette manœuvre du marchiavélisme montagnard! Une foule considérable d'artisans, sans lumières et sans volonté qui lui fût propre, y était toujours disposée à recevoir, pour un morceau de pain, les impressions diverses qu'on lui voudrait suggérer. Depuis long-temps, au moyen de quelques assignats, on la faisait se mouvoir pour l'anarchie: dès qu'on le voudra, avec quelques assignats encore, on lui fera demander, en apparence du moins, le retour de l'ordre. Les principaux chefs de la marine et de la garnison, pour la plupart, sont royalistes; le dernier ministre de la marine, entièrement dévoué à la faction, a choisi les hommes qui seront à la tête du mouvement; on leur a dit le mot du guet, comme à Wimpfen: c'est pour

la république qu'ils auront l'air d'organiser leurs forces ; c'est à la ruine des républicains qu'ils les dirigeront au moment convenable.

Le moment arrive. Toulon jusqu'alors furieux de jacobinisme, se déclare tout-à-coup pour la république, et bientôt la trahit. On livre Toulon aux Anglais, et pour des raisons, qu'apparemment on le forcera d'expliquer quelque jour, le comité de salut public répand, accrédite et laisse subsister, six mois, le bruit que *Beauvais* a été pendu par les Anglais. L'autre député, *Bayle*, s'est tué dans son cachot. Bayle était un homme violent et grossier, que les exagérations de la montagne avaient trompé jusqu'alors. Quand il aura vu, de ses yeux que cette montagne livrait Toulon à l'Angleterre, et qu'il fallait qu'il devint, lui, l'instrument ou la victime de cet affreux machiavélisme, il aura eu recours au suicide, ou bien s'il a voulu faire du bruit on l'aura tué. Cependant les Anglais maîtres de Toulon, le gardent tout le temps que durent la scission de Bordeaux et le siège de Lyon. S'ils avaient rendu Toulon trop tôt, les troupes qui l'assiégeaient, et qui presque toutes, avant qu'on eût eu le temps de les travailler, étaient anti-jacobites, loin d'aller combattre Lyon, se fussent déclarées pour lui. Lyon tombe enfin ; il faut encore laisser aux jacobins le temps d'y massacrer les meilleurs républicains, toujours *convaincus* de royalisme ; le temps, aussi d'acheter par la famine la conquête de Bordeaux, où les meilleurs citoyens seront traités comme à Lyon, comme à Marseilles, comme à Paris, comme par-tout. (1) Cela fait, les Anglais tiennent leur promesse, et leur intérêt est de la tenir ; car, n'oubliez pas que les montagnards, généralement détestés, ont fait leur journée du 31 mai, contre des hommes aimés, estimés, très-popularisés, je ne dis pas dans tout

(1) Il faut rendre cette justice à Tallien, qu'après la prise de Bordeaux, il y a empêché bien du mal. Sans lui, cette ville aurait été traitée avec autant de barbarie que Lyon.

Paris, mais dans tout le reste de la France. Pour désarmer l'indignation universelle, pour étonner les faibles, pour gagner les indécis, pour ramener toute cette multitude qui ne raisonne pas les événemens, il faut bien que les puissances consentent à suspendre leurs succès et même à recevoir des revers, à l'époque même où leurs agens seront devenus les tyrans de la représentation, et disposeront de tout dans le gouvernement. Car enfin cette masse d'individus, que toutes les apparences entraînent, et qui ne va jamais jusqu'au second raisonnement, dira : mais lorsque Pétion, Brissot, Guadet, etc. étaient dans la convention, nous étions souvent battus par les ennemis ; aujourd'hui, qu'ils n'y sont plus, et que Robespierre, Barère, Marat, Collot, etc. conduisent seuls nos affaires, nous avons par-tout des succès : les premiers étaient donc d'accord avec les puissances, et les seconds sont donc nos véritables défenseurs,

Ainsi les Anglais ont intérêt à tenir leurs promesses : *ils ne mettent point dans Toulon une garnison suffisante :* ils le laissent reprendre ; et lorsque la nation Anglaise, étonnée, a demandé les motifs qui avaient pu décider ses généraux à perdre Toulon, Pitt a fait répondre *qu'une bonne politique l'exigeait ainsi.* C'est aussi cette *bonne politique* qui, à-peu-près à la même époque, fit accorder aux généraux prétendus républicains, sous le ministère de la guerre du premier commis *Vincent*, accusateur du malheureux Custines, les victoires de Dunkerque et de Maubeuge. C'est cette *bonne politique* qui frappa tout-à-coup d'immobilité, l'armée victorieuse de Cobourg, qui, venant de mettre en piéces toute la garnison de Cambray, pouvait se rendre maître de cette place, et se tint là spectateur de la guerre civile commencée, bien décidé à ne pas poursuivre si la montagne triomphait ; et au contraire à se précipiter comme un torrent, si les republicains l'eussent emporté. Enfin, c'est

cette *bonne politique* qui fit qu'on voulut bien laisser *Hoche* reprendre les lignes de Wissembourg, Hoche reconnu, maintenant, comme l'agent de Marat, et par conséquent des puissances : le général *Hoche* qui était, en effet, un furieux jacobin.

Mais revenons donc à Toulon. Au moment où l'on y rentre, *Beauvais*, pendu depuis si longtemps, se trouve dans la prison : et ce député, si mal traité par l'étranger; lui qui a tant souffert pour la cause de la liberté, lui qui devrait être le dieu du jour, on en parle à peine. Selon la nouvelle méthode d'employer tous les moyens pour pousser les esprits vers toute espèce d'exagération, on devrait produire cette nouvelle idole à l'admiration du peuple Parisien. Point du tout, il ne vient pas même à la fête solemnelle que la *capitale* célébrait pour la reprise de Toulon. L'auguste représentant, que la prudence apparemment ne permet pas qu'on voie de trop près, demande un congé. Du sein même de ses triomphes, cent voix se sont élevées pour l'accuser de trahison. Il se contente d'avouer, qu'en effet, il a eu *quelques conférences* avec des Anglais, de quelque importance; et pour toute réponse à tous les grands reproches qu'on lui fait, il se borne à promettre qu'il répondra. Le comité de salut public trouve fort bonnes toutes les évasions morales et physiques du représentant qui n'est pas pendu. Il ne lui demande pas d'autres explications; il accorde le congé. Il est bien vrai que Beauvais est malade, et même pour être à jamais dispensé de répondre, il prend le parti de mourir. Oh, c'est alors qu'on parle de lui! C'est alors qu'il est le grand, le divin Beauvais! Je ne sais pas même si Robespierre ne l'a pas panthéonisé! Eh pourquoi non! D'autres l'ont bien été.

Au reste j'ajoute un fait connu de plusieurs milliers de personnes à Paris. C'est que vers le milieu de juillet, quelques vrais républicains de Toulon

acquirent les preuves qu'un grand complot s'était tramé pour livrer leur ville et leur port aux Anglais, et qu'à la tête des conspirateurs étaient..... Malheureusement les dénonciateurs eurent la bonhomie d'envoyer les pièces au ministre d'alors et au comité de salut public. Ceux-ci enfouirent les pièces et ne parlèrent de rien. A Quelque temps de là Toulon fut livré.

Cependant il y avait trois semaines que nous étions chez notre généreux ami, et nous commencions à désespérer de l'embarcation tant promise, lorsque le 20 septembre on vint me chercher. Hélas oui, on ne venait chercher que moi! Jusqu'alors on m'avait assuré que rien n'empêcherait que ma femme fût reçue à bord du bâtiment; on vint, dans cette triste soirée, nous apprendre que les circonstances étaient telles qu'il était impossible qu'une femme entrât dans le vaisseau sans nous compromettre tous, et que le capitaine se voyait, à regret, obligé de déclarer qu'il n'en recverait aucune. Quel coup de foudre pour ma Lodoiska! Je ne voulais pas partir, puisqu'elle ne partait pas. Elle sentit qu'une telle résolution ne pourrait que nous perdre, elle exigea que je m'éloignasse. Quant à elle, aidée de notre ami, elle partirait incessamment pour Paris, et après y avoir ramassé les débris de notre fortune, elle viendrait me rejoindre à Bordeaux, où nous resterions ensemble, si l'insurrection s'y soutenait, et d'où nous partirions pour l'Amérique, si les tyrans l'avaient emporté..... Que de vains projets, grand dieu! A quels nouveaux perils je courais! Que de peines, que de fatigues j'allais chercher! En quels lieux te retrouverais-je, ô ma Lodoiska?

Je partis, Je la laissai... j'eus l'horrible courage de laisser encore!... Il étoit cinq heures du soir, c'est-à-dire qu'il faisait encore plein jour, quand je sortis de la ville à la vue de tout le monde. A deux cents pas un cheval m'attendoit, un ami sûr

était mon guide ; nous avions neuf grandes lieues de pays, à-peu-près quinze lieues de poste à faire. Il falloit être dans la chaloupe, qui devait nous conduire au bâtiment, à onze heures au plus tard, car le coup de canon qui ordonnait le départ du convoi et de l'escorte serait tiré à minuit précis. A deux lieues d'ici, j'allais trouver mes chers collègues qui m'attendaient. En effet j'embrassai Guadet Buzot et Pétion, mais Barbaroux vint long-tems après, il nous fit perdre une grande heure. Pourtant il n'était pas minuit, quand nous arrivâmes au bord de la mer. Les armateurs nous avaient joints sur la route. Non contents de ne vouloir rien accepter pour notre transport à Bordeaux qui leur faisait cependant courir de grands risques, ils nous offraient leur bourses ; nous refusâmes. Arrivés à l'auberge où ils nous avaient fait préparer à souper, nous y apprîmes que la chaloupe que le capitaine devait envoyer pour nous prendre, n'avait pas encore paru. Nous attendîmes près d'une demi-heure, mais en vain ; et ce qui redoublait nos allarmes, c'est qu'à côté de la chambre où nous soupions, se trouvait une autre chambre où deux hommes buvaient ensemble, l'un desquels n'était rien moins que le commandant du petit fort qui dominait la plage où nous comptions nous embarquer, et qui avait cinquante hommes de garnison. Que de contretems, que de sujets de crainte pour nos armateurs qui avaient calculé que nous trouverions la chaloupe prête, et le commandant endormi ! l'un d'eux courut réveiller des pêcheurs qui, moyennant triple salaire, consentirent à nous recevoir dans leur barque ; mais il fallait attendre que la marée montante vint la mettre à flot. C'était encore trois quarts-d'heure à perdre. Pour comble d'embarras, c'était trois quarts d'heure à passer dans le voisinage du commandant. Heureusement il avoit déja bu si raisonnablement qu'il ne songeait guères à s'inquiéter quels gens s'impatientaient à côté de lui.

La barque nous reçut sans accident ; mais n'était-il pas trop tard ? Il était plus d'une heure, nous aurions dû nous embarquer bien avant minuit.

Il fallait ramer une lieue pour doubler une pointe, où le vaisseau qui devoit rester un peu en arrière des convois, avait ordre de nous attendre. Nous ne l'y trouvâmes point. Ne l'avions-nous pas fait attendre trop longtems ! Si le convoi étoit parti à minuit précis, n'avoit-il pas été forcé de retirer les ancres enfin et de suivre ! Nous nous mîmes à courir des bordées dans cette rade de Brest, si vaste que le vaisseau désiré n'y était plus qu'un petit point difficile à découvrir, sur-tout pendant la nuit. Elle fut longue, la nuit, je n'en avais pas encore passé dans les agitations d'une impatience aussi cruelle ; l'aurore ne se montra par moins défavorable ; elle nous découvrit une immense nappe d'eau sur laquelle nous ne vîmes flotter rien. Nos montres à chaque instant consultées marquent six heures, sept heures, sept heures et demie ! toute espérance nous abandonne, qu'allons-nous devenir ? la terre et la mer sont en ce moment également dangereuses pour nous.

Il étoit aisé de voir sur les figures de nos armateurs que les mêmes pensées les affligeaient, que le même découragement les avait saisis. Depuis un bon quart d'heure, couchés près de nous dans la barque, ils ne prenaient plus la peine de regarder la mer. Un d'eux pourtant se relève nonchalamment, tourne la tête avec lenteur, et de l'air d'un homme bien sûr de ne rien découvrir. Tout-à-coup son maintien s'anime ; il pousse sa voix. Tel bâtiment ? demande-t-il. On répond oui. Tel capitaine ? un *oui* nous vient encore. Il se retourne vers nous les bras ouverts, il nous embrasse transporté de joie : vîte, vîte au vaisseau, dit-il.

Avec quelle légèreté le plus pesant d'entre nous s'y grimpa ! voilà votre petit logement, nous dirent les armateurs qui venaient de nous amener dans

la chambre du capitaine. Puis ils s'informèrent si le convoi était fort en avant. Le brave écossois qui commandait le bâtiment, leur dit qu'il avait défilé à minuit précis ; pour ne pas me rendre suspect, j'ai enfin démaré, poursuivit-il, bientôt je suis resté en arrière ; malgré mes matelots mécontents de mes manœuvres, j'ai perdu mon tems, je partais enfin quand j'ai cru voir quelque chose. J'ai fait voile de ce côté ; mais une seconde plus tard, tout était dit. Quoique bon voilier, ajouta-t-il, je ne puis gueres espèter d'atteindre le convoi qu'à la fin du jour. Ainsi privé d'escorte je crains l'anglais. Au risque de perdre le bâtiment, s'écrièrent nos généreux armateurs, allez, essayons à tout prix de sauver ces braves gens Ils nous embrassèrent, rentrèrent dans la barque, et s'en allèrent à Brest.

Nous suivions la route opposée, nous la suivions depuis deux heures, lorsque cinq bâtimens apparurent rangés devant nous, en cercle à l'horison. Corsaire anglais ! cria l'équipage. Envain le capitaine leur dit qu'il fallait avancer, qu'on ne pouvait distinguer encore. Les matelots murmurèrent ; et le *second* qui avoit bu, portant la parole pour eux, déclara qu'on ne prétendait pas pour des passagers inconnus, courir le risque d'être conduit en Angleterre. Notre brave écossais vit la révolte prête à éclater ; il revira.

Assurément nulle rencontre ne pouvait nous être plus fâcheuse que celle de l'anglais. La grande-Bretagne devait être pour nous la terre maudite. Quelque pût avoir été la violence qui nous y aurait eu conduits, la calomnie ne manquerait pas de nous y poursuivre ; elle serait crue en affirmant que nous y avions passé volontairement. Nous y laisserions avec la vie, un bien plus précieux : l'honneur. Aussi devant un corsaire de cette nation, ne nous restait-il qu'une ressource, et la résolution en était prise : c'était de nous jetter à la mer pour

pour ne pas tomber dans ses mains. Mais qui garantissait que les bâtimens en vue fussent, ennemis? D'ailleurs étaient-ils armés? enfin où notre pauvre capitaine, maintenant embarrassé de nous, allait-il chercher un asyle? en quelque port de France qu'il entrât, n'y trouverait-il pas des ennemis acharnés à sa perte presqu'autant qu'à la nôtre? nous nous gardions bien de lui communiquer ces réflexions qui n'auraient fait qu'augmenter sa peine; mais on voyait assez dans tous ses mouvemens qu'aucun des dangers de sa bisarre position ne lui échappait.

Depuis deux heures naviguant en sens contraire, nous étions sur le point de rentrer dans la rade; le capitaine alors, jugeant que la tête de son second devait être plus tranquille, et que les fumées de l'eau de vie qu'il se reprochait d'avoir fait distribuer à trop forte dose, avaient eu le tems de s'abattre, monta sur le pont. Ah ça, dit-il, qu'on m'écoute en silence. Je suis le maitre ici: personne n'a le droit de commenter mes ordres. Malheur à quiconque s'en aviserait. Vos craintes sont ridicules, mon parti est pris; j'entends aller en avant; qu'on se taise et qu'on obéisse. Il ordonna la manœuvre en conséquence; et le second n'osant plus dire un mot, l'ordre fut exécuté.

Ainsi nous échappions au pressant péril de la rentrée dans un port de France; mais à présent pouvions-nous raisonnablement espérer d'échapper à l'étranger? Il nous faudrait peut-être naviguer sans escorte jusqu'au landemain soir, car le convoi avait actuellement douze heures d'avance sur nous. Il est vrai que notre grande flotte, récemment sortie de Brest, forçait les corsaires anglais à se tenir plus éloignés; pourtant peu de jours se passaient, sans qu'on en signalât quelques-uns sur la côte. On sent que nous n'étions rien moins que tranquilles.

Notre navigation de ce jour fut heureuse; la nuit nous donnait peu d'inquiétude, elle se passa bien,

mais le lendemain d'assez bonne heure, les bâtimens s'apperçurent à l'horison, jettés devant nous à-peu-prés comme ceux de la veille; seulement au lieu de cinq, ils étaient huit. L'écossais se fit apporter ses lunettes d'observation, il les tint braquées plusieurs minutes; après quoi il affirma qu'il reconnoissait des Français. Le fait est qu'il ne pouvait encore distinguer. Un autre fait, c'est qu'il avait pourtant raison et trop raison. Quand il fut moins loin, il le vit bien que c'était des Français. Nous n'ignorions pas plus que lui que nos signalemens avaient été envoyés à tous les capitaines de vaisseaux de la République, avec injonction formelle de visiter tous bâtimens en mer, et surtout d'y examiner les passagers. Eh bien! nous tombions dans la grande flotte de Brest. Vingt-deux vaisseaux de ligne et douze à quinze frégates étaient devant nous. Jugez de nos transes, à ce magnifique spectacle! Il nous fallut longer, sur tout son front, cette formidable ligne. Quoique enfermés dans la chambre du capitaine, nous dûmes encore nous jetter ventre-à-terre; quelque sans-culotte de basbord, s'il avait apperçu quelque passager, eût pu motionner *de voir un peu qui c'était*; et je doute qu'alors nos passeports nous eussent sauvés; n'avions-nous pas d'ailleurs avec nous ce Pétion, dont la figure était si généralement connue, et qui de peur d'être trop méconnaissable, s'avisait d'avoir, à moins de quarante ans, la barbe et les cheveux blancs: nôtre brave capitaine cependant se tenait sur le pont, d'un air assuré, prêt à mentir au premier porte-voix qui le questionnerait. Aucun ne lui dit mot, nous en fûmes quittes pour la peur.

Au moins nous étions délivrés pour quelques heures de la crainte des corsaires Anglais. Tout alla bien dans la journée, mais vers le soir, comme la grande flotte était restée dans sa croisière, fort loin en arrière, et absolument hors de vue,

nous aperçumes des bâtimens en avant. Le capitaine recommença ses complaisantes observations, dont nous savions d'avance le résultat ; en effet, il ne manqua pas de dire : ce sont des marchands français. Pourtant il ne tarda pas à reconnaître qu'un de ces prétendus marchands se rapprochait beaucoup de nous, et portait du canon ; il continua, comme il put, d'affecter devant son équipage un air tranquille ; mais il nous dit tout bas : je joue gros jeu ; si ce n'est pas notre convoi, je suis demain en Angleterre.

C'était le convoi, mais le danger, pour être un peu moins grand, ne cessait pas d'être mortel. Le bâtiment dont nous étions actuellement très-près, était une des deux frégates de l'escorte : elle s'était mise en panne pour nous attendre et nous héler. Dès que nous fûmes à portée du porte-voix, nous entendîmes ce premier intérogat - assez inquiétant : *d'où venez-vous ?* de Brest, répliqua notre capitaine, d'un air très-ferme. Alors on lui fit cette observation de mauvais augure : vous étiez bien arriéré ; à quoi il répliqua, j'ai été aussi vîte que je l'ai pu. Il faut que vous soyez bien mauvais voilier, lui dit-on peu obligeamment ; à cela point de réponse. Enfin, la question menaçante arriva : *avez-vous des passagers à bord ?* Notre franc écossais fit aussi-tôt retentir l'air du *non* le plus vigoureux ; sur quoi le guerrier mit sa chalouppe en mer. Pour cette fois, il était clair que notre malheureux capitaine allait être visité ; nous tremblâmes pour lui. Quant à nous, résignés à tout évènement, nous jettâmes à l'eau, tous les papiers qui auraient pu compromettre quelques amis, et nous bandâmes nos pistolets.

Cette chalouppe ne méritait pas des apprêts si lugubres ; elle venait nous remorquer à son vaisseau, qui ne l'envoyait que pour cela. On nous conduisit ainsi jusqu'à ce que nous eussions atteint le convoi ; et ce ne fut pas à nos yeux

une des moindres bisarreries de ce voyage, que de nous voir ainsi protégés par l'un des bâtimens essentiellement préposés à nous perdre.

La nuit suivante nous eûmes gros temps ; à la pointe du jour, c'était presque une tempête : notre équipage voulait imiter quelques marchands qui relâchaient à la Rochelle; déjà ses réclamations prenaient le ton de la révolte ; la fermeté de notre Écossais, aidé de quatre cent livres d'assignats que nous distribuâmes entre les matelots, nous déroba à ce nouveau péril. Il est vrai que l'Océan entrouvrait quelquefois ses profonds abymes ; mais tous ses flots soulevés nous étaient moins redoutables que les flots de cette multitude insensée, qui, sur une terre ingratte, nous appellait stupidement à l'échaffaud.

Le beau temps revint à midi. Notre capitaine avait beau faire, il marchait toujours mieux qu'aucun des bâtimens de la flotte. Le signal de diminuer les voiles lui fut fait plusieurs fois par le vaisseau commandant ; il les diminuait toujours, et toujours il allait trop vîte. Cette circonstance l'inquiétait ; il y avait à craindre que le commandant ne prît des soupçons, s'il venait à remarquer que ce bâtiment qu'on voyait aujourd'hui toujours en avant du convoi, était celui qu'on avait trouvé la veille si fort en arrière. Au reste, si ces craintes étaient fondées, nous aurions trop peu d'en être sûrs à l'entrée de la rivière de Bordeaux. C'était-là qu'une reconnoissance générale devait être faite par les bâtimens convoyeurs. Nous devâmes à cinq heures du soir; le vaisseau y arrivant laissait défiler devant lui chaque bâtiment, et le hêlait à son passage. Notre capitaine fut l'un des premiers ; la terrible question lui fut nouvellée : avez-vous des passagers à bord ? Il répondit comme la veille, et d'un ton non moins ferme, et le succès ne fut pas moins heureux. Cependant la marée qui en montant nous avait

déjà fait faire près de dix lieues, commençant à descendre, il fallut s'arrêter. Notre capitaine eut l'attention de jetter l'ancre à quelque distance des autres bâtimens; et, dès que la marée cessa de descendre, il fit mettre à la rivière ce qu'il appelait son canot. C'était un des plus petits, un des plus frêles batelets qu'un parisien eût pu voir sur la Seine. Nous y descendîmes douze personnes, dont le capitaine et quatre matelots, pour ramer. Je n'ai pas besoin de dire que le canot était plein; il l'était au point de n'y pouvoir faire, sans témérité, beaucoup de mouvemens. Notez que cette rivière était là encore une espèce de mer. Elle avait deux lieues de large. Plus loin, ce fut pis. La même masse d'eau se trouvait resserrée dans un canal moitié plus petit. Son cours excessivement plus rapide était en quelques endroits embarrassé de bancs de sable mal connus de notre Ecossais. Quant au batelet, il lui restait à peine deux pouces de bord. De temps-en-temps, la moindre oscillation nous menaçait de chavirer, et très-souvent la vague entrait dedans. C'étaient là pourtant nos moindres dangers!

Nous partions ainsi pour éviter la dernière reconnaissance des convoyeurs, et sur-tout la visite du fort de *Blaye*. Malheureusement il était déjà jour. L'homme de quart sur le vaisseau commandant nous vit passer; il ne nous hêla que pour nous ordonner de ne pas trop approcher de son bord. Apparamment il crut, comme nous l'avions espéré, qu'un misérable petit batelet ne méritait pas d'autre attention. Au fort de Blaye, ce fut encore mieux: on ne nous dit pas un seul mot. Arrivés au *Bec-d'Ambez* nous descendîmes. Nous y étions enfin dans ce département de la *Gironde*; et là nous croyant non seulement en sûreté, mais en mesure de combattre les ennemis de notre patrie, il ne tint à rien que nous ne baisassions cette terre délivrée! O malheureux humains, vos joies sont quel-

quefois aussi follement placées que vos tristesses !

Le capitaine se rendait à Bordeaux. Nous nous cotisâmes pour lui faire une somme de deux mille livres, qu'il accepta. Notre intention était d'y joindre mille écus, que nous comptions trouver aisément à emprunter dans toute la ville, où il ne nous précéderait apparemment que de vingt-quatre heures. Je ne sais pas s'il restait deux cents francs dans la bourse du plus riche d'entre nous.

La maison où nous venions de descendre appartenait à un parent de Guadet. Personne n'y était pour nous recevoir; nous allâmes à une auberge voisine, où Guadet, avec sa confiance ordinaire, ne fit nulle difficulté de dire son nom. Dès lors il devint facile de deviner qui nous étions tous. Cette imprudence fut la cause principale de tous les dangers qui vinrent presque aussi-tôt nous assaillir. De là vint qu'on fut d'abord sur nos traces à tous, et que bientôt nous n'eûmes plus un instant de repos.

Les clefs de la maison étant arrivées, nous nous y retirâmes pour y causer à notre aise de notre situation. On avait dit à l'auberge des choses bien surprenantes, et que Guadet affirmait impossibles; qu'à Bordeaux, les maratistes venaient de l'emporter; que la municipalité et le département étaient en fuite; que les représentans du peuple y entraient en force. Quoi qu'il pût être de ces bruits, nous pensâmes qu'il ne convenait pas de nous enfourner tous dans cette ville, avant de les avoir vérifiés. Guadet qui connaissait toutes les issues, offrit de s'y rendre, et voulut emmener Pétion.

Ils revinrent le lendemain, trop heureux d'avoir pu entrer sans être vus, et d'en être sortis sans avoir été arrêtés. Tout ce qu'on nous avait dit était vrai. Là, comme ailleurs, les honnêtes gens périssaient par leur faiblesse. Il n'y avait pas cinq jours que la bonne et brave jeunesse de Bordeaux, assemblée en armes, avait été demander au département la

permission de désarmer la section Franklin, où les brigands tenaient leur place d'armes. Au lieu de profiter de ce mouvement, les administrateurs avaient répondu qu'il fallait attendre, patienter, n'employer que la douceur, etc.; et le lendemain, la section Franklin avait culbuté Bordeaux. Au reste, les administrateurs y avaient fait fautes sur fautes. Ils avaient pu souffrir tranquillement, au jour de leur toute puissance, que les commissaires montagnards, postés à dix lieues de là, s'emparassent, par quatre ou cinq hommes, porteurs d'un arrêté, s'emparassent du château Trompette, et de tout ce qu'il contenait de provisions de guerre et de bouche. De même, ils les avaient vus tranquillement prendre possession du fort de Blaye, d'où les montagnards avaient, sans éprouver la moindre résistance, éconduit deux bataillons bordelais, auxquels ils avaient substitué deux bataillons *révolutionnaires* : ce qui est tout dire. Avec tant de mollesse il fallait nécessairement succomber.

En ce moment on emprisonnait à Bordeaux tout ce qu'il y avait de patriotes les plus purs, les plus éclairés, les plus courageux. La terreur était si générale, qu'à neuf heures du soir Guadet et Pétion, loin de trouver un homme qui osât les retirer pour la nuit, n'avaient qu'à peine rencontré quelqu'un qui eût le courage de marcher devant eux pour les guider, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville.

Il fallait donc encore ne songer qu'à notre sûreté personnelle. Guadet partit pour Saint-Émilion, lieu de sa naissance. Il y avait, avec quelques parens, plusieurs amis, de ces amis de l'enfance, dont on se croit sûr, tant que nos adversités ne les ont point éprouvés. Il ne manquerait pas de nous trouver à chacun un asyle, mais il ne nous envoyerait prendre que lorsque tout serait prêt; car il convenait que nous arrivassions le plus secrettement possible. Il partit. Nous restâmes enfermés dans la maison de son

parent. L'aubergiste voisin, mauvais sujet, dont on ne se défiait pas encore assez, s'enquêtait curieusement de ce que nous étions devenus. On lui dit que nous venions de nous rembarquer; mais, dès le même soir, il vint rauder autour de la maison dont nous avions heureusement fermé tous les volets. Pour tant il ne fut pas long-temps notre dupe; et, dès le second jour nous eûmes avis qu'un bruit sourd se répandait que nous étions cachés aux environs du Bec-d'Ambez.

C'était le soir de cette seconde journée que Guadet devait revenir. Nous ne le vîmes pas, et nous n'en fûmes que plus inquiets. Chaque instant rendait notre séjour actuel plus dangereux. Nous étions avertis que le maître de l'auberge, maratiste soldé, venait de faire un voyage à Bordeaux; qu'il en revenait à l'heure même avec quelques visages nouveaux, et qu'aussi-tôt on avait remarqué chez lui du mouvement, des chuchottemens, des conciliabules. Il était prudent de faire quelques préparatifs de défense : nous nous barricadâmes : on se distribua les armes qui consistaient en quatorze pistolets, cinq sabres et un seul fusil. Nous étions six hommes; car j'aurais dû dire plutôt qu'en montant sur le vaisseau, nous y avions trouvé *Valady*, et un de ses amis, non député; celui-là même, qui, ayant les cheveux blonds et la taille haute, donna lieu aux maratistes de la Gironde, lorsqu'ils ne nous connoissaient encore que sur de vagues dépositions, de répandre que Wimpfen était avec nous. Certes, il n'y était pas, et il n'y pouvait pas être. Six hommes seulement, bien mal armés, mais bien résolus de mourir dans la place, la composaient donc cette garnison terrible, pour l'attaque de laquelle vous verrez qu'on ne préparait au-dehors rien moins que du canon. De cette garnison les deux tiers se couchèrent tout habillés; l'autre tiers, c'est-à-dire, Barbaroux et moi, fit sentinelle toute la nuit. Mais l'ennemi, qui ne

voulait marcher sur nous qu'en force, n'avait pas encore rassemblé assez de troupes. S'il se fût contenté des cent cinquante fusiliers qu'une simple réquisition aux gardes nationales environnantes lui mettait en moins de deux heures sous la main, la supériorité du nombre et des armes nous accablait : nous n'étions pas pris, mais nous étions morts. Heureusement on voulait nous attaquer avec une armée qui pût faire un siège en règle : rien ne parut cette nuit-là.

A l'entrée de la nuit suivante, vint un envoyé de Guadet. Celui-ci n'avait trouvé dans sa famille et parmi ses amis, qu'une seule personne qui ne pouvait donner asyle qu'à deux d'entre nous. Il *espérait* le jour suivant en placer deux autres qu'il enverrait chercher à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'au dernier. Nous n'avions plus qu'à décider quels seraient les deux élus appelés à suivre actuellement celui qui venait les sauver. Nous nous regardions en silence. Barbaroux, toujours digne de lui-même, fut le premier qui prit la parole. Nous ne doutons pas, s'écria-t-il, qu'ici le péril ne soit éminent. Lequel d'entre nous pourrait songer à n'y dérober que lui, et ne serait pas arrêté par cette pensée que, demain peut-être, ceux qu'il va laisser ici ne seront plus? Quant à moi, je n'abandonne point les compagnons de mes travaux et de ma gloire ! N'y a-t-il asyle que pour deux? Restons tous ; mourons ensemble ! Mais, Guadet, s'il connaissait notre position, n'en enverrait-il chercher que deux? Ne sentirait-il point que le plus pressant est de nous tirer d'ici? Quelqu'un offre asyle pour deux d'entre nous, eh bien ! pour quatre ou cinq jours, s'il le faut, ne tiendrons-nous pas six dans la chambre où deux sont attendus? Partons tous.

Il parlait encore, lorsqu'on vint nous prévenir qu'il y avait grand monde et grand bruit dans l'auberge voisine. Une trentaine d'officiers venaient d'y arriver. L'hôte avait dit que ces messieurs étaient

les chefs d'un bataillon de l'armée révolutionnaire, qui devait passer par ici, allant à Bordeaux. Cependant on appercevait déjà dans les environs plusieurs détachemens de garde-nationale, et même quelques brigades de gendarmerie.

Ceci trancha toute délibération. Notre guide descendit; nous le suivîmes en silence. Nous fîmes quelques détours pour aller chercher à un quart de lieue de là une barque qui nous attendait sur la Garonne; et il paraît que nous n'étions pas encore sur l'eau, lorsqu'à la faveur des ombres de la nuit quatre cent braves armés de pied-en-cap vinrent braquer deux pièces de canon sur une maison de campagne, où ils espéraient trouver huit à dix victimes.

Telle fut cette glorieuse expedition du Bec-d'Ambez, où les *révolutionnaires* ne signalèrent pas moins leur courage que leur adresse, et dont B..... (je crois) fit grand honneur à ses dignes satellites, dans cette magnifique relation qu'il en adressa à la Convention, et où il dit, en propres termes, que, grâces à l'activité des sans-culottes, on avait entouré la maison, et qu'on y avait trouvé.... nos lits encore chauds.

Pendant que ces messieurs, sabres à la main, drapeaux flottants et mêches allumées, s'amusaient à tâter nos lits, nous, avec moins de bruit, nous faisions de meilleure besogne. Nous arrivions à St.-Émilion, après avoir encore traversé une seconde rivière, la Dordogne, devant Libourne, où très-heureusement la sentinelle fut encore plus difficile à éveiller que le batelier, qui se fit appeler pendant trois quarts d'heure.

Au milieu du jour suivant, on accourut nous dire de combien peu nous l'avions échappé la veille à Saint-Ambez; et comme quoi B*** furieux d'une aussi belle occasion perdue, et sans doute averti par le batelier qui nous avait passés sur la Dordogne, venait de requérir un de ses

bataillons révolutionnaires ; et en attendant s'avançait sur nous à la tête de cinquante cavaliers. Il fallut s'esquiver encore. Nous allâmes à quelques portées de fusil, nous jetter dans une carrière, où par bonheur il n'y avait point d'ouvriers ce jour-là, parceque c'était un dimanche. Nous y fûmes bientôt joints par Guadet et par notre ami Salles, qui nous avaient précédés dans la Gironde, et se trouvaient pourtant sans asyle.

Nous attendions un brave homme qui depuis le matin courait les environs, tâchant de nous trouver quelque retraite. Il vint à la nuit nous apprendre que pas un individu n'avait le courage de nous recueillir. Mon pauvre Guadet en fut confondu ! Que de fois il nous avait protesté que tous les sentimens honnêtes et généreux, s'ils étaient tout-à-fait bannis de la France, se réfugieraient dans le département de la Gironde ! Que d'indignes parens, que de faux amis l'avaient cruellement trompé ! Que nous étions à plaindre, mais combien il l'était plus que nous !

Que faire cependant ? Puisqu'on suivait nos traces, et que nous étions si bien signalés, il ne convenait plus de marcher tous ensemble. Encore, si nous avions eu, comme dans le Finisterre, douze compagnons de plus, et vingt bons fusils ; mais seulement huit hommes, et rien que des pistolets ! Nous ne devions plus rien attendre de la force ; c'était uniquement sur l'adresse qu'il était permis de compter ; et de toutes les précautions, la première semblait être de nous séparer. Ma Lodoïska devait être à Paris ; ce fut donc vers Paris que je parlai de m'acheminer. Si j'avais l'incroyable bonheur d'y parvenir, j'y pourrais donner asyle à deux ou trois des nôtres ! Infortuné, je le croyais ! Moi aussi, malgré l'exemple des amis de Guadet, je comptais sur mes amis ! Mon cher Barbaroux déclara qu'il suivrait mon sort ; Valady et son ami se joignirent à lui. Nous voilà quatre. Pétion et Buzot

s'en allaient errer, je ne sais plus où : Salles et Guadet devaient tirer du côté des Landes. Eh! quoi faire? Gagner du temps. Les affreux triomphes de *la montagne* étaient si inconcevables qu'ils ne paraissaient pas devoir se soutenir quinze jours !

Nous nous embrassâmes, le cœur bien serré ; nous partîmes. Barbaroux passerait pour un professeur de minéralogie, science qu'il possédait bien ; et nous, pour des négocians, voyageant avec lui, dans l'intention de faire exploiter les mines qu'il pourrait découvrir. Mais, des négocians, à pied, courant la nuit ! Mais cent cinquante lieues de pays à traverser, à l'aide de cette mauvaise fable ! Mais Barbaroux si connu et si reconnaissable ! Le projet était désespéré ! Un ciel protecteur nous barra la route. Après quatre heures de marche, nous trouvâmes que nous nous étions égarés. Un presbytère était à quelques pas. Il faut y frapper, dit Barbaroux. Oui, pour y demander le chemin, répondis-je, moi qui ne voyais que Paris ! Eh ! si nous pouvons obtenir quelque chose de plus, répliqua-t-il ?

Un digne curé vint nous ouvrir. Nous ne nous donnâmes d'abord que pour des voyageurs égarés. Vous êtes, nous dit-il, des gens de bien persécutés; convenez-en ! et à ce titre acceptez chez moi l'hospitalité pour vingt-quatre heures. Que ne puis-je recueillir plus souvent et plus longtemps quelques-unes des innocentes victimes qu'on poursuit !

Comment dire combien cet accueil nous toucha ! Il commandait une entière confiance ; il l'obtint. Au nom de Barbaroux et au mien, le brave homme courut dans nos bras, et versa sur nous des pleurs de joie ! Il nous en fit verser d'attendrissement ! La Providence nous avait conduits comme par la main chez un de ces hommes rares, dont Guadet avait cru tout son département rempli !

Le lendemain il nous dit que nous pouvions,

sans nous exposer, rester deux ou trois jours encore, et qu'il emploierait ce temps à nous chercher quelque asyle. Ce terme expiré, il ne laissa partir que l'ami de Valady, qui croyait pouvoir aisément gagner les environs de Périgueux, où il avait un parent qui ne pouvait manquer de le recevoir et qui sans doute enverrait chercher Valady. Je ne voyais toujours que Paris; je voulais accompagner celui qui allait faire vingt lieues sur cette route. Le curé m'en dissuada; Barbaroux tomba à mes genoux pour m'en empêcher. O Lodoïska! tu leur dois ton époux; car nous apprimes bientôt après, que celui que j'avais voulu suivre, venait d'être arrêté!

Notre généreux hôte nous garda deux jours encore, quoique l'on commençât à murmurer dans le village, que M. le curé cachait quelqu'un. Enfin il nous conduisit chez un demi-paysan qui nous reçut fort bien, mais sa femme prit peur; du moins c'est ce qu'il nous allégua le lendemain, en nous annonçant qu'il fallait partir. Notre bon curé vint nous prendre, et faute de mieux, il nous fit grimper dans une grange pratiquée au-dessus d'une étable, attenant à une métairie qui avait seize habitans: deux seulement étaient dans notre secret; les autres allaient et venaient continuellement dans cette étable ouverte toute la journée, et quelquefois montaient l'échelle pour jetter un coup-d'œil sur le foin, où nous nous étions creusés chacun notre trou, dans lequel il fallait nous tenir ensevelis, au point qu'on ne vît pas même passer notre tête. Ce foin était nouveau, par conséquent brûlant; la grange en était si pleine qu'il restait à peine un intervale de deux pieds à l'air qui ne pouvait pénétrer que par une lucarne fort étroite. Pour comble de souffrance, le temps, quoique nous fussions en octobre, était sec et chaud; et nos deux confidens furent tout-à-coup, sans avoir pu

nous voir et nous prévenir, envoyés pour une commission lointaine et imprévue. Leur voyage dura trois jours. Pendant quarante-huit heures, les grossiers alimens et la piquette qu'ils avaient coutume de nous apporter à la dérobée, nous manquèrent absolument. On ne peut décrire l'extrême lassitude, l'affreux mal de tête, les fréquentes défaillances, la soif dévorante, l'angoisse générale que nous éprouvions. Un moment je sentis affaiblir ma constance, et le courage de mon cher Barbaroux l'abandonna. J'avais pris un de mes pistolets, et le regardais avec une complaisance funeste. Barbaroux vaincu suivait ce mouvement; il s'était aussi saisi de son arme : tous deux nous gardions le silence; nos yeux seuls se reportaient mutuellement de sinistres conseils; une de mes mains tomba dans la sienne; il la serrait avec une espèce de fureur, trop semblable à celle dont j'étais tourmenté. L'instant du désespoir était venu; le signal de la mort allait être donné. Attentif à nos mouvemens, Valady s'écria : Barbaroux, il te reste encore une mère; et toi, Louvet, Lodoiska t'attend. On ne peut se figurer combien fut prompte la révolution que ces paroles produisirent. L'attendrissement prit aussi-tôt la place de la fureur; nos armes échappèrent de nos mains; nos corps affaissés retombèrent; nos pleurs se confondirent.

Mais ce changement subit en produisit un autre : elle m'attend, m'écriai-je; eh bien! que fais-je ici? Pour qui donc y supporté-je tant d'humiliations, tant de peines, tant de dangers? S'il est vrai que ce soit pour elle, ce n'est pas en demeurant là que j'en trouverai la fin; c'est sur la route de Paris que je dois aller m'exposer et souffrir; dès ce soir je m'y mets. Dès ce soir, insensé! Dans l'une de nos dernières courses nocturnes, je m'étais laissé tomber au fond d'un fossé trop tard aperçu;

quelques cartilages du jaret avaient beaucoup souffert de cette chute. Depuis cette reclusion de six jours, l'inaction absolue où nous étions réduits, la chaleur de ce foin où il fallait rester gissants, l'inquiétude, l'ennui, tout avait empiré le mal; je voulus soulever ma jambe, elle me fit d'atroces douleurs; mon jaret tout-à-fait roidi ne pouvait plier. Grâces te soient rendues, ô providence! tu me forçais à rester.

Le lendemain, il était dix heures de nuit, et tout semblait dormir dans la métairie, excepté le chien trop fidèle, dont les aboyemens ne nous laissaient point de repos : nous crûmes entendre autour de la grange un bruit semblable à celui que produiraient plusieurs hommes qui marcheraient doucement et parleraient bas; quelques minutes après, nous vîmes une grande clarté dans l'étable, où la lumière n'entrait jamais; quelques-uns y parlaient d'abord, mais avec précaution; puis il se fit un profond silence; un peu de bruit recommença au dehors; enfin, nous entendîmes qu'on montait à notre échelle. Etions-nous découverts, la grange étoit-elle entourée? Nous prîmes nos armes.

Un homme, sans quitter l'échelle, sans s'approcher de nous, cria : Messieurs, descendez; c'était bien un de nos confidens de la métairie; mais ce n'était pas son ton ordinaire; il avait la voix altérée, dure et brusque. Cette circonstance nous alarma plus que tout le reste. — Comment, descendre, lui dis-je? — Oui, descendez. — Et pourquoi? — Parce qu'il le faut. — mais encore? — Quelqu'un vous demande. — Qui? — Le parent de M. le curé. — Si c'est le parent de M. le curé, que ne paraît-il? — Ici notre homme balbutia je ne sais quelle mauvaise raison, puis il ajouta, d'un ton brutal et ménaçant : enfin, f....; il faut descendre!

Ceci devenait du plus mauvais augure. L'ima-

gination travaille vite. A l'instant je me persuadai que quelqu'un nous avait découverts et dénoncés, qu'on était venu cerner la maison, et qu'on avait menacé ce pauvre malheureux de mettre le feu à sa grange, s'il ne nous en faisait sortir. Barbaroux était sans doute travaillé de la même pensée, car il me dit tout bas : ils ne m'auront pas vivant; et Valady, à qui la fatigue et une maladie naissante avaient tellement abattu le courage, qu'il nous avait avoué, vingt fois dans la journée, qu'il se sentait à chaque instant des peurs paniques, que l'idée de sa destruction lui causait de mortelles frayeurs, sur-tout qu'il n'aurait jamais la force de se tuer lui-même; Valady croyant aussi l'heure fatale arrivée, nous disait languissamment : hélas! il faut donc mourir; et remarquant nos apprêts, il ajoutait en joignant les mains : ô mes amis! vous allez donc m'abandonner. Quant à moi, jamais dans aucune des crises les plus périlleuses de ma proscription, jamais, si ce n'est depuis, aux portes d'Orléans, je ne crus ma mort, si prochaine.

Citoyen, dis-je à notre homme du ton le plus ferme : loin de nous la pensée de vous compromettre! mais aussi gardez-vous de l'espérance de nous attirer dans un piège; nous ne descendrons certainement pas que le parent du curé n'ait paru, ou que vous ne nous ayiez franchement déclaré de quoi il est question.

Pardon, lecteur, si j'ai fait passer dans votre ame les agitations dont les notres étaient remplies. Pardon, car ce n'était rien; rien qu'un peu de pusillanimité de la part de celui que le bon curé nous envoyait, et puis une cruelle nécessité de recommencer nos tristes courses. Il parut enfin, le parent du curé. C'était de peur d'être apperçu par quelqu'un de la métairie, qu'il n'avait pas voulu entrer. Au reste l'un des camarades du métayer, ayant le matin entendu quelque bruit dans la grange, avait

montré

montré des soupçons. Dès le lendemain nous pouvions être découverts par un homme qui n'était rien moins que sûr. En conséquence nos deux confidens effrayés venaient d'aller dire au curé qu'il fallait nous retirer tout-à-l'heure. Celui-ci trop tard prévenu ne savoit où nous mettre. Impossible que nous fussions quelque part aussi exposés que chez lui qui venait d'être dénoncé comme ayant quelqu'un. Il courait à l'heure même pour tâcher de nous déterrer quelque coin. En attendant il fallait, pour ne pas tourner la tête de ce paysan tout-à-fait épouvanté, sortir de la grange et passer cette nuit comme nous pourrions.

O dieu, si tu ne voulais pas nous sacrifier, tu nous éprouvais du moins! Nous quittions la grange au seul moment où son séjour devenait un peu supportable et son abri nécessaire. Le tems avait changé dans cette soirée. La force de l'orage était un peu diminuée; on n'entendait plus le tonnerre mais la pluie tombait abondamment, et un vent froid soufflait du midi. Pour surcroît de peine, je ne pouvais me traîner dans les terres grasses, que sur une jambe et sur un bâton. Le parent nous conduisit dans un petit bois où nous eûmes tous le tems de transir et de nous mouiller.

Ce mauvais tems n'arrêtait pas notre généreux curé. Un peu avant le jour il vint lui-même nous apprendre qu'il avait fait d'inutiles recherches, et comme il voyait bien qu'il était impossible qu'on ne nous découvrît point là dans la journée, il voulut à tout risque nous ramener chez lui. Nous n'acceptâmes qu'après que nous sumes que de son grenier, où nous allions nous enfouir, nous pourrions aisement, au moyen d'une corde fixée à la lucarne, nous glisser du haut en bas dans une arrière cour, et par dessus un petit mur gagner les champs au premier objet ménacant, que l'un de nous, toujours en sentinelle, verrait s'approcher de sa maison. Le brave homme!

il parut si content de nous y recueillir encore!

A travers tant de courses, de fatigues cruelles, de périls renaissans, que je m'applaudissais néanmoins du contre-tems qui m'avait forcé de ne point emmener mon épouse! Si moi-même je me trouvais d'une constitution trop faible contre de pareils travaux, comment n'y aurait-elle pas succombé? Avant de périr, j'aurais eu le tourment de la voir expirer dans mes bras. Et pourtant nous avions accusé le ciel, lorsqu'il nous avait séparés. O providence, que tes vues sont profondes, et que les desirs de l'homme sont vains!

Cependant nous avions appris, qu'après avoir inutilement frappé aux portes de trente *amis*, Guadet et Salles avaient trouvé toute espèce de secours et de sûreté chez une femme compatissante, généreuse, intrépide, autant que s'étaient montrés inhumains, égoïstes et lâches tous ces êtres qui portaient néanmoins le nom d'hommes. D'après le touchant portrait qu'on nous avait fait de cet ange du ciel, il n'était pas besoin de lui demander azile, s'il n'était pas impossible qu'elle le donnât. Il suffisait de l'avertir de notre situation. Quelqu'un y courut, et rapporta quelques heures après la réponse. Qu'ils viennent tous trois! avait-elle dit. Seulement elle nous recommandait de n'arriver qu'à minuit et de ne négliger aucune précaution pour n'être apperçu de qui que ce fût. Notre sûreté chez elle dépendait principalement de notre exactitude à remplir ces conditions préliminaires.

Chemin faisant, nous nous arrêtâmes chez un curé, allié du nôtre. Il nous attendait à souper. Que l'on excuse ces détails; il y avait si longtems que nous n'avions soupé! et puis le repas ici n'était rien, auprès des touchantes attentions qui le précédèrent: c'était de l'eau tiède pour laver nos pieds, un grand feu pour nous sécher, tout l'attirail d'une toilette pour couper nos longues barbes et rafraichir nos chevelures; du linge blanc

pour nous changer ; enfin des viandes légères, et du vin restaurant que nous versait une jolie nièce! c'était une nièce véritable ; et l'on comprend qu'ici je n'y saurais entendre malice. J'en parle pour qu'on se représente quel effet produisaient sur nous ces passages fréquens et subits d'une position lentement douloureuse, à une situation rapidement douce, et le contraste de cette personne bonne et charmante qui nous prodiguait ses soins, avec ces visages insensibles, sombres ou menaçans qui nous préparaient des pièges, ou qui nous y voyaient froidement tomber. Chez cet ami de notre curé, nous trouvions notre sort semblable à celui de ces fiers paladins qui venant de combattre des monstres, rencontrent tout-à-coup, dans quelque pavillon enchanté, des fées pour les servir.

C'était bien une autre fée que celle chez qui nous arrivâmes à minuit. Nous devions y trouver, avec mille soins non moins attendrissans, une constance, un courage, un dévouement sans bornes. Elle logeait nos deux amis à trente pieds sous terre, et l'entrée de leur souterrein, d'ailleurs fort dangéreuse, était encore si bien masquée qu'on ne la pouvait découvrir. Quelque spacieux que fut le caveau, le séjour continuel de cinq hommes pouvait y corrompre l'air qui ne s'y renouvellait que difficilement. Nous nous pratiquâmes, dans une autre partie de la maison, une seconde forteresse, plus saine, presqu'aussi sûre ; presqu'aussi difficile à découvrir. A quelque jours de là, Buzot et Pétion nous mandèrent qu'ayant *depuis quinze jours changé sept fois d'asile*, ils étaient enfin réduits aux dernières extrémités. Qu'ils viennent tous deux! s'écria l'étonnante femme. Et remarquez qu'il ne se passait pas un jour qu'elle ne fût menacée d'une visite domiciliaire ; elle était même assez sonpçonnée de vertu, pour qu'il fût souvent question de l'arrêter. Observez encore que chaque jour,

la guillotine abattait quelque tête, et que les brigands commettaient des horreurs. On les entendait jurer chaque jour qu'ils feraient brûler vifs avec nous, dans leurs propres maisons, les gens chez lesquels nous serions trouvés. On parlait même d'incendier les villes. Mon dieu! qu'ils viennent les inquisiteurs, nous disait-elle avec calme et gaîté. Je suis tranquille, pourvu que ce ne soit pas vous qui vous chargiez de les recevoir : seulement je craindrais qu'ils ne m'arrêtassent ; et que deviendriez-vous?

Nos deux amis vinrent donc et s'en allèrent au caveau. Ainsi nous étions sept. Le moyen de nous nourrir? Les denrées étaient rares dans le département ; on ne lui fournissait pour sa part qu'une livre de pain par jour, mais il y avait des pommes de terre et des haricots au grenier. Pour ne pas déjeuner, on ne se levait qu'à midi. Une soupe aux légumes faisait tout le dîner. A l'entrée de la nuit, nous quittions doucement nos demeures, nous nous rassemblions auprès d'elle. Tantôt un morceau de bœuf à grande peine obtenu à la boucherie, tantôt une pièce de la basse cour bientôt épuisée, quelques œufs, quelques légumes, un peu de lait composaient le souper dont elle s'obstinait à ne prendre qu'un peu, pour nous en laisser davantage. Elle était au milieu de nous comme une mère environnée de ses enfans pour lesquels elle se sacrifie. Nous restames ainsi pendant un mois tout entier, malgré les persécutions d'un *intime ami* de Guadet, qui nous y sachant, n'oublia rien pour nous en chasser, et à qui sa lâche peur finit par troubler tellement l'esprit, que, de crainte de mourir, il voulait se brûler la cervelle. Je ne puis, sans risquer de compromettre notre étonnante amie, faire le récit au reste trop dégoûtant des mensonges, des intrigues, des menaces, des lâches manœuvres de toute espèce, par lesquels il parvint enfin à son but.

Il eſt encore temps d'avertir qu'en arrivant dans la Gironde, j'avois mandé à ma Lodoïska, tout en lui déguiſant ce que ma poſition avoit de trop alarmant, qu'au lieu de l'attendre, j'allois tout eſſayer pour revenir vers elle. Depuis, chez le bon Curé, quand tout accès vers ma ville natale m'étoit fermé, j'avois fait pour ma femme une ſeconde lettre, où je l'invitois à venir former un établiſſement à Bordeaux ; quelqu'un s'étoit chargé de tranſcrire cette lettre, & de la mettre à la poſte ; mais ſix ſemaines s'étant écoulées, ſans que j'en reçuſſe aucunes nouvelles, il étoit clair qu'on ne l'avoit pas envoyée, ou qu'elle n'étoit point parvenue. Mon deſir d'affronter tous les haſards, pour me faire jour juſqu'à Paris, n'en n'étoit devenu que plus vif.

Nous touchions cependant à l'époque critique. Il venoit de luire le jour fatal, le jour d'une ſéparation longue & peut-être éternelle entre des hommes à jamais étroitement liés par tout ce que l'amitié tendre, la vertu pure & une infortune vraiment ſainte ont de plus reſpectable. Nous ſortions de notre aſyle ſi sûr & ſi cher ; nous nous ſéparions en deux parts, qui ſe ſubdiviſeroient bientôt. Barbaroux qui, depuis Caën, avoit couru preſque toutes les mêmes aventures que moi ; Barbaroux déſolé de me quitter, autant que je l'étois de le perdre, paſſoit du côté de Buzot & de Pethion. Tous trois ils alloient, à quelques lieues de-là, vers la Mer, chercher un aſyle incertain ; avec quelle douleur nous nous fîmes nos adieux ! pauvre Buzot, il emportoit au fond du cœur des chagrins bien amers, que je connoiſſois ſeul, & que je ne dois jamais révéler. Mais Pethion ; le tranquille Pethion, comme il étoit déjà changé ! Combien le calme de ſon ame, & la ſérénité de ſa figure s'étoient altérés, depuis que l'eſclavage de ſa patrie n'étoit plus douteux, depuis que la nouvelle de l'empriſonnement des ſoixante-quinze & du ſupplice de *nos amis*, nous étoit parvenue. Et mon cher Barbaroux, comme il ſouffroit ! je n'oublierai point ſes dernières paroles : *en quelques lieux que tu trouves ma mère, tâches de lui tenir lieu de ſon fils ; je te promets de n'avoir point une reſſource que je ne partage avec ta femme, ſi le haſard veut que je la rencontre jamais.*

Au milieu de nous, quelqu'un vouloit envain diſſimuler ſon déſeſpoir, c'étoit notre généreuſe Protectrice ;

elle pleuroit; elle gémiſſoit de la néceſſité qui la forçoit à ne plus s'expoſer pour nous. Les cruels, s'écrioit elle, en parlant de ſes parens. Quelle violence ils me font! je ne la leur pardonnerai jamais, s'il faut que quelqu'un d'entre vous..... elle n'acheva point; mais ſes preſſentimens étoient trop fondés : oui, un d'entre nous devoit bientôt périr.

A une heure du matin, nous partîmes, Guadet, Salles, moi & Valady que nous devions quitter preſqu'auſſitôt. Nous le conduiſîmes à quelques cents pas, ſur le chemin d'une maiſon, où il avoit un parent, ſur l'humanité duquel il faiſoit quelque fonds. De quel air il nous regarda, quand nous le quittâmes! je n'en puis écarter le triſte ſouvenir; il avoit la mort dans les yeux.

Nous ne reſtions donc que Salles, Guadet & moi. Ce qui m'avoit déterminé à ſuivre leur ſort de préférence, c'eſt que l'endroit, vers lequel ils devoient s'acheminer le lendemain, étoit à ſix lieues de-là, du côté de Périgueux, & je ſentois un plaiſir ſecret de me rapprocher un peu de Paris; mais pour gagner cet endroit, il nous falloit, par un chemin de traverſe aſſez difficile, tourner *Libourne*, où nous aurions couru trop de riſques. Un confident sûr devoit nous amener, à l'entrée de la nuit ſuivante, *un ami* de Guadet, qui nous guideroit juſqu'au bout de cette traverſe. Il falloit cependant paſſer quelque part la fin de cette nuit, & tout le jour qui la ſuivoit. Nous avançâmes vers un Bourg aſſez éloigné, dont les environs étoient criblés de grottes. Guadet les connoiſſoit toutes; la plus sûre d'entr'elles, à cauſe de ſon étendue, il l'avoit déſignée à notre confident, comme le lieu de notre refuge & de ſon rendez-vous. En y arrivant, nous trouvâmes que l'entrée en étoit murée; l'accès de ſoixante autres reſtoit libre, mais comment notre confident trouveroit-il le lendemain celle que nous aurions choiſie? Il falloit bien l'aller prévenir. Guadet & moi, nous y allâmes, non ſans riſque. Nous avions un Village à traverſer, & puis des Gendarmes logeoient chez notre confident, il falloit le réveiller, ſans réveiller ces eſpions; nous y parvînmes.

Revenus dans notre grotte, nous y attendîmes vainement le ſommeil; le froid & l'humidité le chaſſoient; à dix heures du matin ſeulement, les épaiſſes ténèbres qui nous environnoient s'éclaircirent un peu; reculés à

l'extrémité la plus ſombre, nous pouvions, ſans être aperçus, diſtinguer tout ce qui ſe préſentoit à l'entrée de la grotte. Il y vint quelques animaux, ils nous ſentirent & ſe retirèrent; mais de tous les animaux, les plus barbares y vinrent auſſi : heureuſement ceux-là ne nous ſentoient pas, c'étoient des hommes. Ils ne s'arrêtoient que pour un inſtant, & tout à l'entrée, afin de ſatisfaire des beſoins, dont la perſpective, autant que l'odeur, nous devenoient fort incommodes. Malheur à nous, ſi l'un de ces payſans, plus délicat ou plus pudibond que les autres, ſe fut aviſé de vouloir ne ſe mettre à ſon aiſe qu'à l'autre bout de la grotte! je dis malheur à nous, car nous n'aurions jamais pu nous décider à répandre, pour notre plus grande sûreté, le ſang d'un homme, de qui nous n'aurions pas été sûr qu'il nous voulût du mal. Nous avions réſolu, le cas y échéant, de montrer nos piſtolets au pauvre diable, & de le retenir priſonnier, juſqu'à ce que nous ſortiſſions de notre retraite; mais alors même, il pouvoit courir nous dénoncer, & cauſer notre perte. Nous le ſentions bien; mais nous avions réſolu d'en courir le riſque; quoique nous puſſions encore éprouver de l'ingratitude des hommes, nos mains ne ſe ſouilleroient pas d'un ſang innocent.

Au reſte, il faut avoir été proſcrit pour ſavoir comme il eſt difficile & gênant d'avoir, à chaque inſtant du jour, ſes pas à meſurer, ſon haleine à ne pouſſer que doucement, un éternuement à étouffer, un rire, un cri, le moindre bruit à réprimer. A moins que de l'avoir éprouvé, on ne ſe figure pas combien cette gêne, ſi petite en apparence, devient douleur, péril & tourment par ſa continuité. C'étoit, dans notre poſition, un mal néceſſaire, & même avant d'avoir *tâté de la Gironde*, je m'y étois particuliérement exercé, avec ma Lodoïska, chez notre brave original *du Finiſtère*, qui pour notre divertiſſement & le ſien, nous tenoit cachés dans une armoire, à côté d'un Clubiſte, & au-deſſous d'un Gendarme. Une malheureuſe femme vint dans la grotte, mettre à cet égard nos talens à l'épreuve; d'abord, ayant plus de pudeur, elle entra plus avant; enſuite, par l'effet d'un teneſme apparemment opiniâtre, elle y fit de longs efforts, elle y mit un temps conſidérable; enfin, comme elle alloit ſortir, le pied lui manqua très-aiſément ſur un terrain hu-

mide, gliſſant & chargé d'immondices. Une fois étendue ſur cette terre trop graſſe, la pauvre vieille ne put jamais ſe relever. Long-temps elle s'aida d'un petit monologue qui, dans toute autre circonſtance, auroit pu nous paroître divertiſſant; mais rien n'y faiſoit; elle finit par pouſſer des cris Leur éclat ne manqua pas d'attirer pluſieurs hommes, qui ricanèrent aſſez de temps & d'aſſez près pour nous inquiéter. Comme tout doit finir cependant, ils relevèrent la vieille, & tout s'en alla.

Comme le jour finiſſoit, notre confident vint nous apprendre que l'*ami* de Guadet ne pouvoit pas, c'eſt-à-dire, n'*oſoit* pas faire route avec nous, l'eſpace de deux lieues. Il falloit donc que Guadet tâchât de s'orienter, & de trouver cette traverſe qu'autrefois il avoit connue, mais jamais bien; c'étoit déjà un fâcheux travail à entreprendre, il faiſoit d'ailleurs un temps affreux, la pluie tomboit à verſe, & nous promettoit, après la mauvaiſe nuit que nous venions de paſſer, une nuit plus mauvaiſe; mais la néceſſité, l'inexorable néceſſité l'ordonnoit. Pour moi, je me ſentois très-réſolu; un exercice fréquent & modéré dans notre dernière maiſon, avoit guéri ma jambe; mon jarret reprenoit toute ſa ſoupleſſe. D'ailleurs, c'étoit du côté de Paris que nous allions marcher; je me ſentois ma première vigueur, & même quelque contentement.

Nous partîmes; c'étoit la nuit du quatorze au quinze Novembre 1793 : ô Dieu, tu l'as marquée par d'aſſez triſtes épreuves pour que je ne l'oublie pas.

Où allions-nous cependant? à ſix lieues de là, je l'ai dit. Six lieues; nous étions donc certains d'être bien reçus? au moins Guadet n'en doutoit pas; & moi-même, pour cette fois, je trouvois qu'il avoit raiſon. La perſonne chez laquelle il alloit nous préſenter, avoit une famille depuis long-temps amie de la ſienne; & lui perſonnellement avoit ſauvé cette femme, oui, je dois l'avouer; c'étoit une femme; il l'avoit ſauvée d'un procès criminel, où ſon honneur & celui de ſes parens étoient gravement compromis. Depuis cette époque, long-temps même avant la révolution, elle l'avoit cent fois aſſuré de ſa reconnoiſſance, & lui avoit fait mille offres de ſervice. Au reſte, nous ne lui demanderions aſyle que pour quatre ou cinq jours, époque après laquelle notre généreuſe amie enten-

doit, quoiqu'on pût lui dire, nous recueillir encore.

D'abord ce que nous avions craint, nous arriva. Nous nous égarâmes, & si malheureusement que, partis à sept heures, nous n'eûmes achevé qu'à minuit les deux lieues de cette traverse; nous étions passé par des chemins si détestables que, sans exagération, les boues nous montoient à mi-jambes. Je regrettois une forte canne à sabre, sur laquelle il avoit fallu m'appuyer si souvent, & quelquefois si violemment, qu'enfin elle s'étoit rompue. On peut se figurer notre fatigue: pourtant il y avoit encore quatre lieues à faire. Nous les fîmes, nous arrivâmes à quatre heures du matin, chargés de boue, trempés jusqu'aux os, tout-à-fait épuisés.

Guadet fut frapper à la porte; au bout d'une demi-heure, on l'entrouvrit. Un domestique qui l'avoit vu cent fois, ne le voulut point reconnoître, il déclina son nom; alors on dit qu'on alloit réveiller Madame. Une autre demi-heure se passa, après laquelle Madame fit dire que ce qu'on lui demandoit, étoit impossible, parce qu'il y avoit dans son village un Comité de Surveillance; elle ignoroit apparemment qu'il y en avoit par-tout. Guadet insista, il demanda à être introduit, seul d'abord, si Madame l'aimoit mieux; qu'au moins il pût lui parler un moment. Madame fit répondre que cela aussi étoit impossible, & la porte se referma.

Il y avoit une heure que nous nous tenions sous des arbres tellement chargés d'eau que peut-être ils nous en donnoient plus qu'ils ne nous en épargnoient. Quand j'y étois arrivé, les gouttes de sueur se confondoient sur mon visage & sur tout mon corps, avec des torrens de pluie. Depuis que nous étions immobiles, un vent du midi, qui nous sembla rafraîchissant d'abord & bientôt très-froid, soufloit sur nous. Nos habits imprégnés d'eau, étoient à la glace; moi, sur-tout, je gêlois: on entendoit claquer mes dents!

Guadet désespéré venoit enfin nous rendre compte de l'inconcevable issue de ses démarches, je ne l'entendois qu'à peine. Une révolution terrible se faisoit en moi; la transpiration s'étoit entièrement arrêtée, le frisson m'avoit tout à-fait saisi, je perdois connoissance. Mes amis voulurent m'appuyer debout contre un arbre; ma foiblesse étoit si grande que je ne pus m'y tenir: il fallut me laisser m'étendre par terre; c'est-à-dire, dans l'eau. Guadet

courut refrapper à la porte; on ne l'ouvrit point; on lui permit de parler à travers le trou de la ſerrure. Une chambre & du feu, dit-il, ſeulement pour deux heures! un de mes amis ſe trouve mal! on alla en inſtruire Madame, qui fit dire que cela étoit *impoſſible*. Au moins un peu de vinaigre & un verre d'eau! s'écria mon malheureux ami. Un moment après Madame fit répondre encore *que cela étoit impoſſible* !

La miſérable! elle s'appelloit..... je le devrois! je devrois la nommer! je devrois la produire à l'enthouſiaſme des ſcélérats qui ſouillent aujourd'hui la France. Je l'abandonne à ſes remords, & puiſſe la juſtice vengereſſe ne pas lui garder un autre châtiment! Puiſſe-t-elle, au milieu des premières angoiſſes qui l'attendent, ne pas rencontrer quelque monſtre d'inhumanité qui lui refuſe l'eau & le feu.

Je ne pouvois parler, mais j'entendois; j'entendis Guadet accuſer la Nature humaine, & déplorer ſon ſort; ceci me valut mieux, pour rappeller mes forces, que les liqueurs les plus irritantes. Je repris bientôt tous mes ſens; la plus vive indignation m'enflammoit. Marchons, leur dis-je, fuyons, fuyons les hommes, fuyons dans le tombeau.

Je me relevois à peine que d'autres idées faiſoient bouillonner mon ſang; je les écoutois s'entretenant enſemble ſur les moyens de regagner leur grotte; & ma tête travailloit un projet de toute autre eſpèce. Moi, me cacher encore devant des êtres auſſi vils? triompher d'eux, ou mourir, plus de milieu. Cependant nous achevions le quart-de-lieue qu'il y avoit à faire pour regagner la grande route.

Arrivés-là, je leur dis: mes amis, comment ferez-vous pour regagner votre triſte retraite avant le jour? je ſuis déſeſpéré de vous laiſſer dans cette peine, mais je n'y puis rien, & quant à moi, mon parti eſt pris. Je vous l'ai dit cent fois: je penſe qu'il y a des extrêmités au-delà deſquelles on ne doit pas traîner la vie. Cent fois, je vous ai prévenus que quand j'en ſerois à ce point de détreſſe extrême, où je crois qu'un brave homme peut finir, au lieu de me tirer un coup de piſtolet, je me mettrois ſur la route de Paris. Mille à parier contre un que je n'arriverai pas, je le ſais; mais mon devoir eſt de le tenter.

Ce n'eſt qu'ainſi qu'il m'eſt permis de me donner la mort; ma famille, des amis de vingt ans, ont encore ſur moi cet empire. Vous ſavez ſur-tout quelle femme m'attend! il faut que mes amis ſachent qu'abandonné du monde entier, je leur ai donné ce témoignage d'eſtime de ne pas déſeſpérer d'eux, & de tenter un dernier effort pour m'aller repoſer dans leurs bras. Il faut ſur-tout que ma Lodoïska voye bien qu'en tombant, j'avois encore le viſage tourné vers elle; que ſi au contraire, à travers mille haſards, j'arrive, Guadet, dis à tes lâches amis, que déſormais je ſuis en ſûreté, parce qu'il reſte encore ſur la terre quelques amis fidéles & dévoués.

Ils me retiennent, ils me conſeillent, ils me prient, je ne les écoute ſeulement pas. A la hâte, je me dépouille de tout ce qui pourroit me gêner dans ma longue route. Des bas, des mouchoirs, un habit reſtent ſur le chemin; je garde ma redingotte nationale; je jette ſur mes cheveux une petite perruque jacobite, avec ſoin gardée en réſerve, & qui me déguiſe aſſez bien. Je preſſe Guadet & Salles ſur mon cœur; j'ouvre mon porte-feuille, & je partage quelques aſſignats avec celui-ci, plus pauvre que moi; j'embraſſe encore une fois mes amis, & je pars.

Jamais je ne m'étois ſenti une réſolution plus forte, un courage plus exalté. A quelques pas cependant je m'arrête, je tourne la tête, je jette un regard inquiet ſur les gens de bien que je quitte. Eux auſſi s'étoient retournés, eux auſſi me regardoient, & tandis que je tremblois pour eux, ils trembloient pour moi. Je les vois prêts à s'élancer pour me retenir encore; je leur fais un dernier ſigne de la main, je reprends mon chemin, je m'éloigne; je plonge ſur cette immenſe route de Paris, un regard d'eſpérance mêlée de quelqu'étonnement.

Je pars; vous allez jouir d'un ſpectacle digne de quelqu'attention; vous allez contempler un homme, un homme ſeul aux priſes avec la fortune, & devant un monde d'ennemis. Non, je me trompe, je n'étois pas ſeul. La haine des tyrans, le mépris des eſclaves, le mépris de la mort marchoient avec moi. Ta tendreſſe immortelle, ton impérieux génie m'attiroient, ô Lodoiska. Sur-tout, dieu d'équité, providence infatigable, j'étois pas à pas, tantôt précédé, tantôt ſuivi de ta protection, que tu ne refuſes pas toujours à l'innocence.

Mont-Pont, Chef-lieu de Diſtrict, à deux lieux de-là, étoit un paſſage dangereux ; la prudence conſeilloit de le franchir avant le jour. Cependant mes membres toujours engourdis refuſoient d'aller vîte. Bientôt l'exercice reporta dans toutes les parties du corps, ce feu qui naguères n'enflâmoit que ma tête & mon cœur. Mon ſang réchauffé circula ſans obſtacle ; la tranſpiration ſe rétablit ; j'allai vite, j'allai long-temps, je ne ſentois plus mes fatigues. Il eſt probable qu'en nous repouſſant avec tant de barbarie, cette femme venoit de m'épargner une maladie. Le ſoleil ſe levoit, quand je vis Mont-Pont. Ses habitans, pour s'aſſurer que rien ne ſortiroit de la Gironde, ſans avoir été bien examiné, avoient placé une ſentinelle à l'entrée de la ville, de ce côté-là. Je voyois bien le factionnaire ; il étoit appuyé contre le mur, ſous une eſpèce d'auvent ; & là tout-à-fait immobile, il avoit l'air de me regarder venir, & de m'examiner attentivement. Pour ne pas me rendre ſuſpect, je diminuai la vîteſſe de ma courſe, je m'avançai avec précaution, tenant tout prêt mon méchant Paſſeport que je comptois lui préſenter d'un air détaché, eſpérant qu'après y avoir jetté un coup d'œil, il me diroit : *Paſſe*. Il ne me dit pas un mot, car il dormoit ; le bout de ſon fuſil repoſoit ſur ſon eſtomach, la croſſe étoit par terre & barroit mon chemin, je paſſai par deſſus. Pour ne pas troubler l'heureux ſommeil de ce jeune homme, je continuai de marcher à petit pas, à bas bruit. Au bout de la rue, je repris ma marche ; alors il s'éveilla, il demanda : qui vive. Il le cria deux fois. Il l'auroit crié dix, que l'envie ne m'auroit pas pris de retourner pour lui répondre.

Je voulois pouſſer beaucoup plus loin, mais à demi-lieue, je ſentis, aux environs de la cheville du pied gauche, une vive douleur qui me ſaiſit comme un coup de foudre. Je comptois que ce ne ſeroit rien, je la voulus ſurmonter, elle devint plus vive, & ſe fixa, deſcendant juſques ſous la plante du pied. C'étoit apparemment le reſte du dépôt de la tranſpiration arrêtée, une humeur inflammatoire qui ſe jettoit ſur la poitrine, au moment où je perdis connoiſſance à la porte de cette femme ; & que mes derniers efforts venoient de déterminer à ſe porter aux extrêmités. Quoiqu'il en ſoit, je ne fis pas ſans peine une autre demi-lieue. Ce fut dans une auberge de village que

j'obtins une chambre, un grand feu, & un déjeuner d'une toire dont j'avois grand beſoin.

J'y trouvai même un écritoire & une bonne plume qui ne m'étoient pas moins néceſſaires. Mon Paſſeport étoit de Rennes. Dans la Gironde, un ami de notre Curé, un écrivain non moins officieux qu'habile y avoit fait, de la même main, & pourtant de quatre écritures différentes, quatre Viſas divers : l'un du bureau des claſſes de la Marine de l'Orient, l'autre d'un de ſes Municipaux ; le troiſième de la Marine de Bordeaux, le dernier du nouveau Maire de cette ville. Tous certifioient qu'ils avoient *vû paſſer* le citoyen Larcher (c'étoit mon nouveau nom) & que j'étois un brave Sans-Culotte. Fort bien! Mais depuis Bordeaux, il me falloit auſſi quelque Viſas. Je ſavois le nom du Préſident du Comité de Surveillance de Libourne ; je me haſardai de l'y ajouter de ma main beaucoup moins habile à ſe déguiſer ; j'y réuſſis néanmoins paſſablement ; & je fis bien ; à dix lieues de-là, j'étois arrêté ſans cette précaution.

Vous ſaurez que ce Paſſeport ainſi bardé de ſignatures, pouvoit aller dans les villages, mais que pour les villes il ne valoit rien. Il y manquoit encore aſſez de choſes pour que les Citadins n'en fuſſent pas toujours dupes, il y manquoit le Viſa du Diſtrict & ſon Cachet ; & puis tout ce qui avoit paſſé à Bordeaux étoit très-ſuſpect dans les Chef-lieux de Diſtrict & de Département ; & ſur mon paſſage il y en avoit peut-être vingt de ces Chefs-lieux ; & dans chacun, quelques commiſſaires du pouvoir exécutif, tous émiſſaires des Jacobins de Paris à qui ma figure étoit bien connue, ou, qui pis eſt, des Montagnards qui me connoiſſoient mieux ! Je devois donc m'arranger de manière à ne jamais paſſer les villes qu'au lever du ſoleil ou à l'entrée de la nuit ; il falloit ne coucher que dans les villages. Ceci même avoit l'inconvénient de me rendre quelquefois ſuſpect, mais ce péril étoit moindre que celui auquel je m'expoſerois, ſi je m'arrêtois même dans un bourg.

Cette après dinée je devois donc faire trois lieues pour traverſer *Muſſidan* à la brune & m'aller gîter une lieue plus loin. Je partis à trois heures, un peu repoſé, bien ſeché, mais non moins travaillé de mon rhumatiſme. Bientôt les douleurs devinrent ſi vives, qu'à chaque pas mon

corps se plioit à moitié & ne se relevoit point sans un grand effort. La jambe malade enfloit, devenoit brûlante, & prenoit un poids accablant. Pour surcroit de peine je me traînois sur un chemin tantôt coupé par de profonds monceaux de boue, tantôt recouvert de cailloux pointus sur lesquels je ne m'aventurois que comme sur des charbons ardens. Le travail de cette marche étoit si pénible qu'au bout de cinq minutes je me trouvois inondé de sueur & qu'alors force étoit de m'arrêter au moins autant de temps, & de rester pensif, inquiet, souffrant, une jambe en l'air, l'autre bien lasse, & le corps appuyé sur un bâton. La nuit commençoit & d'ailleurs mes forces étoient vraiment épuisées, quand je me trouvai dans un village à demie-lieue au dessous de Mussidan. Je vis un Bouchon où je m'arrêtai.

Les bonnes gens qui l'habitoient! Ah, monsieur vous paroissez bien malade! Ils examinèrent ma jambe, ils me préparèrent avec zèle le bain d'eau tiède que je desirois. Ils coururent chercher la fleur de sureau que je demandai. Ils voulurent que je soupasse dans une petite chambre séparée, parce qu'ils préparoient à souper pour une bande de révolutionnaires très-furieux, très-bavards & qu'un malade étoit bien aise d'être tranquille. Je ne sais s'ils dévinoient que j'avois quelques raisons de ne pas aimer cette compagnie. Enfin l'hôtesse découcha pour me donner son lit. Il seroit meilleur, & d'ailleurs je serois seul dans une chambre. J'étois si las, j'avois tant souffert, j'avois passé deux nuits si fâcheuses, ma jambe paroissoit exiger si impérieusement le plus long repos possible; mes hôtes avoient tant d'attentions & de si bonnes figures, & je vous ai déjà dit que je crois aux figures, aussi; quelquefois je compte un peu sur les belles, & toujours beaucoup sur les bonnes. Enfin ces braves gens prenoient tant de soin d'écarter de moi tout sujet d'inquiétude, & tout regard curieux! Je crus ne pouvoir mieux faire que de me reposer chez eux jusqu'au sur-lendemain. Leurs soins ne se démentirent pas une minute; sur-tout ils ne m'allarmèrent point de cette foule de questions dont les Aubergistes vous accablent toujours. Seulement ils me disoient quelquefois: vous venez de Bordeaux surement, monsieur? Et sans attendre ma réponse, sans en demander d'avantage, sans rien ajouter, ils levoient au ciel les yeux & les

mains d'un air très-significatif. Une fois pourtant la femme, en regardant mes vêtemens que mes dernières courses n'avoient pas embellis, me dit : ah monsieur, vous avez beau faire : on voit bien que vous êtes fait pour porter des habits plus propres que ceux là ! Le compliment ne me fit pas autrement plaisir ; ce m'étoit un avertissement que je ne me donnois pas encore bien toute l'encolure d'un sale Jacobin, & je me promis de ne rien négliger pour l'attraper. Ce ne fut donc qu'à la fin du second jour que je pris congé de mes hôtes ! Qu'avec peine je les quittai les excellentes gens ; & qu'en soldant le petit compte de ma dépense, je ressentis un déplaisir secret du trop bon marché qu'ils me firent !

Je m'achemine sur Mussidan, j'y entre à la brune ; un corps de garde est au milieu de la rue principale sur la droite, je me glisse à gauche, pendant que des rouilliers passent avec leurs charettes, entre deux. Me voila, Sans accident, hors de la ville. Mais le moyen de me traîner plus loin. J'ai vainement soigné mon rhumatisme, le mal a empiré ; le peu d'exercice que je viens de prendre a beaucoup augmenté l'enflure, elle monte à mi-jambe. Les douleurs sont extrêmes. Qu'elle fatalité ! Moi qui nagueres encore marchois si bien, me voila privé de mes jambes, au moment où je comptois principalement sur elles pour mon salut. Si je ne fais que deux lieues par jour, qu'elle espérance puis-je conserver ! Ils se trouvent quintuplés les périls de mon entreprise déjà si audacieuse. M'arrêter dans plus de soixante auberges ! rester deux grands mois en route ! comment n'être pas découvert ; au moins s'il m'eut été donné de presser encore une fois Lodoiska sur mon cœur ! mais il est trop vrai qu'enfin le cruel destin nous sépare ! Ainsi je murmurois contre la Providence ; & qu'elle pardonne aux foiblesses de l'homme : il ne l'accuse si souvent, que parce qu'il ne pénètre point ses vues.

Je vous assure que j'eus besoin d'un vrai courage, pendant les mortelles deux heures que je mis à faire trois petits quarts de lieue. Enfin parvenu au premier village, j'y réveillai des Paysans, les priant de m'enseigner l'auberge. L'un d'eux me conduisit à une maison de mauvaise apparence, au reste trop semblable à son maître qui vint en grommelant m'en ouvrir la porte. Il me toisa d'un air

défiant, puis dans son patois que j'eus le bonheur de comprendre, il dit à mon guide : où l'as-tu trouvé ? Ma foi, sur le chemin, répondit celui-ci ; à quoi le brutal répliqua : bon, bon. On le retournera.

J'étois entré. L'homme avoit déjà repris sa pipe, la fumoit sans rien dire, me crachoit presque sur les pieds, s'étoit campé tout au beau milieu du feu qu'il me cachoit, & sembloit avoir complettement oublié qu'il y avoit là quelqu'un. Sa petite femme au contraire venoit de prendre avec moi le ton le plus caressant. Mais il y avoit dans ses discours je ne sais quoi de contraint, dans ses regards quelque chose de faux, & sur toute sa mine hypocrite, un air de malice méchante qui ne me permit pas d'être un instant sa duppe. Je ne pouvais gueres être plus mal tombé, mais je ne pouvois pas non plus être mieux averti ; sur le champ j'arrangeai mon visage, mes gestes, mes paroles selon le personnage que j'étois appellé si malheureusement à représenter.

Tout en brûlant mon omelette, la bavarde sempiternelle m'assassinoit de ses questions qu'elle entre-mêloit de réflexions insidieuses. Comme elle les plaignoit ces bons seigneurs, ces pauvres prêtres, tous ces braves marchands qu'on guillotinoit par douzaine ! Cela ne prit pas. Elle se rabattit sur Corday dont elle fit l'éloge, sur Marat dont elle dit pis que pendre. J'entrai dans une grosse fureur, & ne la menaçai pas moins que de la guillotine, le tout en vrai style de Père Ducheſne : enfin je me rendis un Jacobin, hideux de ressemblance. Elle ne s'étonna point ; elle ne se rendit point ; elle continua son vilain rôle avec une perfidie constante, & je demeurai dans le mien avec une épouventable intrépidité.

Pourtant fallut-il s'aller coucher. Par précaution je me mis au lit avec mon pentalon où je tenois toujours mes deux bons pistolets de poche. Ma chère espingolle, je la braquai sous mon chevet. Au reste quelque formidable que fût cette arme, qui, de sa large embouchure, comme d'un canon chargé à mitraille, vomissoit quatre balles & quinze chévretines à-la-fois, et laissoit ensuite échaper une puissante bayonnette, ce n'étoit pas sur elle que je comptois le plus. Ce qui me donnoit sur-tout l'audace de regarder avec calme les renaissans périls de chaque jour, & de traverser, tête levée, la foule ennemie, c'étoient plusieurs

pilules d'un excellent opium, don précieux de mon *universel* du Finiſtère. Je les tenois enveloppées d'un morceau de gant, cachées ſur ma peau même, d'ailleurs ſi bien & dans une cachoit ſi ſecret, qu'à moins de me mettre nud de la tête aux pieds, & de me palper le plus indécemment du monde, il étoit impoſſible de rien trouver. Au cas d'une attaque imprévue, de quelque bruſque ſurpriſe, qui ne m'eut permis ni de me faire jour, ni de terminer mon ſort avec mes piſtolets, une reſſource derniere, mais aſſurée, me reſtoit encore. Du fond de l'affreux cachot où ils ne manquereient pas de me jetter d'abord, au moyen de mon inviſible narcotique, j'échapois à leur exécrable échafaut. Je me complaiſois dans cette penſée que, juſqu'à mon dernier ſoupir, défiant leur fureur, je l'aurois trompée.

Le lendemain je fus un peu ſurpris d'avoir paſſé toute une bonne & longue nuit dans le même lieu. C'étoit à plus de neuf heures que l'hôteſſe me reveilloit, pour me demander ſi je ne partois pas. Je l'aſſurai que me trouvant fort bien chez elle, j'y dinerois, il ne tint pas à elle que ce ne fût mon dernier dîner. Comme je le finiſſois elle ſortit, me diſant d'un ton patelin, que je la payerois à ſon retour; qu'elle alloit rentrer dans l'inſtant. Il eſt vrai qu'elle ne tarda pas, mais elle amenoit un gros payſan encore plus embaraſſé qu'énorgueilli de ſa magiſtrature. C'eſt le citoyen notre Maire, me dit-elle, il vient voir votre paſſe. Je le produiſis d'un air ſatisfait. A la manière dont il le lut, je reconnus preſqu'auſitôt qu'il ne ſavoit pas lire. Mais il demanda le cachet, il avoit un timbre que je lui montrai, ajoutant qu'on ne cachetoit pas d'une autre manière dans mon pays; & du même temps je commençai ſur cette eſpèce de cachet, une longue & belle hiſtoire ſouvent interrompue par les raſades du petit vin aigrelet, dont je venois de faire apporter pinte, pour que le citoyen Maire me fit l'honneur de boire un coup avec moi. J'avois très-bien fait, & je m'apperçus dans le cours du récit de mon hiſtoire, que les épiſodes faiſoient merveilleuſement valoir le fonds. La méchante hôteſſe s'en apperçut auſſi, le Maire trouvoit mes papiers trop bons, ce n'étoit pas ſon compte. Je vais, dit-elle, chercher le citoyen Procureur-Syndic; c'eſt celui-là qui déchifre tout couramment dans les écritures. Il entra preſqu'auſſitôt, fut

reçu comme un homme dont je connoissois l'éclatant mérite, prit un troisième verre, & d'abord entendit l'un de mes derniers contes, que le Maire me pria de recommencer pour son collègue. Sur celui-là un second fut anté, & sur le second un troisième que plusieurs autres suivirent encore, le tout accompagné du cliquetis des verres, & du fracas des éclats de rire que mes villageois poussoient à pleine gorge. Pour eux prodigue, avare pour moi, je remplissois à tout moment leurs verres, & ne vuidois le mien que le moins possible. Peu-à-peu néanmoins je m'étois échauffé moi-même, j'en avois une pointe & n'en valois que mieux. Mes récits toujours plus divertissans les faisoient pâmer de joie. Ils oublioient le Passeport qu'au reste j'avois grand soin de leur rappeller sans cesse. La femme qui ne buvoit pas, guilloit de l'impatience de le voir reparoître ; il reparoissoit en effet, mais pour disparoître aussitôt. *Le devoir, le respect pour les Magistrats du Peuple* me le mettoient à chaque instant à la main ; mais les vertus de Marat à publier, les grandes prouesses de la Montagne à peindre, tant de récits intéressans ou gais que j'avois à faire, ne me permettoient pas de l'ouvrir ; sans que j'y fisse la moindre attention, il retomboit dans mon porte-feuille. Je ne tardois pas à l'en retirer, mais pour l'y laisser retomber encore. Dans l'espace d'une heure il fit trente fois le voyage ; trente fois ils l'entrevirent, ils ne le virent pas une fois. Au reste, il n'en étoit plus besoin. Plus je parlois, plus je criois, plus je jurois, plus je guillotinois, plus j'insultois à la morale, à la justice, à l'honnêteté publiques, moins ils avoient envie de lire mes papiers ; nul doute désormais que je ne fûsse un des bons patriotes de la France. L'Hôtesse en enrageoit, elle alla chercher un Municipal, pour renfort. Je le fis boire & rire, rire & boire, mais pour le Passeport il ne lui fut permis comme aux autres, de l'appercevoir que de loin. Pourtant la mijaurée n'en vouloit point démordre ; ne fut-ce que pour le débit de son vin, elle iroit chercher toute sa Municipalité, pièce à pièce ! Ne m'amenoit-elle pas encore deux recrues, mais si puissamment robustes, qu'eux seuls auroient vuidé la cave. On eut fini par m'y enterrer. Dès que je les apperçus, je me levai pour payer ma dépense. l'Honnête femme qui pourtant s'étoit contentée de regarder boire, voyoit double ; elle comptoit

quelques pintes de plus; moi qui n'avois rien à craindre, je l'envoyai à tous les diables, & lui offris pour le voyage mon *passe* dont je ne cessois de parler, & avec lequel j'assurois aux nouveaux venus, qu'on iroit jusqu'au fond de l'enfer. Cette assertion ne fut contredit par aucun des anciens. Le Maire qui ne l'avoit pas lû, quoique je lui en eusse laissé le pouvoir, juroit qu'*il n'y avoit rien à y reprendre*, mais il le juroit moins fort que ses deux accolytes auxquels je n'avois pas permis de le lire. Ce fut au milieu de leurs complimens que je payai avec la dépense déjà faite, une autre pinte que je fis apporter; & dès que j'en eus gouté à la santé des deux derniers auxiliaires, je pris congé au regret de la compagnie, fâchée de perdre un si bon compagnon; sur-tout au grand regret de la méchante femme, intérieurement désespérée d'être enfin réduite à ne plus espérer cette fois aux cents francs de gratifications, dont on récompensoit tous les délateurs.

Le lendemain rien de nouveau; ce ne fut que le jour d'après que je vis Périgueux, dangereux passage, aux environs duquel l'ami de Valadi s'étoit fait arrêter. Heureusement la route de Limoges tourne la ville, par un fauxbourg où personne ne m'inquiéta; mais il étoit nuit pleine lorsqu'excédé de fatigue, j'arrivai dans un hameau, distant d'une lieue, appellé *les Tavernes*; l'aubergiste s'alloit coucher. A peine je lui demandois un lit, qu'il me demanda mon Passeport, dès qu'il eut reconnu qu'il n'étoit point visé du chef-lieu il se récria; je vois bien, disoit-il, qu'il l'est de Libourne, *sans quoi je vous ferois arrêter tout-à l'heure*; mais vous passez Périgueux, sans vous présenter aux Autorités; dès demain, pardieu, on vous y fera reconduire! Le moyen de ne pas frémir; je n'ignorois pas que deux ou trois montagnards étoient dans Périgueux, ou d'ailleurs tous les corps Administratifs avoient été, dans le style d'Hébert, *régénérés*; je fis néanmoins bonne contenance, annonçant que je ne voyois à ce retour d'autre inconvénient que celui d'allonger ma route, à moi pauvre diable déjà si malade; je croyois d'ailleurs inutile & même impossible de faire viser mes papiers par-tout où je passois; à quoi l'hôte répondit toujours trop-laconiquement: ah pardieu, vous

y ſerez reconduit. Enfin une eſpèce de voiturier qui avoit l'air de la franchiſe, de la douceur & de la bonhommie, prit parti pour moi, contre l'aubergiſte auquel il remontra, d'un ton amical mais ferme, qu'en effet *ce pauvre homme* n'étoit pas tenu de ſe faire viſer dans toutes les villes; qu'il y auroit de la cruauté à le faire retourner ſur ſes pas dans l'état où il ſe trouvoit; qu'à force de chicanner les voyageurs on les dégoutoit; & que c'étoit ainſi *qu'on achevoit de ruiner les Aubergiſtes, le Commerce, la France & les Voituriers*; à ce diſcours, notre hôte un peu calmé ne répéta plus ſa terrible phraſe; mais, quoique je pûſſe eſſayer, il ne dit pas non plus un ſeul mot qui fût propre à me raſſurer; je trouvai même que toutes ſes manières étoient de mauvaiſe augure. Il ne me donnoit pour ſouper qu'un morceau de pain noir & de la piquette, mon brave *partenaire* prit encore pitié de ma peine; il m'offrit & me força d'accepter le dernier morceau d'un morceau de volaille qu'il dévoroit, quand j'étois entré. Puis on cauſa. Je ne ſais comment on parla de divorce; mon bon homme alors ſe mit en colère, proteſtant qu'on ne le réduiroit jamais à ſe ſéparer de ſa femme & de ſes enfans. Je vis qu'il les adoroit; & quelques mots ſuffirent pour m'apprendre que cet homme mal élevé, mais bien né, ſeulement aidé de ſes ſimples lumières & de ſa probité naturelle, déteſtoit les excès du jour; je n'appris pas, ſans quelque joie, qu'il alloit à Limoges, avec une petite charette chargée de marchandiſes; & je me promis bien de me lever d'aſſez bonne heure pour faire route avec lui, pourvû que l'aubergiſte n'eût pas encore le ſecret deſſein de me faire reprendre le chemin de Périgueux. Sa femme, comme j'allois dans un grenier vers le grabat qu'elle m'indiquoit, me déclara qu'il falloit payer ſur l'heure mon méchant repas & mon plus méchant lit. Qu'un philoſophe même eſt quelquefois foible & biſaire! Cette circonſtance qui d'ailleurs me prouvoit qu'enfin je jouais à merveille le ſans-culotte, & que le repréſentant du Peuple étoit bien caché, cette circonſtance m'affecta beaucoup plus vivement que l'approche des plus grands périls. J'avois en vérité les larmes aux yeux, lorſque je tendis à cette femme le piètre aſſignat de quinze ſols, ſur lequel elle me rendit encore *un monneron* de cinq; & dès qu'elle ſe fut éloignée: que de peine, mécriai-je,

que de peines à souffrir, que d'humiliations à dévorer! Hélas & pour finir peut-être sur un échafaud!

Jugez pourtant de l'imprudence que je venois de commettre & de l'angoisse qui la suivit, lorsque presqu'aussitôt le bruit causé par quelques mouvemens partis d'une autre manière de lit, que je n'avois pas apperçu à l'autre extrémité de mon taudis, me fit comprendre qu'un pauvre hère étoit là, qui, s'il ne s'étoit pas trouvé profondément endormi, devoit m'avoir entendu; dès lors c'en fut fait de ma nuit; l'inquiétude amena l'insomnie; à la pointe du jour seulement la fièvre m'ayant laissé, je tombai dans un assoupissement trop long. Quand je rouvris les yeux, il y avoit une bonne heure que le charretier tutélaire étoit parti; & mon opium qui, s'étant détaché dans les mouvemens de ma veille, étoit apparemment perdu! Dans quelle anxiété me jetta la recherche de ce secours plus que jamais indispensable; quel tourment jusqu'à ce que je l'eusse retrouvé! Peut-être aucun des cruels accidens de ce triste voyage, ne m'avoit fait autant souffrir!

Je descendois pour me traîner dehors quand, du seuil de la porte, l'aubergiste déjà à cheval me cria: bon voyage! Je vais à Périgueux. Un instant après réfléchissant sur l'étrange soin qu'il avoit pris de me dire où il alloit, à moi qui ne le lui demandois pas, je m'imquiétai de savoir s'il avoit bien pris cette route, & regardant de tous côtés je ne vis rien sur celle de Périgueux, mais au contraire un cavalier qui galoppoit du côté de Thiviers. Dès lors je suis en proie aux plus vives allarmes: sans doute il prend l'avance pour me dénoncer & me faire arrêter dans le premier bourg; pourtant je me mets en chemin, bien résolu d'interroger les passans. Le premier à qui je demande si le cavalier, qui est en avant, n'a pas un cheval noir, un manteau gris, à-peu-près cinquante ans, cinq pieds six pouces, les cheveux bruns, me répond oui. Autant m'en dit le second. Le troisième, c'étoit mon charretier de la veille; il avoit été lentement, parce qu'il y avoit toujours à monter. J'affecte un air riant & je lui dis: bon jour. Notre aubergiste est donc en avant? Il me répond simplement que non. Préoccupé de mes craintes, je n'ajoute rien, je passe, & demi-quart de lieue plus loin je questionne un quatrième voyageur

C'eſt bien l'homme que vous me dépeignez, dit-il; mais vous ne pouvez manquer de le ratraper : il vient de s'arrêter au bas de la montagne, dans le gros village que vous pouvez appercevoir d'ici. Ces mots ne me permettent plus de douter du malheur qu'un traître me prépare. Pour l'éviter, s'il eſt poſſible, je ferai bien, quoiqu'il m'en coute & quelqu'en ſoit le riſque, de revenir ſur mes pas, de retourner à Périgueux & de m'y faire viſer. Sans doute il vaut encore mieux aller de moi-même me préſenter dans cette redoutable ville, où du moins ma démarche en apparence volontaire, inſpirera quelque confiance, que d'y être reconduit dès ce ſoir, par les Jacobins de ce bourg où un dénonciateur m'attend. Quelle alternative néanmoins ! Que le choix eſt cruel ! Et quelle noire méchanceté m'y réduit ! Enfin je me décide & me voila, bien triſte, reprenant le chemin de la ville. Je retrouve le charretier qui me demande ſi j'ai perdu quelque choſe ? Helas, oui, mes fatigues & mon temps, je retourne à Périgueux. Mais vous qui m'aviez inſpiré tant de confiance, vous auſſi pourquoi me tromper maintenant? Pourquoi vous réunir à cet homme qui me trahit, — qui ? Me dit-il. — L'aubergiſte. C'eſt lui qui vient de paſſer ſur ce cheval noir, avec un manteau gris. Il vous a prié de ne m'en rien dire; il eſt allé me dénoncer à Paliſſoux. Pas un mot de vrai ! S'écrie mon charretier. Je l'ai bien vu ce voyageur; ce n'eſt pas l'aubergiſte; s'il en étoit capable, je ne retournerois jamais loger chez lui; & de ce ton que le menſonge n'imite pas; de cet air ſenſible que le méchant n'aura jamais, il ajoute : tenez, mon pauvre ami, vous me faites compaſſion; dans l'état où vous êtes, avec une jambe enflée juſqu'au genou, vous retourneriez à Périgueux ! croyez-moi montez ſur ma charrette, faites vous un trou dans mes marchandiſes; venez dîner à Paliſſoux; je vous promets que dans ma compagnie, perſonne ne vous y dira mot. Après tout je m'en tiens à mon premier dire : vous n'avez pas l'air d'un voleur.

Quel heureux changement dans ma ſituation ! Cette charrette me ſecoue à faire trembler ! Et dans chaque cahos je dois me cramponner fortement, ſi je ne veux pas être précipité du haut en bas ! Mais ma jambe ſe repoſe. Les ſueurs abondantes, les fatigues cruelles, les douleurs aigues

me ſont épargnées ; & puis ſi le bon charretier me continue ſa protection !... Il faut encore m'aſſurer !... Il faut voir.

Nous dînâmes enſemble ; le repas fut trop court. Plus je lui parlois, plus il m'inſpiroit de confiance ; & plus il s'aſſuroit de ſon côté *que je n'avois pas l'air d'un voleur.* Cet étrange compliment auquel il bornoit ſes éloges, ne pouvoit que me frapper beaucoup. Je l'avois d'abord expliqué dans ce ſens que le bon charretier, tout plein de ſon état, avoit le bonheur de ne connoître que cette eſpèce d'ennemis ; apparemment ſon eſprit naïf & ſimple, n'en n'imaginoit aucune autre ; mais bientôt j'appris que l'hôte des Tavernes ne m'avoit craint ni comme ariſtocrate, ni comme girondiſte ; il ne ſe mêloit que de ſes affaires, & tout bonnement il m'avoit pris pour un voleur. Delà venoit que ſa femme m'avoit fait payer d'avance ; & pendant que je me couchois, mon charretier avoit par inſtinct, diſſuadé l'aubergiſte qui ſans cela m'eut peut-être fait arrêter. Mes marches douloureuſes par de mauvais chemins & des temps affreux m'avoient déjà ſi fort changé ! D'ailleurs j'étois arrivé dans cette auberge à une heure indue ; quoiqu'il en ſoit, mon brave homme ne ſe repentoit pas de m'avoir défendu : il répétoit ſans ceſſe que je n'avois pas l'air d'un voleur.

C'eſt qu'au contraire, lui dis-je, je ſuis leur ennemi ; nous entrâmes en explication, je continuai : les voleurs, ce ſont les maratiſtes, ce ſont les gens qui guillotinent les négocians pour s'emparer de leurs marchandiſes, & qui détruiſent le commerce par cette loi du maximum également ruineuſe, inexécutable, & qui n'eſt qu'une permiſſion donnée à tous les brigands, de piller tous les magazins. Bravo ! s'écria-t-il en m'appliquant ſur la poitrine un rude coup du plat de ſa main. Je repris : eh bien, moi, je ſuis du commerce de Bordeaux. Je me ſuis prononcé contre les voleurs. Je les ai tout haut appellés par leur nom. J'ai décidé nombre de mes camarades à leur faire la guerre ; je la leur ai faite longue & mortelle. Enfin ils ſont les plus forts ; ils veulent ma tête & je me ſauve.—A ta ſanté, s'écria-t-il en pouſſant ſon verre ſur le mien. Il ne buvoit pas, il avaloit, il trépignoit d'aiſe. Des coquins ! des coquins ! Me dit-il ; un tas de drôles qui n'ont jamais rien fait & qui mangent le bien

de celui qui travaille ! Mon beau cheveau ne l'ont-ils pas requéri, comme ils disent; ils ont tellement chargé la pauvre bête qu'il en est devenu malade & mort; je l'avois payé vingt beaux louis. Et ce divorce ! c'est aussi pour requérir ma femme qu'ils ont inventé ça; est-ce qu'on peut m'ôter ma femme, voyons ! sacrebleu, que j'ai bien fait de vous avoir défendu ! Et vous viendrez avec moi, dà ! Je suis connu sur toute cette route. Avec moi, on ne vous dira rien; sacrebleu, je le voyois bien que vous n'aviez pas l'air d'un voleur.

Pour qu'il en fût plus sûr, je payai *tout le fricot*, & le priant de se charger dorénavant de ma dépense, je le forçai de recevoir un assignat de cinquante livres, qu'il ne mit point dans son porte-feuille, sans me parler de son cheveau, de sa femme, de son dieu; & sans avoir répété quatre ou cinq fois que je n'étois pas un voleur.

Il eut pour moi, l'attention de ne point aller coucher à Thiviers; ce fut dès le grand matin que nous passâmes ce Chef-lieu de District; étendu dans la charrette & couché à plat-ventre sous la toile qui couvroit les marchandises, j'étois invisible. Dans toutes les auberges, mon conducteur étoit connu. Les questions curieuses ne s'adressoient qu'à lui; il me donnoit pour un jeune *Libournois* de ses amis, & ne manquoit pas d'affirmer que j'étois bien en règle. Dans les villages, dans les petits bourgs, je ne prenois pas l'inutile peine de me cacher sous la toile; je passois à visage découvert, seulement à demi-couché sur la charrette; la jambe malade enveloppée du sareau de mon guide, l'air fatigué, souffrant, mais pourtant fier & déterminé; qui dans cet équipage, & sous ce maintien, eut soupçonné l'un de ces proscrits trop fameux, poursuivis dans toute la France ! Je ressemblois tout-à-fait à un pauvre volontaire, tout-à-l'heure sorti des hopitaux & s'en retournant au pays avec un congé de semestre.

Cette ressemblance & ma présence d'esprit, me tirerent à la fin de la troisième journée, d'un très-mauvais pas. C'étoit à *Aixe*, petite ville à deux lieues de Limoges. Mon conducteur m'avoit dit qu'on n'y montoit point la garde; ainsi je ne m'étois pas mis sous la toile; tout d'un coup au détour d'une rue, nous tombons dans un poste tout nouvellement établi. Pour cette fois, il faisoit

beau, il faiſoit jour, le factionnaire ne dormoit pas, & qui pis eſt vingt de ſes camarades, aſſis au dehors à côté de lui, me regardoient curieuſement. Citoyen; ton Paſſeport! Me dit la ſentinelle. Moi, ſans héſiter, je lui crie en ſoulevant ma jambe avec effort : attend petit B..... (c'étoit un enfant de ſeize ans). Va-t-en à ma place te faire mettre à terre par les brigands de la Vendée. Puis en revenant paſſe hardiment par-tout; ta jambe à moitié caſſée te ſervira de Paſſeport. A ces mots la ſans-culotterie charmée, partit d'un éclat général; tous en battant des mains, s'écrioient: bien, bien, camarade! Et le pauvre petit ſoldat, tout honteux, prit auſſi le parti de rire; quand à mon guide, preſſé d'aller plus loin, il remuoit terriblement ſon fouet. C'étoit la première fois que je le voyois battre ſes chevaux; c'étoit auſſi la plus grande preuve d'attachement qu'il pût me donner!

Ce fut dans la même ſoirée que nous arrivâmes à Limoges; mon conducteur ſavoit que je ne pouvois y deſcendre à l'auberge, il me reçut chez lui. Je n'y demeurai pas ſans quelque péril; ſa maiſon étoit ouverte à tout venant; j'occupois, dans une chambre du fond, un bon lit d'ou je ne ſortois gueres, que pour tremper ma jambe dans le ſceau plein d'eau tiède, qu'on m'apportoit dix fois par jour; deux journées s'écoulèrent ainſi, au milieu des ſoins que la femme ſe donnoit pour rétablir ma ſanté, & des recherches que faiſoit le mari, pour trouver quelque *bon garçon* qui me conduiſit plus loin; & qu'alors je remerciois la Providence, qui ne ſembloit m'avoir lié les jambes, qu'afin de me forçer à tomber dans les bras de cet excellent protecteur!

Nous étions à la fin de la troiſième journée, l'heure étoit paſſée, à laquelle mon conducteur ordinairement rentroit; ſa femme vint tout-à-coup d'un ton myſtérieux, me conter que ſon mari l'avoit chargée de me conduire ſur l'heure à l'auberge du fauxbourg, où j'allois trouver des voituriers qui m'en meneroient à Orléans. Non, non, vous vous trompez, lui dis-je, ce n'eſt point à l'heure qu'il eſt que des voituriers partent; ce n'eſt point à l'auberge du fauxbourg que je dois aller; au dehors de ce fauxbourg je trouverais un corps de garde qu'il me faut éviter. Mon brave ami m'en a prévenu; c'eſt lui, lui ſeul qui me veut guider dans ce paſſage difficile; il m'en a

donné sa parole, j'y compte & suis bien sur qu'il ne m'abandonne pas; alors elle se mit à pleurer, m'avoua qu'elle prenoit peur; & me conjura de ne point affliger son mari, par le récit de la *petite ruse* qu'elle avoit inventée pour *me déloger* pendant son absence.

Petite ruse, soit, pauvre femme! mais si je vous avois cru, je faisois naufrage dans le port.

Il rentra presqu'aussitôt, son mari. Ses yeux étoient étincelans; jamais son maintien ne m'avoit paru si animé; il vouloit parler & ne pouvoit pas. Enfin il campa ses deux poings sur mes épaules & sa rude barbe dans mon visage, puis m'écrasant la main qu'il croyoit seulement serrer, sacrebleu! s'écria-t-il, c'est fini; vous partez demain; un bon garçon *vous roule* jusqu'à Paris; il est prévenu que vous êtes *marchandise de contrebande*, que tout le long de la route *il faut souffler*. Sacrebleu, que je suis content.

Le brave homme! qu'il l'auroit été davantage, s'il eût su tout ce que j'étois! mais le lui confier, c'étoit en même tems le dire à sa femme avec laquelle il ne savoit pas garder un secret. Et jugez, dans sa mortelle frayeur, quelles nouvelles *petites ruses* elle eût peut-être inventées! assurément la tête lui en eût tournée, et dès le lendemain, sans doute, avant que j'eusse fait dix lieues, son mari, moi, le *bon garçon*, nous étions tous perdus. Je me vis, à regret, forcée de cacher quelque chose à ce digne ami.

Il me reveilla avant deux heures du matin; c'est qu'il falloit avoir le tems de vuider chacun sa bouteille, d'entamer l'andouille & de mettre sur le tout quelques *bonnes gouttes* de café. Le moyen de me refuser à ce très matinal repas! il m'y convioit de si bon cœur! il avoit tant de plaisir à trinquer avec moi! pourtant j'apperçevois sa joie mêlée de quelque tristesse. Ce ne pouvoit être seulement le chagrin de me quitter, puis qu'à ce prix il étoit mon libérateur. Enfin je sus que sa femme, toujours plus effrayée, n'avoit pu jamais se décider à rester cette nuit dans sa maison. Çà me fait bien de la peine, disoit-il, car aussitôt que je vous aurai conduit à votre occasion, moi aussi je partirai. Je vais à Périgueux; c'est un voyage de plusieurs jours; on est alors bien aise de causer avec sa femme. Je le crois, il l'adoroit comme au premier jour de ses nôces. Eh bien, poursuivit-il,

c'est partie remise; je retrouverai ma femme, & je n'aurois pas retrouvé l'occasion de sauver un honnête homme. Vous qui me lisez, je ne sais si vous êtes émus autant que je le fus : je l'écoutois, j'admirois en silence, & mes yeux se mouilloient de larmes.

Quand nous eûmes bien bu, bien mangé, nous partîmes; mais il fallut auparavant souffrir qu'il farcît mes poches de pain, de viandes, de fruits, de chataignes; il m'offrit encore une paire de gants de laine & un bonnet de coton que j'acceptai de grand cœur & que je conserve.

Aux premiers rayons du crépuscule, nous fîmes un assez long détour, au moyen duquel, le corps-de-garde & tous les postes extérieurs furent évités. A demi lieue, sur la grande route, nous entrâmes dans un bouchon où le nouveau guide m'attendoit. Après qu'il m'eut remis dans ses mains & repété cent fois ses recommandations mon brave ami me serra, m'embrassa, pleura même. Moi aussi, je pleurois; mais qu'elles sont douces les larmes de la reconnoissance!..... Enfin nous nous dîmes adieu.

Adieu brave homme, homme sensible & généreux, bon sans-culotte, tels qu'ils devroient être, tels qu'ils seroient tous, si des scélérats n'avoient pris à tâche de les pervertir. Tu dois être persécuté dans ma triste patrie, puisque ton ame agreste & simple est douée de toutes les vertus auxquelles la plus haute philosophie n'ateint que rarement... Il doit être persécuté!..... ô Dieu, Dieu juste, rends-lui du moins dans ses infortunes tous les secours qu'il m'a prêtés.

Mon nouveau conducteur étoit ce que m'avoit dit l'ancien : un bon garçon, dans le sens qu'il avoit du courage & me montroit les meilleurs dispositions. Mais un premier coup-d'œil jetté sur sa voiture, fort différente de celle de mon charretier, me fit comprendre que j'y serois dans une situation souvent très-périlleuse & presque toujours très-délicate. D'abord elle étoit lourde cette voiture, & très-pesamment chargée; nous n'irions donc qu'à petites journées. Ensuite j'avois sept compagnons de voyage, & quels compagnons! c'étoient! .... tous sept d'humeur très-discordante, ne s'entendoient que sur un point; tous sept, ils s'honoroient d'être jacobins, & n'étoient pas médiocrement jacobinisés.

Tels étoient les voyageurs appellés, d'abord par le seul intérêt de faire quelque chose d'agréable au conducteur, appellés, dis-je à garder mon secret dans tout le cours du voyage, & même à payer pour moi de leurs personnes en maintes occasions. A l'entrée d'une ville, à chaque corps-de-garde, à chaque poste, à tout endroit où l'on demanderoit des passeports, il faudroit que je me tinsse couché tout de mon long dans la voiture, une moitié de mon corps couverte des habits, des manteaux, des corps mêmes de tous ces francs montagnards, & l'autre moitié cachée sous les jupons de leurs femmes maratistes. C'étoit ainsi qu'on prétendoit me passer par-tout; on n'avoit pas d'autre moyen!

Si vous prenez un instant ma place, vous concevrez toutes les difficultés de ma position. Premièrement il y avoit des circonstances extrêmement périlleuses où je devois pourtant prendre avec mes camarades l'air d'un homme qui ne rédoute rien. Par exemple, dès que les passeports avoient été vus quelque part, on m'y croyoit hors d'affaire; l'auberge où l'on s'arrêtoit pour dîner, pour coucher sur-tout, étoit ordinairement la meilleure du lieu, parconséquent la plus fréquentée des voyageurs. C'étoit-là que j'avois à craindre la rencontre d'un Député, d'un Commissaire, de ces coureurs en chaise de poste, dont la plupart, employés par le gouvernement, me connoissoient. C'étoit-là néanmoins que je devois conserver un front tout-à-fait tranquille; que si j'eusse laissé transpirer quelques-unes de mes mille inquiétudes, on se fût dit à l'oreille: cet homme est donc très connu! seroit-ce un émigré? seroit-ce un personnage de quelque importance? & bientôt on ne se fût pas gêné de le dire tout haut. Je ne devois donc jamais prendre d'autres précautions ni témoigner d'autres craintes que celles qui convenoient à un obscur déserteur; personne ne me croyoit autre chose. Malheur à moi si mes compagnons avoient pu deviner qui j'étois; les uns eussent pâli d'effroi, les autres eussent voulu m'arracher les yeux; je ne sais pas même si le conducteur, malgré l'appas de la récompense que je lui avois promise, malgré les recommandations de mon bon ami qui étoit aussi le sien, malgré sa haine pour les tyrans du jour, je ne sais pas s'il eût osé tenir ferme.

Il me falloit, en ſecond lieu, au milieu des petites factions qui diviſoient la carroſſée, conſtamment éviter de prendre parti; je ne devois en mécontenter ni en épouſer aucune, mais au contraire les ménager toutes & doucement me faire jour entre elles. Que dis-je! il me falloit, par un art plus profond que celui de la coquette la plus exercée, m'attacher à m'attirer tous les ſoins, à me gagner toutes les bienveillances, à me conquérir tous les cœurs. Ce n'étoit pas ſeulement un ennemi que j'avois à craindre; il ſuffiſoit d'un indifférent pour me perdre. Mon ſalut exigeoit que, dans cette coterie compoſée de tant d'originaux diſcordans, il n'y eût perſonne qui ne s'accordât à raffoler de moi.

Ils en raffollèrent tous, & bientôt. Le cavalier, je lui tenois tête, le verre en main, dans les repas du ſoir, . . . le. . . , ... , ... le. . . . . dès la ſeconde journée ils raffoloient de moi.

Pardon de tous ces détails; mais c'eſt qu'auſſi jamais homme ne ſe trouva dans une ſituation ſemblable, & maintenant le récit des faits va ſuivre avec rapidité.

Pendant les deux premiers jours, tout alla bien; perſonne ne s'inquiéta de nous. Au milieu du troiſième, la méſaventure d'*Aire* ſe renouvella. C'étoit à *Bois-Remont*, je crois : un miſérable petit hameau, compoſé de cinq à ſix chaumières. Le moyen de ſoupçonner qu'une ſentinelle étoit là. Il avoit gêlé, il faiſoit très-froid; pour me réchauffer, j'avois mis pied à terre, je marchois avec le cavalier. Tout à-coup un factionnaire nous apparoît; je vais à lui : que fais-tu là, camarade? il me paroît que tu ne brûles pas? Lui ſe met à rire. Si tu veux que j'aye plus chaud, me répond-il, tu n'as qu'à m'apporter un verre de vin. — De tout mon cœur! je le vais chercher. Je ne le lui portai pas, je le lui envoyai. Cependant il regardoit les paſſeports des autres; il oublia le mien.

Pourquoi donc une ſentinelle dans ce hameau? diſois-je au maître de poſte qui tenoit un bouchon qu'il appelloit auberge. Il nous apprit que la Vendée qui groſſiſſoit beaucoup & s'avançoit de ce côté, forcoit à cette ſurveillance. Sur une route de trente lieues nous trouverions des corps-de-garde dans tous les endroits où nous paſſerions. A ces mots, notre voiturier fronça le ſourcil,

Après Limoges, il avoit cru ne devoir être visité qu'une fois à Chateau-Roux; puis d'Orléans à Paris, très mauvais passage, quatre ou cinq fois. *Sa contrebande* devenoit bien plus difficile à *souffler*! C'est dans cette occasion que j'eus lieu de reconnoître qu'avec un grand courage cet homme avoit plus d'adresse et de pénétration qu'on ne devoit l'attendre dans son état. Vous vous conduisés très-bien avec ces gens-là, me dit-il tout bas en me montrant la carrossée; continuez, ne craignez pas que je vous manque. Fussiez-vous le diable, ajouta-t-il en me serrant la main, je vous passerai! Je répondis: fort bien! mais puisque les obstacles sont doublés, je doublerai la récompense. A la bonne heure! répliqua-t-il: vous êtes un homme juste, & cela me fait plaisir. Cependant ne vous gênez pas; on se retrouve dans le monde, & alors comme alors.

Le soir du lendemain, nous fûmes arrêtés à l'entrée d'*Argenton*; mais on ne fouilla point la voiture, on se contenta de regarder les papiers que chacun produisit. Moi, pour n'en pas produire, j'étois comme je l'ai annoncé, tapis sous un tas de hardes & de jupes. Je ne m'en dépêtrai que pour descendre à l'auberge. Tous les esprits y étoient occupés de l'événement de l'après-dinée. Sans se faire presser, on nous le conta. Deux volontaires avoient été rencontrés hier, aux environs *Dufay*, vers minuit, dans la traverse, & n'ayant pour tout passeport qu'une permission qui n'avoit pas paru fort en regle. Aujourd'hui douze gardes nationaux les amenoient à Argenton, pour qu'on les examinât de plus près. A quelques portées de fusil de la ville un des deux suspects avoit prétexté un besoin. On lui avoit permis de s'écarter. Arrivé sur les bords de la rivière, il en avoit d'un coup-d'œil sondé la profondeur; il avoit jetté un couteau à son camarade, en lui criant: tâches de t'en servir; & il s'étoit précipité. On s'étoit vainement efforcé de le secourir; depuis deux heures on le cherchoit sous l'eau. Son compagnon venoit d'être jetté dans les prisons de la ville. Ce récit me fit frémir. Je savois que Guadet & Salles nourrissoient depuis long-tems le téméraire projet de traverser toute la France, avec une permission qu'ils se seroient fabriquée, comme étant des soldats qui alloient rejoindre l'armée du nord. Parvenus aux frontières, ils

autoient traverſé les Pays-Bas, pour aller chercher à Amſterdam, quelque vaiſſeau qui les eût portés en Amérique. Tremblant pour mes amis, je demandai le ſignalement de ces volontaires; on me les dépeignit tels à-peu-près que je les connoiſſois. Hélas, étoit-il bien vrai que ce fût Salles qui non loin de moi gémit dans les cachots, & que mon cher Guadet eût trouvé ſon tombeau dans les eaux de la Creuſe; je n'ai pu depuis ce tems-là rien apprendre de ce qui les touche (1).

Tourmenté de cette inquiétude nouvelle, il me falloit cependant affecter quelque joie. L'heure du ſouper étoit venue. Acharnés ſur le premier plat, les convives ne s'appercevoient pas que je ne pouvois manger; mais le cavalier ſe fut bien vîte apperçu que je ne pouvois boire. Entre lui & moi le choc des verres avoit déjà commencé. Jugez de ce que je ſouffrois!

Il y eut péril à *Château-Roux* dans la journée ſuivante. C'étoit un chef-lieu de département: les paſſeports furent longuement examinés. Puis un des jacobins de garde ſe hiſſa, je ne dois pas dire à la portière, je dois dire à l'ouverture de notre voiture. Il vouloit s'aſſurer s'il n'y avoit en effet que ſix voyageurs, *craignant toujours que quelque Girondin n'échappât.* (C'étoit ainſi qu'en ce moment il le diſoit lui-même.) Heureuſement nos précautions avoient été priſes. Habits, manteaux, jupons, paille, cartons, paquets, hommes, femmes, enfans, tout me cachoit, me couvroit, m'étouffoit; je ne bougeois pas, je ne ſouffloit point; mais mon cœur battoit fort. Enfin l'inquiſiteur nous abandonna d'un air aſſez mécontent; & il devoit l'être, car malgré toute ſa ſurveillance, il laiſſoit échapper un fier Girondin.

Il étoit écrit que ce ſeroit dans cette ville de Château-Roux que commenceroient pour moi des épreuves d'une autre eſpèce. Dans la Gironde nous avions ſu l'événement du 10 brumaire, je veux dire l'aſſaſſinat juridique de nos vingt-un malheureux amis, la plûpart fondateurs de la république. D'autres reſtoient, qui pouvoient

(1) Je ne le ſais que trop maintenant. Ce n'eſt pas ſous les eaux de la *Creuſe* qu'ils ont péri; mais dans Bordeaux même, dans cette ville que leur courage avoit défendue, que leurs talens avoient illuſtrée! ô, cité malheureuſe, quand mettras-tu leurs ſtatues où tu as vu leurs échafauds?

échapper ; du moins nous voulions l'espérer encore. Ce soir, à Château-Roux, un homme qui venoit de Paris, vint se mettre à notre table. On lui demanda des nouvelles. Madame Roland vient d'être guillotinée, nous dit-il. Quel coup pour moi ! j'y résistai le moins mal que je pus. Les Parisiens avoient donc souffert aussi qu'elle tombât sur l'échaffaut, cette femme courageuse qui seule aux premiers jours de septembre, osoit prendre encore leur défense, & dans ses écrits immortels, tonner contre les assassins. Au moins on avoit recueilli ses dernières paroles. Après avoir entendu son arrêt, elle avoit dit aux brigands du tribunal révolutionnaire : *vous me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés. Je tâcherai de porter à l'échafaut le courage qu'ils y ont montré.* Comme on la traînoit sur un indigne tombereau, la foule, émue de pitié, ou saisie d'admiration, mais glacée de terreur, la foule se taisoit. Seulement, de loin en loin, quelques scélérats apostés crioient : *à la guillotine !* elle, avec sa douceur mêlée de fierté, leur répondoit : *j'y vais, tout-à-l'heure j'y serai ; mais ceux qui m'y envoyent, ne tarderont pas à m'y suivre. J'y vais innocente, ils y viendront criminels ; & vous qui applaudissez aujourd'hui, vous applaudirez alors.* On lui avoit donné pour compagnon d'infortune, ou plutôt de gloire, un citoyen Lamarche, homme foible. Auprès de cette femme qui sourioit aux approches de la mort, il étoit dans l'accablement. Elle le soutenoit, elle le consoloit; & jusqu'au pied de l'échafaut, par un dernier égard, digne de cette grande ame : *allez le premier*, lui dit-elle, *que je vous épargne au moins la douleur de voir couler mon sang.* Elle n'étoit plus cependant cette femme, dont le moindre mérite avoit été de réunir en sa personne toutes les grâces, tous les charmes, toutes les vertus de son sexe ; cette femme dont les rares talens & les mâles vertus auroient honoré les plus grands hommes. Elle n'étoit plus. Ma Lodoïska venoit de perdre l'amie de son choix, son intime & digne amie. Elle n'avoit un moment embelli sa patrie & travaillé à l'affranchir, que pour attester encore, par un grand exemple, l'ingratitude ou l'aveuglement des hommes ? . . . Elle n'étoit plus ! . . . & lorsque j'en recevois l'affreuse nouvelle, je devois garder un front calme. Que dis-je ? il auroit fallu que je partageasse la

cruelle joie de mes compagnons égarés ! je ne me sentis pas ce courage atroce. A son nom révéré, ma bouche murmura quelques mots d'éloge & de plainte. C'étoit assez de retenir mes larmes. Quel tourment, grands Dieux !

Plus nous nous rapprochions de Paris, plus nous rencontrions de gens qui en arrivoient. Ma position en devenoit plus périlleuse ; elle en devenoit surtout plus cruelle. Des visites à essuyer deux ou trois fois par jour, le danger toujours plus pressant d'être reconnu, tout cela n'étoit que mon moindre mal. Les nouvelles, les nouvelles qu'on nous débitoit, portoient le désespoir dans mon cœur. Deux jours après, à *Vierzou*, c'étoit de *Cussy*, que j'apprenois la fin ; on l'avoit immolé dans la Gironde. Le lendemain, à *Salbris*, c'étoit de *Manuel* & de *Kersaint* : on les avoit assassinés à Paris. Deux jours après, non loin de la *Ferté-Lovendal*, c'étoit *Roland*. A la nouvelle du trépas de sa femme, il n'avoit pu supporter plus longtemps le fardeau de la vie. Pour ne pas compromettre l'ami qui lui donnoit asyle, il avoit été se frapper sur la grande route de Rouen. On avoit trouvé sur lui, parmi d'autres écrits, cette ligne : *passant, respectez les restes d'un homme vertueux.*

La fin tragique de *Lidon* mérite aussi quelques détails à part. Il s'échappoit de *la Gironde*, & vers *Brives*, lieu de sa naissance. Bientôt ne pouvant plus marcher, il écrit à *un ami* de lui envoyer un cheval. Ce misérable étoit devenu maratiste ; & certes il se montra digne de ne jamais cesser de l'être. Le monstre ! il porte au Comité de Surveillance de sa Commune, dont il étoit chef, la lettre du trop confiant *Lidon ;* & au lieu d'un cheval, il lui envoie deux brigades de gendarmerie. Lidon se défendit jusqu'à la dernière extrémité : après avoir tué trois malheureux, il se tua.

Tels étoient les récits journaliers qu'il me falloit entendre, sans changer de visage. Quiconque n'éprouva point un pareil supplice, ne sauroit en avoir une juste idée. O Lodoïska ! sans le souvenir de ton amour, qui donc auroit pu m'empêcher de terminer mes peines ? Cependant quand je dévorois tant de maux pour aller à toi, qui pouvoit désormais me garantir que j'eusse la consolation de te retrouver ? T'avoit-il été possible de rentrer dans ce

Paris, vers lequel je me traînois lentement à travers de si grandes souffrances ? & même à supposer que tu y fusses parvenue, les impitoyables ennemis de tous les talens, de toutes les vertus, ne t'y auroient-ils pas poursuivie, recherchée, découverte ? Dieux ! S'ils t'avoient déjà précipitée dans la tombe, à côté de la citoyenne Roland ?

Depuis quelques jours, mon imagination ne pouvoit se distraire de cette horrible image. J'étois de tous les hommes le plus tourmenté, le plus impatient, le plus excédé du fardeau de la vie. Peut-être étoit-ce encore un bienfait de la Providence. Peut-être, au milieu des immenses dangers qui me restoient à courir avant de rentrer dans ma ville natale, peut-être il étoit bon que la mort qui m'alloit serrer de plus près, que cette mort, toujours prochaine, toujours menaçante, me parut un bien.

Je venois d'entrer dans le Département où tout un Peuple, libre de son choix, m'avoit élu; j'avois, avec quelque courage peut-être, rempli les devoirs difficiles qu'il m'avoit imposés : cependant j'arrivois au milieu de lui, fugitif, déguisé, proscrit, trop heureux s'il me laissoit passer. *Orléans*, son chef-lieu, renfermoit depuis long-temps mes plus implacables ennemis. C'étoient plusieurs brigands vendus à la faction de l'étranger, long-temps sans pain & sans ressource, maintenant investis du pouvoir, couverts de richesses, & toujours chargés de mépris, de haines & de crimes. Ils me connoissoient bien, car ils avoient entendu, quelques jours avant le 31 Mai, ma dernière opinion dans une Assemblée qui avoit encore une ombre de liberté. Ils m'avoient vu, dans la tribune nationale, tonner contre eux & leurs forfaits. Si l'un d'eux pouvoit m'entrevoir, j'étois reconnu; si j'étois reconnu, je ne vivois pas vingt-quatre heures.

Les portes de la ville étoient fermées, par mesure de sûreté générale. A la suite des visites domiciliaires faites dans la nuit précédente, on avoit donné quarante nouveaux compagnons de malheur aux cinq cents infortunés déjà mis en réserve pour l'échafaut. C'étoient encore des *Louvetins*, jugés dignes du plus prompt trépas. Ainsi, dans ce passage difficile qu'il me falloit franchir, mon nom seul valoit la mort à quiconque étoit soupçonné de lui garder quelque attachement.

Après que nous eûmes essuyé l'examen ordinaire, au

danger duquel je m'accoutumois, on nous permit d'entrer. Je brûlois d'en sortir ; mais le malheureux voiturier avoit des paquets à décharger & des paquets à prendre. Nous restâmes impunément quatre heures dans cette ville, où je ne pouvois sans témérité rester dix minutes.

Enfin nous partons ; nous allons franchir la grille du pont : on nous y arrête. Nos passeports ont été vus, dit mon cavalier. Il n'est pas question de cela, répond l'officier de garde ; que tout le monde descende. Pourquoi donc ? s'écrie la marchande. Que tout le monde descende ! répète t il d'un ton plus impérieux.

Il faut obéir. Les hommes commencent. Cela ne suffit pas, crie l'officier, les femmes aussi doivent descendre, certains hommes prennent bien des habits de femmes. Je vous réponds que leurs passeports ont été vus par-tout & sont bien en regle, disoit le voiturier ; mais le cher homme avoit déja la voix toute changée. Que je le plaignois ! que je me reprochois de l'avoir embarqué dans cette affaire ! L'officier venoit de répliquer : Qui vous parle de passeports ? Je ne demande pas les passeports ; *ce sont les figures qu'il faut voir : nous savons ce que vous ne savez pas.* Et pour la troisième fois, mais d'un ton très-menaçant : Que tout le monde descende. *Qu'il ne reste personne là-haut*, ajouta-t-il après un moment de réflexion ; j'y regarderai, je vous en préviens. Les femmes donc ! les femmes !

Pour cette fois, je crus mes travaux bientôt finis. Apparemment j'avois été reconnu quelque part ; on m'avoit dénoncé ; j'étois attendu sans doute. A cause de tous ces braves gens du moins, ne ferois je pas bien de paroître ? Cette idée ne fit que passer dans ma tête ; car à quoi leur eût-il servi que je me découvrisse ? Pour n'avoir pu me conduire jusqu'à Paris, auroient-ils été moins coupables aux yeux de mes persécuteurs ? L'aventureuse entreprise étoit trop avancée, pour eux-mêmes je devois patiemment en attendre la fin.

Les femmes qui venoient de descendre, emportant leurs jupes secourables, laissoient une bonne moitié de mon corps absolument découverte. Sans bruit, mais promptement, j'étendis sur mes jambes & sur mon estomac un peu de paille, & le grand manteau que mon cavalier avoit laissé là. Ensuite je ramenai de mon mieux, sur ma poitrine & sur ma tête, les hardes & les cartons sous lesquels

on les avoit d'abord enſevelies. Cela fait, je tirai doucement de mon ſein l'eſpingole que j'y tenois toujours, je l'armai, je la mis dans ma bouche. Je donnai un ſoupir à ma patrie toujours ſi chère, à ma femme adorée une larme, une penſée encore à la Providence rénumératrice, & j'attendis l'inſtant, l'inſtant ſuprême. O, que ſon approche étoit lente ! ô, qu'alors un moment paroît long !

Un demi-quart-d'heure, un demi-ſiècle péniblement ſe traîna, pendant lequel ce cruel viſiteur examina ſcrupuleuſement toutes les figures. Puis enfin, n'y a-t-il plus perſonne dans la voiture ? s'éctia-t-il. Du même temps, il y ſauta. Je l'entendis, je le ſentis entrer ! L'extrêmité d'un de ſes pieds venoit de s'appuyer contre ma cuiſſe. Ses mains ſondoient les gros ballots entaſſés derrière le ſiége du fond ; il donna pluſieurs coups ſur les bancs au pied deſquels j'étois giſſant pêle-mêle avec un tas de petits paquets. Dieu tutélaire ! ſes pieds ne ſurent point me ſentir, ſes mains ne purent me toucher, ſes yeux qui me cherchoient ſe promenèrent ſur moi ſans doute, & ne me virent point ! S'il ſe fût tant ſoit peu baiſſé, s'il eût de bas en haut jetté ſeulement un coup-d'œil, s'il eût dérangé quelques brins de paille, ou ſoulevé le coin de ce manteau ! dans l'inſtant même c'en étoit fait, je déchargeois mon arme, je quittois mon pays & Lodoïska, je tombois dans les abîmes de l'éternité.

Parbleu, nous l'avons échappé belle ! me dit le voiturier, tout pâle encore & tout défait, quoique nous fuſſions dehors depuis plus d'un quart-d'heure. Le cavalier, dont la voix trembloit auſſi, me demanda pourquoi, puiſque ce n'étoit pas les paſſeports qu'on vouloit examiner, je ne m'étois pas fait voir. Je lui répondis qu'un bruit vague avoit bien frappé mes oreilles, mais qu'ayant la tête enveloppée & ſurchargée de paquets, je n'avois pas entendu ce qui ſe diſoit. On ſent que ce menſonge étoit néceſſaire. Il eut paru fort ſingulier que j'euſſe ſciemment refuſé de me montrer. Je ne pouvois avoir l'air de croire que mon ſignalement, à moi ſimple déſerteur, eût été envoyé, & que ce fût à la recherche d'un pauvre diable qu'on mît cette importance. On ſe ſouvient qu'il me falloit par-deſſus tout éviter de me rendre ſuſpect à la carroſſée.

Je fus bien près de l'abandonner à *Thoury*. Je balançai long-temps ſi je ne me jetterois pas ſur la droite, pour aller par *Pithiviers* gagner *Nemours*, où Lodoïska pouvoit

s'être retirée, où je croyois trouver encore nombre d'amis. Mon bon génie m'en détourna. J'ai ſu depuis que de mes infortunés amis une partie étoit en arreſtation, & l'autre en fuite. L'affreux maratisme avoit fini *par conquérir à ſa manière* quinze à vingt mauvais ſujets de cette petite ville où j'avois vu long-temps régner le meilleur eſprit. Là, comme ailleurs, cette bande dominoit par la terreur. Comme j'avois fait jadis quelque ſéjour dans ce joli endroit, pluſieurs de ſes nouveaux tyrans connoiſſoient très-bien ma figure : ſi j'y avois paru, j'étois arrêté.

De combien peu je manquai l'être à *Etampes ?* D'abord la viſite y fut chaude, moins terrible que celle d'Orléans, mais aſſez ſemblable à celle de Châteauroux, & plus ſévère. Comme à Châteauroux, un trop curieux jacobin ſe hiſſa ſur le marche-pied & mit la tête dans notre voiture. Ce fut dans cette attitude qu'il lut les paſſeports ; après quoi, promenant ſes regards & comptant ſur ſes doigts, il s'aſſura longuement s'il y avoit autant de *paſſés* que de voyageurs. Encore, après le calcul deux ou trois fois recommencé, demandoit-il s'il n'y avoit *perſonne autre?* On n'avoit garde de lui dire qu'un mince individu, qui auroit beaucoup donné pour être plus mince encore, étoit preſque étouffé ſous les individus qu'il nombroit, que deux femmes piloient ſes jambes & ſes cuiſſes, qu'une petite fille écraſoit ſa poitrine, & qu'un ſac de ſoldat peſoit ſur ſa tête. On ne le lui diſoit pas, mais il auroit pu s'en appercevoir ; car pluſieurs fois, pour retrouver ſon équilibre, il poſa la main ſur ce ſac.

Nous paſſâmes cependant, mais nous trouvâmes dans la ville un mouvement conſidérable. Sa rue principale étoit obſtruée de ſoldats ; les tambours battoient aux champs : un cavalier qui venoit de recevoir les hommages de la Municipalité, paſſoit dans les rangs, & les troupes lui portoient les armes. Pour comble de diſgrace, on venoit de faire ſigne à notre voiturier d'arrêter juſqu'à ce que la cérémonie fût finie ; & la femme du cavalier, curieuſe à l'excès, s'obſtinoit à tenir nos rideaux ouverts. Je me rencoignois de mon mieux, pour échapper aux regards de cette multitude, au milieu de laquelle il ſuffiſoit d'un ſeul homme pour me perdre.

Cependant le voiturier venoit de s'informer pourquoi tout ce bruit ? C'étoit qu'après quelque ſéjour dans ce chef-

lieu de Diſtrict, un Commiſſaire, de la Montagne, le quittoit, pour ſe rendre dans *Arpajon* ce ſoir, & demain à Paris. La Commune n'avoit pas voulu le laiſſer partir, ſans lui donner les marques de ſon attachemen. On eſpéroit bien le garder encore quelques heures, parce qu'apparemment il ne refuſeroit pas de vuider quelques dernières bouteilles avec les jacobins de la ville. Et ce jacobin, c'étoit?..... Puis un exterminateur, & l'un des plus lâches, des plus cruels, des plus forcenés qu'il y eût ſur l'horrible Montagne, par conſéquent l'un de mes mortels ennemis. C'étoit.....!

.....! Tous deux, après ſix mois, nous nous retrouvions dans une même cité, ſur la même place, pour ainſi dire encore en face l'un de l'autre. Quel contraſte cependant! Moi, pour avoir voulu ſacrifier quelques talens peut-être, tous mes goûts ſi ſimples, toutes mes occupations chéries, que dis-je? tout mes attachemens les plus ſaints; mes parens, mes amis, mon amante auſſi, ma Lodoïska; oui, pour avoir tout voulu ſacrifier au bonheur des hommes, je me trouvois fuyant ſous les livrées de la miſere, réduit à l'humiliation des derniers expédiens, menacé de la mort des criminels. Et lui, vil, ignorant, corrompu, lâchement ambitieux comme tous ceux de ſa mépriſable faction, il ſe voyoit environné d'honneurs, de reſpects, de toutes les apparences de l'amour de ſes commettans! Peuple inſenſé! malheureux Peuple!

Et ſi ce brigand, pouſſé par le génie de la malveillance, eût approché, ſeulement deux pas plus près, de ce charriot ouvert d'où je pouvois entendre le bruit de ſa marche; quelle proie pour lui! quel doux préſent à faire aux Rois du dehors & aux Rois de la Montagne!

Ce fut en cette occaſion que je reconnus que mon conducteur avoit gardé de l'aventure d'Orléans une impreſſion forte, & que, s'il ne s'en croyoit sûr, du moins il ſoupçonnoit violemment que je devois être un perſonnage de quelque importance. Quand tout eût défilé: Voilà un terrible *remue-ménage*, dit-il en fixant ſes regards ſur moi d'un air très-ſignificatif: ſi nous pouſſions plus loin? J'affectai de l'indifférence, à cauſe de mes compagnons; je répondis nonchalamment: Il eſt certain qu'il y a là bien du monde; tout cela mange dans les auberges aujourd'hui; nous ne trouverions peut-être point à dîner dans la votre. C'eſt

cela, s'écria-t-il, vous avez raiſon. Du même temps, malgré les murmures de la femme du ſoldat, qui n'auroit pas été fâchée de ſe produire dans cette cohue, le coup de fouet du départ fut donné.

Nous allâmes, deux lieues plus loin, à *Etréchi*, petit village, où néanmoins dix voyageurs vinrent ſe mettre à notre table d'hôte. Ceux-ci venoient de *Tours*, ceux-là d'*Orléans*, pluſieurs de *Toulouſe*, un canonnier *Pariſien*, des Pyrénées orientales où il avoit laiſſé un bras. Tous ſe rendoient à Paris. A meſure que nous approchions de cette ville, les rencontres de cette eſpèce devenoient plus fréquentes & plus nombreuſes. Eſt-il bien sûr que pluſieurs ne m'ayent pas reconnu? Comment n'ai-je pas été dénoncé? Vous ne l'avez pas voulu, Providence impénétrable, à quoi donc me réſervez-vous?

Comme j'avois commencé d'aſſez bon appétit, on ſe mit à crier dans la rue : Vive le Repréſentant du Peuple! vive ..... ! Nous étions dans une chambre haute, parce que le rez-de-chauſſée ſe trouvoit plein. Il y avoit là toute la ſans-culotterie du village; cinquante à ſoixante lurons qui, le verre en main, attendoient au paſſage leur Repréſentant. Habile à ſaiſir l'occaſion des ſéductions les plus viles, celui-ci ne manqueroit pas de payer, en paſſant, quelques centaines de bouteilles, & de s'arrêter quelque temps pour en prendre ſa part. Peut-être auſſi, comme quelques-uns des ſiens, pouſſé d'un inſtinct d'eſpionnage encore plus que d'un deſir de popularité, peut-être voudroit-il paroître un moment à la table des voyageurs. En ce cas, mon plan étoit fait. Je prêtois l'oreille. Dès que j'entendrois monter avec fracas, ſous prétexte d'un beſoin preſſant, je m'éloignerois de la compagnie, je me tiendrois quelques minutes à l'écart. Cette évaſion ſubite avoit de grands dangers, elle éveilleroit les ſoupçons; je le ſentois; mais auſſi on pouvoit ne pas s'en appercevoir. Enfin, quel autre moyen?

Cette fois encore ce n'étoit qu'une fauſſe alerte. Un domeſtique que le Repréſentant faiſoit courir en avant, avoit été pris pour lui. Mais ſi le courier paſſoit déjà, le maître ne tarderoit donc pas! au moins on le croyoit fermement dans l'auberge. A chaque inſtant, j'entendois : *Le voilà! le voilà!* Vous jugez dans quelles tranſes j'achevai, ou plutôt je n'achevai pas, le dîner dont tous les mets,

peut être très-bons, me parurent dès-lors détestables. A mon grand soulagement, on y mit fin pourtant. Quelques heures après, nous entrâmes dans *Arpajon*.

L'aubergiste, quoiqu'ordinairement il logeât notre conducteur, refusa de nous recevoir. Nous avions été prévenus par deux diligences; d'ailleurs le Représentant du Peuple & *tout son cortége* devoient venir coucher & souper. Pas possible que je pousse plus loin, me dit tout bas mon voiturier d'un air triste : il est nuit; d'ici à Lonjumeau il y a trois lieues, & l'un de mes chevaux est blessé; je vais voir les autres auberges.

Toutes étoient pleines. Je vais insister ici, me dit-il; il faut bien qu'on me loge, on y est obligé; mais c'est vous qui me donnez de la tablature Il me fixa beaucoup & poursuivit : Ce monsieur Député vous connoît peut être? —Peut être bien : du moins je suis sûr qu'il m'a souvent passé en revue dans mon bataillon. Oui, oui, reprit-il en secouant la tête, j'entends bien. Il réfléchit un instant; puis : Tenez, vous faites aujourd'hui bien des choses que vous n'avez jamais faites; je crois. Eh bien, si vous alliez passer la nuit sur la paille, dans l'écurie? — Bien trouvé!... Cependant n'y auroit-il pas de l'affectation?... Qu'en penseroit la carrossée?... Non. Allez seulement à l'aubergiste, obtenez qu'il nous garde & laissez moi faire.

Il fallut bien qu'il consentît à nous garder, mais ce ne fut pas sans nous avoir prévenus que sûrement nous serions éveillés avant minuit, & qu'alors il faudroit céder nos lits; pour le souper, nous l'allions faire incessamment, à table d'hôte, avec tous les voyageurs. C'étoient encore des Orléanois & des Tourangeaux, mais renforcés d'Angevins, de Poitevins & de trois Parisiens. C'étoit beaucoup trop de monde Je pris aussi-tôt grand mal de tête; malgré le mauvais repas de midi, je me contentai d'une rôtie bientôt apprêtée, puis j'allai choisir dans les combles un taudis, & parmi tous les plus mauvais lits le plus mauvais, bien sûr qu'à son arrivée, le Représentant du Peuple & son cortége découcheroient tout le monde, avant de me découcher Fatigué, malade que j'étois, disois-je à la servante, j'aime mieux me reposer tant bien que mal sur ce grabat, que d'être obligé de me lever dans deux heures & de passer le reste de la nuit sur pied. La servante trouvoit que j'avois raison, & mon inquiet voiturier qui me voyoit faire, me

ſerroit la main & diſoit : Quand on travaille avec un homme de reſſource comme vous, la beſogne fait plaiſir.

Excédé des agitations de cette journée, je fis à part moi & mon traverſin, queiques bons raiſonnemens ſur les peines de la vie & les douceurs de la mort ; elles ne pouvoient me fuir : je venois de m'aſſurer que l'opium & l'eſpingole étoient en bon état. Ainſi réſigné, je m'endormis profondément. A mon réveil je ne m'imformai pas ſi le Repréſentant du Peuple & ſon cortége étoient venus. Il ne faiſoit pas jour quand nous partîmes ; mon ennemi ne ſongeoit point ſans doute à ſe lever.

Lonjumeau, perdu de brigandage, nous fit ſubir un examen plus menaçant que celui d'Etampes. Néanmoins l'événement en fut ſemblable. Toujours même malveillance & même mal-adreſſe d'un côté ; même audace & même bonheur de l'autre. Notre dîner à *la Croix de Bernis* m'offroit encore de vifs ſujets d'inquiétude. Nous étions un grand nombre à table. Je ne ſais plus à propos de quoi un des convives qui m'avoit beaucoup regardé, je le croyois du moins, dit & répéta pluſieurs fois à l'aubergiſte, d'un ton qui me parut affecté : Me prenez-vous pour un romancier ? je ne fais pas de romans ; moi. Etoit ce un appel à *Faublas* qu'il prétendoit faire ? Quoi qu'il en ſoit, il chuchotta quelques mots à l'oreille d'un ami qui, l'inſtant d'après, ſe mit à fredonner le refrein d'une de mes romances très-connue : *Eſt-ce crainte, eſt-ce indifférence ? je voudrois bien le deviner.* Tout ceci n'étoit-il donc qu'un jeu de haſard ? Au reſte, ſi ces deux hommes n'ignoroient point qui j'étois, je ne devois pas m'en alarmer beaucoup. Ce n'eut pas été par des plaiſanteries qu'un ennemi m'eut fait comprendre qu'il me reconnoiſſoit. Anſi raſſuré par mes réflexions, je m'aventurai ſur Paris.

La viſite aux barrières nous épouvantoit ; nous prîmes contr'elle nombre de précautions très-inutiles : on nous laiſſa paſſer ſans nous dire un mot. Rue d'*Enfer*, je remerciai mille fois mes compagnons de voyage, & *ſous les murs des Chartreux*, lieu peu fréquenté, je mis pied à terre. Brave homme, dis-je, à mon conducteur, vous avez couru des haſards, mais entre Dieu & nous, je vous jure que vous avez fait une bonne action. Que ne m'eſt-il permis de vous récompenſer autant je que le voudrois ! je lui donnai les cent francs d'aſſignats qui me reſtoient, & que

j'avois promis; j'y ajoutai une montre d'or qui valoit six fois autant; & au revoir encore, m'écriai-je, si jamais la chose est possible. C'est pour vous que je le voudrois en vérité, me répondit-il; quant à moi cela ne seroit pas, & même vous ne m'auriez rien laissé, que je serois toujours très-content! il me serroit la main: il alloit m'embrasser. D'un signe, je lui fis comprendre que c'étoit une imprudence que je ne permettois pas; je m'éloignai.

Non loin de-là, étoit un cabaret, où je m'y réfugie, tandis que le cavalier va me chercher un fiacre; il l'amène bientôt, je m'y jette. Me voilà seul, en plein jour, à deux heures de l'après-dînée, le six Décembre, traversant d'une extrêmité à l'autre cette ville ingrate, où j'avois tant de partisans foibles, & tant de cruels ennemis.

Mais je puis espérer d'y retrouver ma Lodoiska. N'y fut-elle point, je saurai du moins en quels lieux elle vit; quels derniers hasards me restent à courir pour l'aller rejoindre Je vais trouver ses amis & les miens, nos amis sûrs, dévoués, nos amis de vingt ans. Ils me croyent à jamais perdu sans doute; ils vont pleurer de plaisir en me revoyant. Pourquoi donc mon cœur ne peut-il s'ouvrir à la joie! Quel est ce douloureux pressentiment qui m'accable?

Mon plus grand danger m'attendoit, à l'endroit même où j'allois chercher un asyle. Mon intime ami n'y demeuroit plus. Moi qui ne m'en doutois pas, je renvoie mon fiacre au coin de la rue voisine, & vais frapper à la porte que je connois si bien; un enfant de sept à huit ans me l'ouvre; je reconnois le fils d'un Député, qui l'amenoit souvent à l'Assemblée. Je m'écrie: qu'est-cela! n'est-ce pas ici le logement du citoyen Brémont? (qu'on me permette de déguiser ainsi le nom de l'ami que je demandois) l'enfant répond non. Qui donc y demeure? lui dis-je? — c'est mon papa, le voilà qui vient; en effet; quelqu'un venoit de la pièce voisine. Je n'en demande pas davantage; je me précipite sur l'escalier, dans la cour, au milieu de la rue; cependant une servante alloit rentrer dans la maison; je lui demande où loge actuellement le citoyen Brémont! elle me l'indique. Me voilà réduit à m'y rendre à pied, à visage découvert; heureusement il n'y a pas loin, & je n'y vais pas, j'y cours.

Je suis dans la maison & à la porte de l'appartement

indiqués. La première voix, la seule qui me frappe, est celle de Lodoïska; j'entre, je me précipite; elle pousse un cri, se jette à mes genoux qu'elle embrasse, se relève, me presse sur son cœur, pleure & tombe dans mes bras. Je ne crains rien : ce sont les larmes, c'est le délire de la joie; c'est cette joie qui m'agite, qui me remplit comme elle, qui confond déjà nos soupirs & nos sanglots. O Dieu, voilà de tous mes maux l'entier dédommagement! voilà de tous mes travaux la digne récompense!

La maîtresse du logis, les neveux, la nièce sont accourus. Tous ils s'écrient, tous ils m'embrassent, tous ils pleurent comme nous. Cette scène, si douce à mon cœur, se prolonge; enfin, nous nous appercevons qu'il me faut du linge, des habits, du repos; que des besoins de toute espèce me pressent. On me conduit à la chambre la plus reculée de l'appartement; c'est celle de Lodoïska; elle & moi nous y entrons. Personne ne nous y suit; c'est apparemment une attention délicate de l'amitié qui nous livre à l'amour; ô mon épouse, mon épouse adorée, qui peindra mes transports & le charme de tes caresses? c'est aux amans qui seront assez favorisés pour brûler de tous les feux du véritable amour, que j'en légue le soin.

Cependant tant de marches, de fatigues, de hasards, & même cette douce joie, ce vif bonheur qui leur succédent, ont épuisé un corps trop foible contre tant d'agitations? un lit, mais quel lit, celui de mon épouse va me recevoir. C'est-là qu'enfin je vais avec délices reposer cette tête arrachée à tant de périls. Ma femme un instant m'a quitté, pour me faire apporter plus vite les choses les plus nécessaires; elle rentre un moment après, d'un air assez triste. Nous sommes presque seuls dans la maison, me dit-elle; les jeunes gens sont sortis. La nièce aussi; elle a pris son mantelet devant moi, & ne m'a point dit adieu. Sans doute, elle n'est allée qu'à deux pas; elle va revenir; mais ne pouvoit-elle pas différer un moment. Et moi, sans défiance, je répète avec ma femme : sans doute, elle va revenir.

Non, non! nous nous trompions tous deux; elle ne reviendroit pas cette jeune personne, si intéressante, qui m'étoit si chere, qui avoit grandi sous mes yeux, pour laquelle ma femme avoit pris l'attachement le plus tendre, & qu'en des temps plus prospéres, nous parlions d'adop-

ter. La lâche peur commençoit à glacer, autour de nous toutes les ames; elle nous abandonnoit déjà, celle que nous avions voulu faire notre fille; elle ne reviendroit pas!... Ma femme ne l'a revue qu'une fois; je ne l'ai jamais revue, moi! & quoiqu'il arrive, je ne dois jamais la revoir! oh, l'ingratte! c'eſt elle ſur-tout, c'eſt elle qui a déſormais fermé mon cœur à l'amitié!

Il étoit dix heures & demie, je dormois profondément. O mon ami, raſſemble toutes tes forces, me dit ma femme, tu n'en eus jamais un ſi grand beſoin; je t'annonce de tous les malheurs, le plus cruel peut-être & le moins attendu. Brémont qui vient de rentrer, *te donne une demi-heure pour ſortir de chez lui*; je ne change pas ſes paroles. C'eſt le compagnon de l'enfance de ton père, c'eſt celui qui t'a vu naître, c'eſt notre ami de tous les temps, qui refuſe de te recueillir, qui craint de t'entrevoir, qui nous envoie ſur la Place de la Révolution. Raſſemble tes forces.

Se peut-il que je ſois réveillé? n'eſt-ce pas un affreux ſonge qui me tourmente? je tâche à recueillir mes eſprits, toutes mes facultés. Je ne puis en croire le premier témoignage de mes oreilles & de mes yeux; dix fois je tâte & regarde autour de moi. Enfin, il eſt trop certain que je n'ai pas le bonheur de rêver; c'eſt bien ma femme qui eſt là, & certainement elle a dit les cruelles choſes que je viens d'entendre; car je la vois debout, immobile de douleur, le regard fixe, trop affectée pour verſer une larme, & faiſant effort afin de retenir ſes gémiſſemens. A ma ſurpriſe indicible ſuccéda preſqu'auſſitôt une indignation vive qui brûloit d'éclater. Ma Lodoïska le remarquoit bien. Je n'ai plus en ce moment, d'eſpérance que dans ton courage, me diſoit elle de ſa voix ſi tendre; au moins quelque conſolation me reſte. Tu n'es plus dans la Gironde, abſolument abandonné, tout-à-fait ſeul. Tu n'éprouveras pas le tourment de finir loin de moi, je n'aurai pas celui de te ſurvivre; c'eſt enſemble que nous allons mourir. Ses doux accens, ces courageuſes paroles calmoient mes agitations deſordonnées. Eh oui, penſois-je déjà, quelques êtres privilégiés exiſtent encore, fidéles, généreux, magnanimes. Déjà je nourriſſois plus tranquillement l'indignation que m'inſpiroit la lâcheté des hommes.

Pour ſe pénétrer de toute la barbarie qu'il y avoit

dans cet ordre de ſortir ſous *demi-heure*, il faut ſavoir qu'après la retraite battue, & ſur-tout quand dix heures ont ſonné, nul ne ſe montre dans les rues de Paris, qu'auſſitôt on ne le faſſe entrer dans un Corps-de-garde, lieu qu'il y produiſe *ſa Carte de Sûreté*, ſur laquelle ſe trouvent avec ſon nom & le nom de ſa Section, ſa demeure & ſon ſignalement. Mon ancienne carte, avec mon nom, ne pouvoit me ſervir; je n'en avois pas d'autre qui pût m'aller; on le ſavoit bien. Me renvoyer ainſi, c'étoit donc, comme le diſoit ma femme, me pouſſer ſur l'échaffaud.

Mon ami, quel parti prendre actuellement? pourſuivoit Lodoïska. Je lui dis d'un ton calme & déterminé: réponds lui de ma part qu'il mériteroit qu'à l'inſtant même je me traînaſſe au ſeuil de ſa porte, pour m'y brûler la cervelle. Qu'il ſe raſſure pourtant; il aura le bonheur d'apprendre que j'ai fini, ſans le compromettre. Mais je crois avoir, au prix des périls que j'ai courus pour venir me rejetter dans ſes bras, acquis le droit d'exiger quelques heures de répit, & de prendre, avant de terminer mon triſte ſort, le temps de me reconnoître. Déclare-lui donc poſitivement qu'aucune puiſſance ne m'arrachera vivant, de chez lui, à l'heure qu'il eſt; de même que rien ne pourra m'empêcher d'en ſortir, avec les précautions convenables, demain à ſept heures du ſoir. Que ſi la peur lui tourne entièrement la tête, qu'il découche; quelque ami de trente ans pourra le recevoir pour une nuit: il n'eſt pas proſcrit. Il va ſans doute inſiſter, crier, menacer. Ajoute alors que pourtant il lui reſte un moyen, mais un moyen unique, de me voir ſortir d'ici, avant le temps que je fixe; & qu'après la leçon qu'il me donne, j'attends encore une autre leçon: c'eſt que tout-à-l'heure il m'aille dénoncer; c'eſt que lui-même, au lieu de m'envoyer à mes aſſaſſins, il me les amène.

Du moins il n'ignoroit pas que je ſavois garder mes réſolutions; en les apprenant de la bouche de ma femme, il pâlit, il ſortit ſur l'heure, il ne rentra que le ſurlendemain.

Cependant Lodoïska ne revenoit pas ſeule vers mon lit. Madame Brémont accouroit me conſoler, elle accuſoit l'inhumanité de ſon mari. La néceſſité de m'abandonner, pour lui obéir, la déſeſpéroit. Qu'allois-je devenir? elle

me couvroit de ſes larmes ; je m'étonnois de voir que Lodoïska demeurât tout-à-fait inſenſible aux proteſtations d'attachement qui m'étoient prodiguées. Dès que nous fumes ſeuls, ma malheureuſe épouſe dût m'éclaircir cet autre myſtère de douleur. Des indices trop sûrs la faiſoient à penſer que c'étoit la citoyenne Brémont, dont nous connoiſſions d'ailleurs l'empire ſur l'eſprit de ſon mari, plus acceſſible encore à ſes conſeils, quand il avoit peur, que c'étoit elle qui avoit déterminé cet homme foible en tout, à montrer du moins quelque force pour me mettre dehors. Pourtant ce n'étoient que de fortes préſomptions; depuis nous en avons eu la preuve. Quel abominable aſſemblage de barbarie, de fauſſeté, de lâches trahiſons! O Guadet, m'écriai-je, mon pauvre Guadet, tu te plaignois de tes *amis* ! ſi tu voyois les miens!

Au milieu de tant d'horreurs cependant, l'hymen donnoit à l'amour une nuit. Oui, l'hymen. Eh, quel plus ſaint contrat que celui que nous avions écrit & juré devant nos malheureux amis! devant quelle autorité civile aurois-je pu, malheureux proſcrit, me préſenter & faire reconnoître mon épouſe légitime. Dans quels temps elle avoit uni ſes deſtinées aux miennes ! au ſein de notre cruelle patrie nous ne pouvions plus avoir d'autres autels, que les échafauds.

Hélas, ſeroit-elle du moins ſuivie de pluſieurs nuits ſemblables, cette nuit ſi fortunée? Ne nous touchoit-il point, le jour, le jour fatal où nos doux liens, à peine formés, ſeroient rompus, de la ſeule manière qui pût les rompre? Ecoute, me diſoit mon amante: il nous reſte du moins une conſolation qu'on ne peut nous ravir; celle de mourir enſemble. Voici mon plan; dès demain, je cherche dans ce quartier perdu, un logement; je le prends ſous mon nom de fille, & je t'y reçois. Je ſais qu'on ira bientôt s'informant qu'elle eſt cette nouvelle venue; je ſais qu'on ne peut tarder à me découvrir, & qu'alors, à ſuppoſer même qu'on ne me ſoupçonnât point de te donner aſyle, il leur ſuffira de retrouver en moi ton amie, ton amante, la compagne de tes travaux, pour qu'auſſitôt mon ſupplice ſoit préparé. Ils ne m'y traîneront pourtant pas; avec toi, comme toi, je ſaurai me dérober à leur échaffaud. Remarque cependant qu'ainſi nous allons gagner huit jours, quinze jours peut-être, peut-être un

mois. O, mon ami, combien, dans ce court espace de temps, pourrons-nous vivre davantage que tel qui ne tombe que de vieillesse. Comme St-Preux, tu me pourras dire : nous n'aurons pas quitté la vie, sans avoir connu le bonheur.

Je la serrois dans mes bras, sur mon cœur; je la couvrois de baisers; mes yeux versoient des pleurs délicieux. Si pourtant, lui dis-je, il n'étoit pas impossible qu'un jour, sans moi, la vie te fût moins à charge; qu'avec le temps..... Pourquoi cet outrage? interrompit-elle. Par où l'ai-je mérité? elle m'échappa, joignit les mains, leva les yeux au ciel. Non, je jure que sans toi, la vie m'est un tourment, un insupportable tourment. Seule, je périrois bientôt, je périrois désespérée. Ah, permets, permets que nous mourions ensemble.

Je n'ai pu me résoudre à passer ces détails, on les trouvera longs peut-être; qu'on me le pardonne : ces momens furent à la fois les plus doux & les plus cruels de ma vie.

Avant sept heures du soir le lendemain, ce brave jeune homme qui m'avoit déjà recueilli quelque temps avant mon départ pour Caën, vint me prendre encore; il ne put me garder que trois jours. Des maratistes demeuroient actuellement sur son carré; le mur qui séparoit les deux logemens, étoit si mince qu'il n'y avoit point de mouvement qu'on ne pût mutuellement entendre. Une amie de ma femme me reçut alors, mais elle prit peur dès le second jour. Ma femme se vit obligée de me venir chercher, quoique la cache qu'elle me préparoit dans son nouveau logement ne fût pas achevée.

Les jolies mains de ma Lodoiska, ses délicates mains n'avoient jamais, comme vous le pensez bien, manié le rabaud, ni les clous, ni le plâtre; pourtant en cinq jours encore, elle acheva seule, sans mon secours, car mon myopisme me rendoit absolument inhabile à cet apprentissage; elle acheva un ouvrage en menuiserie maçonnée, d'un plan si parfaitement conçu, & si artistement imaginé, qu'un tel coup d'essai eût passé pour le chef-d'œuvre d'un maître. A moins qu'on ne sût qu'il y avoit quelqu'un dans cette boîte, qui paroissoit un mur, & un mur où l'on n'appercevoit pas une fente, à moins qu'on ne la sût; je défiois le plus habile de me trouver-là.

Déſormais nous étions parfaitement aſſurés contre ces viſites générales, dont les Sections s'aviſoient de temps en temps, chacune dans ſon arrondiſſement. Celles-là ſe faiſoient de jour, elles n'avoient point pour objet, telle perſonne en particulier; elles ſe bornoient à quelques coups-d'œil d'inquiſition dans chaque logement Ma cache étoit, en ce cas, un rempart certain, j'y volois, au premier coup de ſifflet du Portier. Si l'on venoit à frapper chez nous, ſans que le ſifflet nous eût avertis, ma femme, à deſſein lente & lourde dans ſa marche, n'ouvroit jamais la première de nos trois portes, qu'après m'avoir donné le temps d'aller, au fond de la quatrième pièce, me laiſſer doucement tomber dans mon aſyle, où j'entrois fort vite, & beaucoup plus commodément que je n'en pouvois ſortir; elle avoit calculé que pour cette dernière opération, j'aurois toujours aſſez de temps. Si c'étoit quelque importun, mais dans notre adverſité nous n'en avions guères, quelque bavard, on en rencontre en tout temps; une voiſine, par exemple, & ſouvent la Portière qui, ſoit déſœuvrement, ſoit curioſité, reſtoit-là quelquefois deux heures, alors je m'arrangeois pour une eſpèce d'établiſſement. O Lodoïska, deux heures ſans te voir! c'étoit bien un exil! je tâchois d'en alléger les rigueurs. J'avois, dans mon retranchement aſſez large, un ſiége pour m'aſſeoir, un paillaſſon ſous mes pieds, un petit bricquet phoſphorique dont j'allumois une bougie, les journaux du jour, & par un contraſte aſſez frappant les Géorgiques de Virgile, les Jardins de Deliſle, les Ydilles de Geſmer; j'avois encore de l'encre, du papier, des plumes, & à tout haſard quelques proviſions. Une eſpèce de ſoupape me rendoit de l'air, quand j'en ſentois le beſoin. Combien de *hors la Loi*, pour avoir ma cache euſſent pris l'engagement de n'en jamais ſortir (1); je n'en ſortois que quand ma femme accouroit me donner elle-même le ſignal convenu; & nous nous embraſſions alors, comme après une longue abſence.

Nous avions des voiſins à côté de nous & deſſous.

(1) Des raiſons majeures m'empêchent d'en donner aujourd'hui la deſcription. Je n'y ſuis plus; mais l'invention n'en eſt pas reſtée inutile.

Les planchers, les murs étoient minces; pour les assourdir, nous avions couvert ceux-ci d'une tapisserie épaisse, ceux là d'un fort tapis; & afin que je pusse mouvoir, me promener, courir même sans être entendu, Lodoïska toujours inventive & toujours adroite, m'avoit fait de bons chaussons de grosse laine, avec une forte semelle de crin, c'étoient-là mes souliers. Mille autres précautions subalternes avoient été prises, & n'étoient jamais négligées.

Mais cette excellente cache & toutes ces précautions tutélaires ne pouvoient rien contre une visite de l'ordre du Comité de Sûreté générale ou de la Municipalité: celles-ci se faisoient, à domicile donné, contre telles personnes suspectes qu'on vouloit arrêter. A supposer que rien ne pût jamais indiquer aux bourreaux, qu'en dépit de toutes leurs fureurs, une proie ardemment convoitée étoit-là qui vivoit encore, toujours paroissoit-il certain que ma femme devoit être bientôt reconnue, & seroit plutôt encore suspectée. Tôt ou tard le municipal Hébert, ou le conventionnel Amar, tous deux ses ennemis personnels & ses ennemis jurés, lui enverroient leurs assassins. Heureusement ceux-ci, comme tous les brigands, craignoient la lumière, & ne faisoient jamais leurs expéditions que dans les ténèbres. Quand on viendroit frapper chez nous, au milieu de la nuit, qu'avions-nous résolu de faire? nous jetter tous deux dans mon retranchement, ç'eût été notre perte. Quelque bien que vous puissiez vous trouver cachés, vous ne l'êtes réellement plus dans un petit logement, où des inquisiteurs arrivent bien sûrs que vous vous y tenez quelque part. Un simple feu de paille mouillée, vous enfume dans votre asyle, & la nature qui machinalement résiste à l'asphixie, vous livre à la guillotine. Le bruit de vos convulsions vous trahit: vous tombez vivant aux mains de vos bourreaux. Non, non, m'avoit dit Lodoïska, ma digne compagne. Si l'on frappe au milieu de la nuit, nous nous garderons bien d'aller ouvrir. Nous nous garderons bien sur-tout de disputer un instant à la mort. Qu'ils enfoncent la première porte! il en reste encore deux, pleines, épaisses, garnies chacune de sa serrure & de ses verroux. Tes pistolets & l'espingole sont sous l'oreiller. Non, pour les assassins. Pourquoi tremper nos mains dans un sang aussi vil! des-

gendons sans tache au tombeau. Du moins nous aurons tout le temps de nous frapper ; & sur-tout, je t'en conjure, ne commence pas. Laisse-moi, d'une seconde, seulement d'une seconde, mourir avant mon époux.

Que de fois nous nous endormîmes, à-peu près sûrs que presqu'aussitôt nous allions rouvrir nos yeux, pour les refermer à jamais ! que de fois, lorsqu'un locataire atardé venoit, à près minuit, frapper à grands coups de marteau, réveillés en sursault par le bruit, puis entendant la porte cochère crier sur ses gonds, que de fois il nous arriva de nous embrasser, & de saisir nos armes !

Mais quelle joie, lorsque le soleil revenu nous apportoit la douce certitude qu'un jour nous restoit encore ; que nous avions, de bon compte, au moins seize heures à passer ensemble ! que de temps gagné pour l'amour ! elle se levoit ma Lodoïska ; elle se levoit toujours plus charmante. Toujours aussi plus attentive à ma sûreté ; plus occupée de mes besoins ; ses soins pour moi recommençoient avec l'aurore. Une fille, sûre & fidelle, hélas plus fidelle que tous nos amis ! venoit l'aider au petit tracas du ménage, en moins d'une heure achevé. La bonne servante alloit nous acheter quelques provisions ; ma femme aussi devoit en chercher, car dans ces temps de disette, une seule personne ne pouvoit obtenir, même à prix d'assignats, double portion. Elle sortoit donc, mon amante ! hélas, oui, nous nous quittions pour quelques instans ; pour des siècles ! elle sortoit, laissant enfermé, sous la double garde de ses trois clefs & de mon retranchement, son précieux dépôt, qu'elle trembloit encore de ne pas retrouver. Et moi, que j'étois inquiet, jusqu'à ce qu'elle fut rentrée ! enfin, la voilà de retour, & c'est pour la journée. Qu'il sera délicieux ce repas, qu'elle apprête de ses mains charmantes ! au moins, c'est moi qui mets le couvert ! c'est moi qui dois servir à table, quoique je le fasse bien maladroitement, car je n'y vois goutte. Mais, j'ai mes raisons pour m'y obstiner ; de peur qu'il ne m'en reste point assez, elle me donnera tout, si je la laisse faire, & si quelquefois je ne me fâche. Après dîner, c'est elle qui me fait tout haut la lecture, puis elle est à son piano ; ensuite une partie d'échecs ; & parmi tout cela de doux entretiens à voix bien basse. Enfin, nous soupons encore tête-à-tête, car peu de gens sont curieux de troubler notre péril-

leuſe retraite; & nous nous couchons, ſouhaitant avec ardeur que des barbares ne viennent pas nous ravir la ſuperbe journée du lendemain.

Non, rien n'en eut troublé la douceur de ces journées trop courtes; rien, ſi j'avois pu gagner ſur moi de répondre à l'attention de ma femme qui tâchoit toujours de me faire oublier les journaux; mais le moyen de n'y pas chercher continuellement des nouvelles de mes malheureux amis! que de fois j'en trouvai de funeſtes! tour-à tour ils étoient malheureuſement découverts, impitoyablement aſſaſſinés.

C'étoient : *Lebrun*, ex-miniſtre des affaires étrangères, ſurpris dans un grenier, ſous des habits d'ouvrier, à peine interrogé, ſur le champ conduit à la mort.

Bougon, adminiſtrateur du Calvados, qui, à l'époque de la défection de ſon département, s'étoit réfugié dans Fougères, où les tyrans ſurent le trouver; avant de le frapper, fideles à leur méthode de calomnier ceux qu'ils égorgeoient, ils publièrent qu'ils l'avoient pris au milieu des rébelles de la Vendée. C'eſt le même que Charlotte Corday a immortaliſé, en parlant de lui dans ſa lettre à Barbaroux.

Clavière, miniſtre des contributions, plus heureux que les deux autres, il avoit pu, avant de paroître devant les aſſaſſins du tribunal révolutionnaire, ſe donner la mort; ſa vertueuſe femme l'avoit ſuivi. Un poiſon ſubtil, obtenu, dit-on, de l'amitié de C..... venoit de le réunir a ſon époux. Ils avoient de dignes compagnes, qu'ils rendoient heureuſes, & dont ils étoient adorés, preſque tous ces républicains. Et telle eſt la réponſe victotieuſe que les amis de leur mémoire feront à ces vils libelliſtes qui, non contens de les calomnier dans leur vie publique, ont oſé les attaquer dans leur vie privée.

Rabaut (*Saint-Etienne*) bien caché dans Paris, mais vendu, dit-on, par l'infâme cupidité d'une fille de confiance, qui le ſervoit depuis long-tems. La femme de Rabaut fit comme celle de Clavière, mais elle tomba plus tragiquement. Elle alla s'aſſeoir ſur le bord d'un puits, de manière que le coup de piſtolet qu'elle ſe tira, la précipita dans le fond. Elle mourut ainſi de deux morts à la fois.

Bois-Guyon, généreuſe victime qu'ils immolèrent avec *Girey-Dupré*. Avec quel courage il finit, ce digne Girey!

Les tigres du tribunal entendoient lui faire de son attachement pour Briſſot un chef d'accuſation. N'avez-vous pas été ſon ami? lui demandoit-on. Il répondit : Oui, je l'aimois. Oui, je le reſpecte & je l'admire. Il a vécu comme Ariſtide, il eſt mort comme Sidney, je n'aſpire qu'à partager ſon ſort. En allant au ſupplice, il chantoit gaîment ſon hymne de mort qu'il avoit compoſé. Comme il paſſoit au coin de la rue Saint-Florentin, il vit aux fenêtres du logement de Robeſpierre, la maîtreſſe de celui-ci, ſes ſœurs & quelques-uns de ſes féroces complices. A bas les tyrans & les dictateurs! leur cria-t-il; & il leur répéta ce ſouhait prophétique, juſqu'à ce qu'il les eût perdus de vue. Il mourut enfin comme il avoit vécu, plein de courage & de civiſme. Son dernier vœu fut pour la République (1).

Caſtine, le fils du général, aſſaſſiné comme ſon père pour avoir trop bien ſervi cette République maintenant anéantie. C'étoit un jeune homme de la plus grande eſpérance; celui

(1) Ces deux républicains furent arrêtés dans Bordeaux, avec les Repréſentans du Peuple, *Duchâtel* & *Cuſſy*. Celui qui les a dénoncés tous quatre, eſt un nommé *Mahon*, *aide-de-camp de Wimpfen*; & qui s'étoit réfugié dans la même ville, avec la femme de ce *Puyſay*, dont j'ai déjà parlé. Je ne ſais où ce *Mahon* traîne ſon exiſtence, mais quelque part qu'il ſe cache, les remords le rongent, & la honte l'atteindra. Vil délateur, il a fait aſſaſſiner quatre hommes de bien. Comment ſe peut-il qu'à ſon âge (il eſt tout jeune encore), on uniſſe tant de baſſeſſe à tant de barbarie! mais faut-il donc s'en étonner: il eſt l'élève de Wimpfen.

Le miſérable vouloit encore nous cauſer d'autres pertes irréparables; avec les quatre proſcrits que je viens de nommer, on arrêta *Marchena* & *Rioufſe*: tous deux ils ont langui quatorze mois dans les priſons de Robeſpierre. Comment n'ont-ils pas été tués! talens, vertus, lumières, courage inébranlable, ardent civiſme, que de titres pour l'echaffaud! Mais dans la foule immenſe, l'*aſſaſſin public*, autrement dit, *accuſateur* les a perdus de vue. Le même haſard a ſauvé pluſieurs dignes républicains; les mangeurs d'hommes ne pouvoient tout dévorer, le temps manquoit à leurs maſſacres.

Une choſe digne de remarque, c'eſt que le digne ami de Briſſot, *Marchena* écrivit pluſieurs fois à *Fouquier*: vous m'oubliez, je ſuis là pour qu'on me guillotine, & je le deſire. Il eut beau faire, on l'oublia toujours; ſans doute ils le prirent pour un fou. Le mépris de la mort & l'enthouſiaſme de la vertu! le moyen que ces gens du *tribunal* comprîſſent cela.

Quant à *Rioufſe*, il a fait un digne uſage de ſa liberté recemment recouvrée. Il eſt l'auteur des *Mémoires d'un détenu*; c'eſt une brochure qu'on ne ſauroit aſſez lire. Je n'entends pas ſeulement parler du rare talent dont elle brille, mais que de faits y ſont conſignés pour l'Hiſtoire!

dont Mirabeau fait l'éloge dans sa correspondance secrette sur la Prusse. Il mourut en souriant, comme devoit mourir un homme loué par Mirabeau.

Mazuyer, coupable d'avoir, par une amère plaisanterie, un moment déconcerté la scélerate hypocrisie du maire Pache. Oui, Mazuyer a perdu la tête pour un bon mot.

Enfin, *Valady*, que j'avois laissé dans la Gironde, & qui fut apparemment bientôt abandonné du parent sur lequel il comptoit. J'ai lu que l'infortuné avoit passé quelques semaines après moi à Périgueux, qu'il avoit été arrêté dans les environs où j'avois couru le même risque, ramené dans cette ville où l'on vouloit aussi me ramener, qu'il y avoit été examiné, questionné, dépouillé de son déguisement, enfin conduit à *le Roux-Fazillac*, & de-là à l'échafaud. Hélas! quoique le moins intéressant des sept, à ce que je crois, il aura coûté bien des regrets à cet ange du ciel, qui, dans la Gironde, désolée de nous voir quitter sa maison, disoit : Si l'un d'entre vous périt, je ne me consolerai pas.

C'étoit une amie, celle-là! mais les miens, ces amis de Paris sur lesquels j'avois tant compté, les miens, au milieu des chagrins que me causoient tant de pertes si grandes, quelles consolations me prodiguoient-ils? de quels secours aidoient-ils ma Lodoiska?

La citoyenne Brémont du moins nous rendoit quelques visites, & il est consolant pour moi d'avoir à déclarer que son mari, par réflexion rendu à lui-même, à son cœur naturellement généreux & bon, s'exposa bientôt davantage pour nous maintenir dehors avec quelque sûreté, qu'il ne l'eût fait en nous gardant chez lui. Quant au compagnon de mon enfance, il ne vint me voir que quinze jours après mon arrivée! il ne vint, dans l'espace de deux mois, que trois fois! il nous restoit d'autres amis, réputés intimes, auxquels j'aurois cru faire injure de leur cacher que je fusse dans Paris, & qui sentoient bien qu'en un tems où tout étoit matière à soupçons, on suspecteroit bientôt une demoiselle, à-peu-près inconnue, nouvellement emmenagée, tombée tout-d'un-coup on ne savoit trop d'où; laquelle se réclamant d'une assez nombreuse famille, n'alloit pourtant jamais manger dehors, & ne recevoit non plus jamais personne. Une voisine, le portier, tous les curieux & tous les espions se diroient : Seroit-ce une aventuriere? une émigrée? ou seulement une personne

ſuſpecte avec laquelle on ne veut point *avoir d'intelligences?* c'en étoit aſſez pour qu'elle fût inceſſamment notée au comité révolutionnaire de ſa ſection, & tôt ou tard arrêtée. Ils le ſentoient bien; ils n'en tinrent compte. Aucun ne parut chez nous! pas une fois, pas même une ſeule fois! De ſorte qu'il eſt vrai de dire qu'à la délation près, ils firent abſolument tout ce qu'il falloit pour nous perdre. Au reſte, s'il ſe privoient du plaiſir de nous voir, ils ne s'épargnoient pas celui de s'entretenir de nous. Notre poſition devenoit l'objet perpétuel de leurs entretiens & de leurs allarmes. Moi, j'étois bien malheureux, & je ne l'avois pas mérité; on en convenoit. Mais on me plaignoit tout bas de n'avoir pas aſſez de courage pour terminer mes peines; de n'être pas aſſez l'ami de mes amis pour les débarraſſer, en mourant une fois, de la crainte où ils étoient toujours de me voir mourir. Ma femme, on la trouvoit *fort extraordinaire*. Soit, je l'accorde. Mais on ajoutoit: *fort égoïſte, égoïſte à l'excès*. Et cela, non pas préciſément parce qu'elle expoſoit ſa vie pour ſauver la mienne; mais parce qu'en s'obſtinant ainſi à me vouloir ſauver contre toute apparence, elle finiroit par compromettre tous mes amis & tous ſes amis. Bon Dieu! quels amis! Comme ils m'ont appris à me défier de ce nom!

Heureuſement il exiſtoit un homme qui, dans le cours de mes proſpérités littéraires & politiques, n'avoit jamais affecté de ſe parer du titre de mon ami, mais qui en réclama tous les droits dès qu'il me vit dans le malheur. Dix ans auparavant, le connoiſſant à peine, je ne lui avois rendu qu'un ſervice léger en ſoi, qui tiroit ſeulement quelque mérite de l'à-propos. Dès qu'il fut de retour à Paris, & qu'il m'y fut rentré, il accourut. Il vint tous les jours. Vainement nous le conjurions de ne pas paroître ſi ſouvent chez nous. Tantôt ſous un prétexte & tantôt ſous un autre, aujourd'hui parce qu'il paſſoit dans le quartier, demain pour nous rendre compte de quelque nouvelle propre à nous tranquilliſer, une autre fois pour nous apporter quelques proviſions dont il s'appercevoit bien que nous étions dénués, il venoit, il revenoit; ſon eſprit ne rêvoit qu'aux moyens de me ſortir de mon cruel état, & s'il ſe trouvoit quelqu'occaſion où il pût me ſervir, il ſe croiroit le plus heureux du monde.

Lorſque tombé dans le plus profond de l'abyme, on reconnoît qu'on ne peut eſſayer d'en ſortir qu'au riſque

d'y entraîner l'ami fidèle qui, de ſes bords, vous appelle & vous tend la main, ou détourne les yeux, on craint d'imaginer quelque choſe ; on trembleroit de rien demander : mais pour un autre, pour l'objet aimé, qu'on ſe ſent d'aptitude à inventer le ſecours & d'éloquence à le ſolliciter! ma Lodoïska, depuis qu'il ne lui étoit plus permis de porter ſes regards vers l'Amérique, ne voyoit d'aſyle pour moi que dans le Jura. A force d'y penſer, elle découvrit que, ſans parler de ſa bonne volonté bien reconnue, F..... (je lui donne le nom qu'aujourd'hui je porte : il l'a conquis) ! F.... ſembloit avoir en lui, par un rare concours de circonſtances & les haſards les plus ſinguliers, tous les moyens de me faire arriver à cette terre promiſe, des moyens dont je ne donne point de détails, de peur de ſe compromettre ; mais tels qu'il ſembloit que la providence nous eût conſervé tout exprès, tout exprès ramené cet ami. C'en étoit un celui là ! c'étoit un ami véritable. Il en eſt donc ! & moi qui paroîs en douter, moi qui me plains amerement des hommes, ne ſerois-je auſſi qu'un ingrat ? Car enfin quelque petit que ſoit le nombre de ces êtres privilégiés qui honorent l'eſpèce humaine, m'ont-ils manqué quelquefois : ne s'eſt-il pas, toujours à point, préſenté pour moi, quelques-unes de ces créatures bienfaiſantes, douces, généreuſes, intrépides, autant que . . . . . Eh bien donc, oublions la foule égoïſte, & ne nous ſouvenons que des héros.

Ma femme médita, mûrit ſon projet. Dès que F.... revint, c'eſt-à-dire dès le lendemain elle lui en fit l'ouverture. Il la ſaiſit avidement. Dès lors plus de repos pour lui. Comme ſon eſprit, ſon corps fut dans un continuel travail. Point de démarches qui lui coûtaſſent, point de peines qu'il ne prît gaîment, point d'obſtacles qui pût l'arrêter, point de danger qui l'étonnât. Quel zèle ! quel dévouement ! que de grandeur d'ame ! mon cœur en gardera l'éternel ſouvenir.

En moins de quinze jours les difficultés diſparurent devant ſon invincible activité. Le ſix février 1794, deux mois, jour pour jour, après ma rentrée dans [illegible] ſe trouva prêt : déguiſement, paſſeport, voiture, nous partions le lendemain à l'aurore. Je vis nous [illegible], car il m'accompagnoit juſqu'à la monta[illegible] :

voir établi ou périr avec moi. Le courage de Lodoïska ne s'étoit point démenti dans le cours des préparatifs; mais les obstacles étant surmontés, l'heure de notre séparation & celle de mes périls s'approchant, la tendresse de l'amante s'étoit allarmée. Plusieurs fois dans la journée elle m'avoit dit : Si pourtant je ne devois plus te revoir ! si voulant te sauver, je causois ta perte ! tiens, je tremble. Tiens, ne pars pas, ne me quitte pas, reste ; hélas ! nous avions résolu de mourir ensemble !

Le soir, elle venoit de m'enfermer; elle me laissoit un instant seul; elle étoit allée me chercher quelques derniers renseignemens indispensables. Je profitai de ce moment pour lui écrire. C'est afin que le lecteur achève de prendre une juste idée de la situation où nous avions été à Paris, & de nos vains projets pour l'avenir, que je lui donne ici l'exacte copie de ma lettre. Il ne tardera point à savoir comment l'original m'est revenu.

A MA FEMME.

De ma cache, à Paris, ce 6 Février 1794, sept heures du soir.

« C'est donc demain, ma bien-aimée, que je pars pour la cabane. Par quel chemin la destinée nous aura-t-elle conduits à cet objet de tous nos vœux. Il falloit donc qu'auparavant bienfaiteur & victime de mes compatriotes, lâchement abandonné par tous mes faux amis; je me trouvasse seul, au fond de l'abyme où m'avoient précipité les scélérats qui oppriment mon pays. Mais non, non; je n'étois pas seul. Quelque chose me restoit de plus consolateur, de plus secourable, de plus fort que mon courage, que mon amour & même que mon innocence, tu me restois, ma bien-aimée... & chaque jour, au péril de ta vie, tu m'as défendu, tu m'as sauvé..... Quel étrange bonheur ! chaque jour, chaque nuit, environnés de nos dangers imminens, nos armes toujours prêtes sous notre chevet, un pied pour ainsi dire dans la tombe, mais l'ame exempte de tout reproche, mais le cœur plein de nos amours, nous avons constamment, au sein de cette imperturbable tranquillité qui n'appartient qu'à l'homme de courage & de bien; car toi, ma bien-aimée, ma digne épouse, toi la plus aimable des femmes, tu es en même temps homme de courage & de bien; nous avons goûté de ravissans plaisirs que peu de mortels connoîtront. Nous avons par

notre bonheur bravé, puni nos tyrans. Nous avons, toujours préparés à la mort, épuiſé la coupe de la vie. Nous aurions, dans notre ivreſſe, épuiſé l'amour même, s'il n'étoit pas vrai qu'une paſſion comme la nôtre, à l'épreuve du temps & des ſupplices, eſt inépuiſable. Nous avons, grâces t'en ſoient rendues, idôle de mon cœur, toi peut-être encore autant que ma femme idolâtrée, Liberté, nous avons dans l'aſyle ſecret, dans le profond myſtère où les oppreſſeurs nous tenoient enſevelis, nous avons trouvé le moyen de reſter libres!!

Mais cet état ne pouvoit durer. Des mille précautions qui nous ſauvoient, une ſeule oubliée pouvoit nous perdre..... La providence, oh oui la providence vient à mon ſecours. O ma bien-aimée, c'eſt encore toi.... c'étoit toi, c'étoit l'aſcendant de ton étoile, c'étoit ton impérieux génie qui du fond de cette Gironde, où m'environnoient tant d'embûches mortelles, m'appelloient & m'appelloient ſans ceſſe. Eh bien! le viſage découvert, le front levé, le bras toujours armé, l'eſprit toujours vers toi, au milieu de leurs comités, de leurs commiſſions, de leurs ſatellites, à travers cette foule d'aſſaſſins, j'ai paſſé. Sans toi, je périſſois là-bas, ſans toi j'allois périr ici. C'eſt toi, c'eſt ta patience qui ne s'altère point quand il s'agit de ton amant, c'eſt ton courage que rien n'étonne quand il faut réſiſter à l'oppreſſion, c'eſt ta douce éloquence qui me ſuſcite des libérateurs. O ma bien-aimée, s'il arrivoit qne cette entrepriſe, commencée ſous de ſi favorables auſpices, eût une fin malheureuſe; je t'en conjure, n'aies pas cette horrible injuſtice, ne me fais pas cette peine cruelle de t'accuſer. Redis toi, redis-toi ſans ceſſe qu'infailliblement je périſſois ici. Oui, ſi je me ſauve, c'eſt par toi: ſi je ſuccombe, c'eſt la fatalité, c'eſt le tort de la deſtinée. N'accuſe,... mais non, n'accuſe pas... avec le calme de l'innocence, hâte-toi de te réunir à ton époux. Que dans la tombe encore nous nous retrouvions enſemble!.... Tiens, ce ſont tes allarmes pour moi qui m'entraînent dans de telles ſuppoſitions. Jamais je n'eus autant de confiance. Eſpère, crois-moi; ne crains rien: me voilà ſauvé. Je le ſuis; le ciel le doit, peut-être aux ſacrifices que j'ai faits pour le bonheur des hommes, mais ſurtout à ta généreuſe conſtance, à ton malheureux amour, à ton dévouement magnanime. Ma bien-aimée,

je te le dis : long-temps j'ai travaillé pour fonder la cabane (1) ; je vais maintenant la choisir. Dans six semaines je t'y posséderai. Nous la goûterons enfin cette vie casanière que j'ai toujours ardemment désirée ; je les savourerai ces délices de la retraite où je serai tout entier à toi, ces charmes de la solitude que j'ai si long-temps sacrifiés à ma patrie ingratte. Mon amie, entends la prière que je te fais à genoux ; veille sur toi. Je laisse derrière moi la plus chère moitié de moi-même : tu le sais. Veille sur toi. Laisse tes affaires, si leurs soins doivent te coûter quelqu'imprudence. Soyons plus pauvres encore, & soyons plus promptement réunis. Songe à l'inquiétude mortelle où je vais languir..... Te voilà de retour. Que j'aurois de choses à te dire encore !... Adieu, je t'adore, conserve-toi ; je pars le premier, je t'attends ».

Le 7 février, dès six heures du matin, je repris ma course aventureuse. A l'extrêmité de la rue Charenton, je laissai ma femme dans le fiacre où elle avoit voulu m'accompagner. Je la laissai. J'étois à plaindre, elle l'étoit davantage : *celui qui reste est le plus malheureux.* La prudence exigeoit que la séparation se fît à quelque distance en-deçà de la barrière, il falloit y passer seul & à pied, pour être moins examiné. De la portière de devant, Lodoïska me suivoit d'un œil plein d'inquiétude ; elle trembloit que je n'allasse échouer au premier écueil. Elle vit trop bien que la sentinelle m'arrêtoit ; mais elle vit aussi que d'un air assuré je produisois une carte qui n'étoit pas la mienne, & que d'un air amical je passois. Qu'en ce moment je sentis vivement ta joie, ma Lodoïska ! mais que je souffrois des promptes allarmes qui alloient succéder. Bien des passages plus dangereux me restoient à franchir, & tes regards ne pouvoient plus m'y accompagner. Que je souffrois pour toi ! l'absence d'ailleurs, la cruelle absence commençoit. Ah du moins ne néglige rien pour l'abréger. A ton tour dans six semaines, tu me l'as promis ! dans six semaines au plus tard, viens te présenter à cette porte ; mets-toi sur cette route où

(1) C'étoit ainsi que nous désignions la retraite où, depuis dix ans, nous brûlions de nous dérober au tourbillon du monde, pour nous livrer sans partage à l'amour. Et cette retraite, on m'assuroit aujourd'hui que je l'aurois dans *le Jura*.

je te devance. Hâte-toi, sors de cette ville où si longtemps nous avons cru trouver notre tombeau. Viens avant la fin de mars me joindre dans cette contrée qu'on nous a dit être sûre, tranquille, hospitalière... Hélas!

Dans le bourg de *Charenton* je trouvai mon brave ami qui m'attendoit. Ensemble nous entrâmes à *Villeneuve-Saint-Georges*. Par une heureuse précaution, j'avois décidé ma femme à trouver bon que, partant un jour plutôt, & devançant la voiture où ma place étoit retenue de Paris à Dol, je fisse dix lieues à pied, pour l'aller attendre à Melun. C'étoit un sûr moyen de diminuer les dangers de ma sortie de Paris, & d'être beaucoup moins inquieté dans ses rédoutables environs. Nous lui dûmes notre salut à *Villeneuve-Saint-Georges*. Un Commissaire du pouvoir exécutif se tenoit là, pour examiner à leur passage toutes les voitures publiques, tous les voyageurs à voitures. On me dit son nom que j'ai oublié; tout ce qui m'en reste, c'est que c'étoit un jacobin qui très-probablement m'auroit reconnu; mais on ne nous fit point à nous, braves piétons, l'injurieux honneur d'une visite commissariale. On nous conduisit seulement à l'officier de garde qui n'examina que très-légèrement nos papiers, & sans difficulté laissa passer deux soldats. Deux soldats, car F.... en avoit le costume ordinaire. Moi je portois, avec un large pantalon de laine noire, la courte veste pareille, un gilet tricolore, une perruque jacobite à poils courts, plats & noirs, tout récemment faite exprès & qui m'alloit si bien qu'on eût juré que c'étoit mes cheveux; enfin le bonnet rouge, l'énorme sabre & deux terribles moustaches que j'avois laissées croître pendant ma réclusion. Si dans cet équipage je représentois encore quelque chose, ce n'étoit assurément pas un muscadin. tout cela étoit alors le grand habit *des grands patriotes*, & s'appelloit une carmagnole complette.

J'avois pu entreprendre & j'achevai très-bien cette marche de dix lieues, parce que deux mois de repit & de soins convenables avoient chassé mon rhumatisme.

Le lendemain, tous les voyageurs de la voiture publique que je venois de joindre à...., furent conduits à la municipalité. Un membre du comité de surveillance visoit les passeports. Je lui donnai le mien, il le lut attentivement, me regarda beaucoup, & sans me le rendre,

demanda ceux de mes compagnons de voyage. Il les examinoit tour-à-tour, les leur rendoit & retenoit toujours le mien, il le gardoit à part dans la main gauche, qui se retiroit chaque fois que j'avançois la mienne pour le reprendre. Un moment, me disoit-il toujours. Je commençois à n'être pas fort à mon aise. Tous mes camarades de route étoient déja renvoyés, je restois seul avec le surveillant. Tu vas rejoindre l'armée? me demanda-t-il. — Eh non! tu as pourtant assez lu! je vais pour affaire de commerce. Il y rejetta les yeux. Ah, pour affaires de commerce! oui! — Donne donc! m'écriai-je. J'avançois la main. Il fit encore le même mouvement en arrière. Tu es bien pressé! dit-il. — Et toi tu ne l'es guères! ne vois-tu pas que tu as expédié tous les voyageurs & que la voiture va partir sans moi? — Mais n'as-tu rien à me dire? Non, repliquai-je brusquement dans le style du jour & de mon accoutrement. Il répondit: eh bien j'ai quelque chose à te dire, moi. — Sacrebleu! dis tout de suite. J'ai à te dire, poursuivit-il, en prenant une de mes mains qu'il serra & en remettant mon passeport dans l'autre: j'ai à te dire que je souhaite de tout mon cœur que tu finisses ton voyage sans accident. Adieu. Je répétai adieu, n'en demandai pas davantage, & je cours encore.

Etoit-ce à mon seul habit que je devois cette politesse? M'avoit-il pris pour quelqu'un de sa connoissance? ou plutôt, quoique je ne le connusse pas, ne me connoissoit-il pas très-bien? Voilà ce que le lecteur se demandera, ce que je me suis demandé cent fois à moi-même, & ce que je n'ai jamais pu décider.

Je ne pourrois fidèlement rapporter toutes les bisarres aventures de ce voyage, sans risquer de compromettre le généreux compagnon de mes périls. Je vais donc tout-à-coup sauter à.....; & de ce qui nous arriva dans ce dernier endroit, je dirai seulement que la voiture y restoit, mais que nous ne fîmes point la faute de nous y arrêter, même deux minutes. Je savois qu'il y séjournoit un Représentant montagnard; nous évitâmes habilement le corps-de-garde, qui nous eût peut-être conduits à la municipalité? celle-ci au comité de surveillance, & l'un des inquisiteurs, au représentant.

De-là à..... six lieues que nous fîmes à pied, par un

affreux temps. Pour comble de disgraces, l'abondante pluie qui nous traversoit dans la plaine, nous promettoit une neige plus abondante dans les montagnes. C'est en sortant de..... qu'on commence à gravir le Jura. On nous dit que la route portoit, dans les passages les moins chargés, trois pieds de neige. Dès cinq heures du matin, nous nous y enfonçames.

Avant la fin d'une journée pénible, j'embrassai le généreux F..... Charmé d'avoir achevé son ouvrage, il alloit reporter une heureuse nouvelle à ma femme impatiente. Ah qu'il jouisse à Paris d'un bonheur constant! qu'au milieu des forfaits qui règnent dans ma patrie, ses vertus y demeurent méconnues, pour n'y être pas châtiées. Il est du moins une récompense qui ne sauroit lui manquer : cette joie intérieure, ce délicieux sentiment qui suit les belles actions courageusement faites, vivra dans son cœur. La reconnoissance ne mourra pas dans le mien. Adieu, mon ami.

Je fis quelques pas, j'entrai dans ma retraite. S'il daigne un moment arrêter ses regards sur moi, Dieu même doit jouir de l'une de ses œuvres. Ce ne peut être un spectacle indifférent à sa justice, que celui d'un homme libre, d'un homme de bien, enfin arraché au glaive des dictateurs & des brigands. Mais sa protection n'embrassera-t-elle que moi? Voudra-t-il laisser un peuple immense sous le joug des oppresseurs les plus détestables? ou, pour le châtiment d'une multitude entraînée, souffrira-t-il que ces tyrans soient remplacés par d'autres tyrans? A peine débarrassé de mes plus imminens périls, je tournois ainsi sur mon pays des regards d'inquiétude; ainsi je formois pour son affranchissement d'inutiles vœux (1).

De l'impénétrable asyle, de la caverne profonde où je m'étois jetté sur les âpres montagnes qui de ce côté limitent la France, je voyois & je touchois pour ainsi dire l'antique Helvétie. Au premier bruit, à la moindre allarme, je pouvois me precipiter sur le territoire neutre, puis ayant vu passer l'ennemi, remonter à ma retraite, & rentrer en même tems dans ma patrie.

Tout ce que j'ai souffert, tout ce dont j'ai joui dans ces retraites, vous ne pouvez le concevoir. Au moins j'y nourrissois mon indépendance. Tous les bons senti-

(1) Souvenez-vous que Robespierre vivoit encore.

mens de mon cœur, ſes mouvemens les plus louables, il m'étoit permis de les épancher. Je le pouvois au milieu de ce bois ſolitaire où je reſtois des journées entières, où je ne reſtois pas aſſez. C'eſt-là que tantôt renverſé ſous de noirs ſapins, penſant à ma famille à jamais quittée, je ſoupire; & tantôt me rappellant toute ma patrie, la gloire qui lui étoit promiſe & l'opprobre dont ils la ſouillent; la proſpérité dont elle alloit jouir & les décombres qui la couvrent; ſa liberté d'un jour & ſon eſclavage éternel; je pleure. C'eſt encore là qu'appellant l'amour à mon aide, l'amour & l'eſpérance, ſon inſéparable compagne, je grave ſur l'écorce tendre du *fayard* le chifre de mon amante qui demain, peut-être, me ſera rendue. Et puis, afin de donner l'échange à mes vives agitations, je foule de mes pieds impatiens cette tendre agreſte, avec rapidité je parcours les ſilencieux labyrinthes de ces retraites; avec effort je gravis les énormes roches, jettées ſans ordre, taillées à pic, chargées de chênes immenſes; bientôt comme ſuſpendu ſur les bords les plus élevés de cet abyme, au fond duquel un torrent innavigable roule a grand bruit ſon onde anti-diluvienne, je me retrouve; je penſe, je donne l'eſſor à mes idées les plus hardies: Quel mortel viendroit ici juſqu'à moi? Ici, loin des hommes & devant Dieu, malgré toutes les révolutions, en dépit de tous les tyrans, je ſuis encore moi, je ſuis libre!

Mais ô tourment! ſi dans le lointain quelques hommes ſe montrent, s'il n'eſt pas impoſſible que l'un d'eux m'entrevoye, il me faut ſoudain quitter ces hauteurs, m'enfoncer dans le plus épais du bois, retrouver mon dernier aſyle; ou malheur à moi!..... Alors je me rappelle que ce fut ton ſort, ô mon maître, ô mon ſoutien, ſublime & vertueux Rouſſeau. Toi auſſi, pour avoir bien mérité du genre humain, tu t'en vis perſécuté. Toi auſſi pour avoir été l'ami du peuple..... Ciel! que d'efforts ont été tentés pour rendre odieux ce titre qui, malgré tant de forfaits, reſtera toujours honoré! toi auſſi pour avoir été l'ami du peuple, tu fus méconnu, déteſté, maltraité par lui. Dans des contrées voiſines, à quelques vingt lieues d'ici, à Neufchâtel on te jettoit des pierres! en de telles extrémités pourtant tu m'as donné l'exemple de porter encore le poids de la vie; mais qui t'en im-

poſoit le devoir? tu n'avois que *Théreſe*, & c'eſt Lodoïska que j'attends.

Hélas, elle n'arrivoit pas! plus de ſix ſemaines s'étoient écoulées; je n'avois eu de ſes nouvelles qu'une fois. L'eſpérance commençoit à quitter mon cœur. J'avois donc perdu l'unique bien par lequel attaché déſormais à la vie, j'aurois pu la chérir encore. Je l'avois perdu! Eh comment! pour m'avoir voulu ſauvé, elle gémiſſoit dans les priſons, elle périſſoit ſur l'échafaud. Quel homme aſſez malheureuſement ſenſible ſe repréſentera mes agitations, mes angoiſſes, tous mes deſirs de vengeance & de mort. Avec l'aurore j'allois me jetter dans ces bois naguères ſeulement mélancoliques, maintenant triſtes, ſombres, pleins d'horreurs. Sur ces roches où dernièrement je me bornois à fuir les hommes, aujourd'hui je venois chercher les images du chaos, des abymes, de la deſtruction. Que de fois j'ai, d'un œil d'envie, meſuré ces deux cents pieds d'élévation, d'où je pouvois, me précipitant, rouler de pierres en pierres, & déjà mille fois briſé, m'engouffrer dans ces eaux rapides, tempétueuſes, blanchies d'écume, & d'ailleurs trop peu profondes pour empêcher que de tout mon poids centuplé par la chûte, je n'achevaſſe de me mettre en pièces ſur les tranchans du roc vif qui formoit leur lit; mais de quelle utilité ſeroit cette fin? Auſſitôt mon eſprit s'élevoit à d'autres penſées. Il n'y en eut point de ſi folles, de ſi forcénées qu'elles fuſſent, que je n'embraſſaſſe d'abord avec paſſion. Je voulois, ſous un nouveau déguiſement, rentrer à Paris, pénétrer juſqu'au cabinet de Robeſpierre, & le piſtolet ſur la gorge, le forcer à me ſigner l'ordre qui rendroit à ma Lodoïska ſa liberté. Puis contraint de m'avouer les invincibles difficultés de l'exécution, je me bornois à examiner lequel des oppreſſeurs de mon pays je devois aller immoler ſur la tombe de mon épouſe. Enfin, ma tête s'étant un peu repoſée, je m'arrêtai au deſſein que voici:

Je manderois au *dictateur*, que l'un des proſcrits du 31 mai, celui qu'il déteſtoit le plus ſans doute, reſpiroit ſur la frontière de France, hors de ſes recherches, hors de ſes atteintes. Pourtant je lui propoſerois la tête de cet ennemi, à cette condition ſeule que ma femme ſeroit amenée ſaine & ſauve dans mes roches. Au moment

où elle y poſeroit le pied, je deſcendrois dans la plaine, moi, je me remettrois ſous la hache des licteurs.

On ſentira tout ce que ce projet avoit de haſardeux. Ma dernière eſpérance étoit que ma femme qui portoit dans ſon ſein l'unique fruit de nos amours, conſentiroit à vivre pour élever le fils de ſon amant, & peut-être un vengeur à la patrie. Que ſi le traître Robeſpierre prenoit ſes meſures de ſorte qu'en attirant la ſeconde victime, il pût auſſi retenir la première, au moins Lodoïska ne mourroit pas ſeule; enſemble nous irions au ſupplice, je finirois d'une manière moins triſte pour elle & plus digne de moi.

Cinq ſemaines s'étoient écoulées dans les tourmens de cette fièvre où mon corps épuiſé perdoit le reſte de ſes forces, mais où mon ame s'exerçoit de plus en plus aux réſolutions magnanimes. Un jour, celui-là doit faire époque dans ma vie; c'étoit vers midi, le 21 mai: un homme comme moi victime de la tyrannie, un ami que je m'étois fait dans ces ſolitudes, m'entraîna, ſous je ne ſais plus quel prétexte, dans une route où je n'avois jamais été, une traverſe de à . Vous vous laiſſez abattre par le chagrin, me dit-il; eh pourquoi? votre malheur n'eſt pas certain: je parierois même que vous reverrez votre épouſe très-inceſſamment..... Jamais, citoyen, tout me le dit: jamais. Il s'étoit arrêté; il attachoit à quelques cents pas ſon regard attentif. C'eſt un char-à-bancs, reprit-il, je n'y diſtingue qu'une citoyenne avec le conducteur. Tenez, c'eſt peut-être votre femme! -- Ah citoyen! par pitié, gardez-vous de me préſenter de pareilles images. Il pourſuivit: ma foi! je n'y vois qu'une femme en habits de voyage, & elle a des malles. Je m'écriai: ami, ne vous jouez pas de mon déſeſpoir; je vous avertis qu'il y auroit de quoi me rendre fou. Il indiquoit de la main le point de la route où il appercevoit la voyageuſe; je repouſſois ſa main, je tournois la tête, je fermois les yeux.

Cependant le conducteur faiſoit claquer ſon fouet. La légère voiture venoit à nous de toute la viteſſe des chevaux. Bientôt une voix, quelle voix, grand Dieu! celle de ces eſprits céleſtes que peint Milton, ne laiſſe point à l'oreille charmée d'impreſſion plus raviſſante. Une voix dit: *arrêtez*. Son doux accent m'a fait treſſaillir. Je vole,

je me précipite vers le char. C'eſt Lodoïska qui s'élance; c'eſt elle que j'enlève dans mes bras. Quel fardeau! quel moment!

Mon bonheur n'a duré que trois jours. Il a fallu ſe réſoudre encore à l'abſence, à ſes tourmens, à ſes périls, ma femme a dû le vouloir; j'ai dû le ſouffrir. Elle eſt partie, elle eſt rentrée..... Quoi! Dans Paris! Dans cette ville ennemie?... Elle y eſt rentrée, oui. Je ne ſaurois dire, en ce moment, comment ni pourquoi l'invincible néceſſité l'ordonne; au reſte tant de ſûretés garantiſſent le ſuccès! Je ſuis tranquille. Depuis douze jours elle eſt à Paris; elle y eſt arrivée ſans accident, ſans inquiétude; j'en ai la nouvelle. C'eſt après demain qu'elle en ſort..... Je l'attends dans neuf jours; dans neuf jours nous nous réunirons. Nous nous réunirons pour eſſayer de nous ouvrir, à travers de nouveaux dangers, le chemin de quelques contrées plus heureuſes; mais, quoiqu'il arrive, pour ne nous plus ſéparer.

Bois d'*Elinens*, de ce jour, du jour de ſon arrivée, vous avez recouvré toutes vos beautés naturelles. Vos frais gazons, vos bocages tranquilles, vos perſpectives variées, vos ſites romantiques n'inſpirent plus que les douces rêveries, les émotions tendres, l'eſpoir, la joie, le bonheur; je l'ai conduite ſous vos rians berceaux, mon épouſe; avec tous ſes attraits elle s'y eſt promenée, avec toutes ſes grâces elle s'eſt repoſée ſur l'énorme coloſſe, dernièrement déraciné par l'ouragan terrible; abſente maintenant, c'eſt ici que je la retrouve, j'ai remarqué le lieu, j'ai remarqué la place; chaque jour je la viens reconnoître, je viens chaque jour reprendre celle que j'occupois tout auprès d'elle; la ſienne, je la lui garde, je la lui garde entière & reſpectée. Non, jamais couple heureux auſſi doucement agité d'une paſſion à la fois vive & tendre, ſainte & durable, ne parut dans vos retraites, jamais! A moins que de *Clarens* peu diſtant de vos ſolitudes, de ce Clarens célébré par *l'écrivain ſublime*, Julie d'Etanges n'y ſoit venue, belle de ſa jeuneſſe, de ſes charmes, de ſon amour ſur-tout & même de ſes remords après la nuit ſi fortunée; à moins qu'elle n'y ſoit venue amenant avec elle le digne ami de ſon cœur, ce Saint-Preux, rappellé pour mille délices de l'exil *de Meillerie*, de cette roche déſormais immortelle, que je n'ai pas tou-

chée, mais que j'ai vue. Que s'ils ont auſſi viſité vos ombrages, bois d'Elinens, vous pouvez vous glorifier d'un rare prodige : en moins d'un demi-ſiècle, vous avez vu deux couples amans.

Depuis que je parcours leur vaſte enceinte pour y chercher les plus douces retraites, Lodoïska, j'ai découvert, entre ce bois touffu qui vers l'occident ſe préſente en amphithéâtre, par mille détours monte peu-à-peu vers la plaine, la couvre toute entière, & d'une pente inſenſible ſe prolonge juſqu'à la vallée; entre ces roches qui du côté de l'Orient bornant ces vaſtes promenades, élevent, taillé pour ainſi dire à pic, leur inabordable rempart chargé de forêts éternelles; près de ces eaux, qui plus loin reſſerrées ſe précipitent impétueux torrent, mais ici libres dans un vaſte eſpace s'écoulent ruiſſeau paiſible; au milieu de ces jardins ioimitables où, dans ſa ſauvage magnificence, la Nature a jetté des modèles pour le génie *de Kent* (1); & le déſeſpoir de ſes trop foibles ſucceſſeurs; parmi tant d'enchanteurs aſyles, j'ai découvert l'aſyle enchanteur. Des chênes centenaires & des ſapins avec eux vieillis, entrelacent leur cent bras, de cent manières différentes; autour d'eux, ſous leur ombre, & condamnés à ne s'élever qu'après leur chûte, de jeunes fayards, quelques rares platanes, une foule de roſiers ſauvages ſe preſſent, ſe confondent, & dans les formes variées qu'ils affectent, laiſſent au centre un ſallon de verdure, d'où les flammes de l'été qui commence, ne chaſſeront jamais les perles du matin, les ombres du ſoir, la fraicheur amie de Vénus & les ténèbres miniſtres de l'amour; là, j'entends l'onde amoureuſe expirer ſur ſa rive, le zéphir careſſer la prairie, aux pieds de ces arbriſſeaux philomèle tendre & timide gémir ſes amours; tandis qu'enorgueilli des ſiennes, au ſommet de ce chêne altier, le chantre des forêts module ſes airs poëtiques; enfin mille oiſeaux ſaluer, de leurs concerts, la brillante aurore & tous les plaiſirs qu'elle ramène. Mais ce qu'il m'eſt donné de n'y plus entendre, ce ſont les êtres de mon eſpèce; jamais le bruit de leur marche, & le ſon de leur voix ne m'y inquiétent; je ne ſais qu'elle déité conſervatrice veille ſur ces lieux préférés, & de ſes ſoins jaloux en écarte tout

(1) Il paſſe pour l'inventeur des jardins anglais.

mortel indigne ; j'y ai passé des journées entières, sans qu'aucun profane y soit venu troubler mes souvenirs & mes espérances, sans qu'aucun m'ait réduit, par son approche, à voiler ton image. La fable nous a-t-elle trompés ? Seroit-ce donc ici qu'Endymion reçut un baiser de Diane ? Ou plutôt je me figure que tel étoit le bosquet, où la tendre Héloïse recevoit de son heureux maître les leçons de l'amour. Je t'y menerai dans ce bosquet, Lodoïska ; à travers les nombreux détours du labyrinthe qui le masque, je serai ton guide ; tu seras accueillie de la déité tutélaire ; ton nom lui plaît : elle a cent fois répété ton nom. Tiens : nous avons long-temps erré ; je viens d'écarter quelques branches, regarde : voilà cette difficile entrée ; tu n'apperçois rien encore ? Avance, approche, baisse toi. Passe inclinée sous ces pesans rameaux que je soulève, sous cet arc triomphal que mon bras soutient pour toi.

Maintenant, ô mon épouse idolâtrée, je vais graver sur ces arbrisseaux tes chiffres déjà mille fois gravés dans ces solitudes ; & si quelque jour des hommes libres & des amans : sans doute il s'en retrouvera dans ces contrées républicaines : si des amans ont mérité que ce délicieux asyle leur soit ouvert ; à l'aspect de cet antique monument de notre union fortunée, ils sentiront leurs cœurs pénétrés d'une émotion plus douce ; alors reportant sur les évènemens de notre vie leurs tristes pensées, touchés d'attendrissement, ils accorderont quelques plaintes à nos malheurs peu communs ; qu'ils pleurent le fruit laborieux de nos veilles, le précieux reste de nos amis, la patrie si chère, à notre printems perdus, & perdus sans retour ; qu'ils pleurent, nous le permettons. Mais que bientôt, consultant leurs cœurs, saisis de cet enthousiasme qui n'appartient qu'aux vrais amans, que bientôt ils s'écrient dans leur joie : la foule des mortels dut encore leur porter envie ; il leur restoit l'amour.

Dieu protecteur, grâces te soient rendues ; elle est de retour. C'est sous ses yeux que je jette ces dernières lignes. Il est donc certain qu'il existe une providence rénumératrice. Chaumette, la Croix, Marat, tous leurs plus vils complices, tous mes plus cruels persécuteurs ne sont déjà plus. Qu'ai-je dit ? Le plus cruel respire encore ; il règne, il règne en tyran. Mais je doute qu'au sein de ses passagères grandeurs il parvienne quelquefois à saisir l'ombre d'une vraie jouissance ; moi cependant je vis pour Lodoïska.

Tu m'appelles, un moment, je t'en prie ! Permets que j'ajoute deux mots ; ce travail m'eſt doux, c'eſt de toi que je vais m'entretenir :

Un lecteur attentif a pu s'appercevoir qu'il y avoit dans ces mémoires une lacune importante ; je n'ai pas fait le récit des obſtacles que ma femme a ſurmontés pour retourner du Finiſtère à Paris, & venir de Paris au Jura, je ne l'ai pas fait, je m'en ſuis bien gardé. C'eſt elle qui l'écrira ; elle l'écrira de ce ſtyle enchanteur, qui dictoit les lettres qu'elle m'adreſſa pendant les dix premières années de notre amour alors malheureux. Puiſſe toute ſa correſpondance & la mienne, précieux dépôt laiſſé en France aux mains d'un ami fidèle, ſe conſerver & quelque jour être publié ! C'eſt là que ſe rencontreroit ma juſtification complette ; fier de mon amante, j'ai l'orgueil de croire auſſi que le monument, où l'on verroit nos ames, ne paroîtroit pas indigne de ſes auteurs. Au reſte il m'importe aſſez peu qu'après avoir parcouru le recueil, un lecteur ſuperficiel ſe demande ſi l'homme qui gagna le cœur d'une femme douée de tant d'eſprit, d'une ſenſibilité ſi exquiſe, d'un ſi grand courage & d'une foule de rares talents, n'en avoit pas lui-même, un peu plus que bien d'autres. Mais ce que j'aime à penſer, c'eſt que l'amant tendre & le philoſophe ſenſible, n'acheveroient pas cette attendriſſante lecture, ſans s'être dit plus d'une fois : puiſqu'il mérita d'être aimé d'elle, il fut vertueux.

Pourquoi ma femme a fait ce dernier voyage à Paris, comment elle a ſu ſortir encore de cette ville redoutable, & venir une ſeconde fois dans mes roches, c'eſt ce que ma femme auſſi dira, mais dans un autre temps. Ni moi non plus je ne ſaurois rendre compte aujourd'hui des haſardeux projets que nous formons, des lointaines eſpérances qui nous reſtent. Dieu protecteur, ne retire pas le bras qui nous appuie, guide nous, marche devant les amis des Peuples ; peut-être ceux-ci ne ſont pas tous ingrats. Si pourtant, de ces trois proſcrits que je vais confier encore aux évènemens, un doit ſuccomber dans l'aventureuſe entrepriſe ; ah je t'en conjure, que ce ſoit moi ! Donne à Lodoïska la force de me ſurvivre, & ſauve notre enfant.

ô Dieu, ſi tu voulois avant tout ſauver mon pays!

Fait dans nos cavernes, le 22 juillet 1794, quelques jours avant la chûte de Robespierre.

Le 20 Frimaire, l'an IIIe de la République, une & indivisible.

LETTRE A LA CONVENTION,

REPRÉSENTANS, à la voix des libérateurs du 9 thermidor, les républicains entr'ouvrent leur tombe; & moi aussi, je demande que vous me rendiez le feu & l'eau.

Hébert pouffa sur moi tous ses hommes de sang; Pache vint me dénoncer; Henriot s'arma contre vous pour me saisir; Couthon décréta qu'on m'arrêteroit; Saint-Just créa mes crimes; Amar dressa mon acte de proscription; Barrère me mit hors la loi.

Le premier qui vous dénonça le tyran, les forfaits qu'il avoit commis, les forfaits plus grands qu'il vouloit commettre, ce fut moi. Me refuseriez-vous la faculté de repousser devant vous la calomnie du tyran? Les formes qui ont protégé Carrier même, me les raviriez-vous? Non, non, vous êtes justes, car vous êtes libres.

Amar & Barrère sont au milieu de vous: réduisez-les, pour la première fois, à regarder leur victime en face; contraignez-les enfin à m'accuser, moi présent, non devant la troupe d'assassins qu'ils appelloient un tribunal, mais devant des juges impartiaux, intègres, irrécusables, devant vous; qu'un décret ordonne entre eux & moi cette confrontation solemnelle, & j'accours.

Je ne vous parle point des milles périls, des maux sans nombre qui m'ont accompagné, tant d'autres en ont enduré plus que moi. Moi, tantôt au fond des souterrains, & tantôt sur d'âpres montagnes, errant, abandonné, proscrit; mais seul du moins & libre, j'ai pu souvent à haute voix protester contre la tyrannie. Ils ont souffert plus que moi, sans doute, les dignes envoyés du peuple, dont les uns ont, pour l'amour de la liberté, reçu des fers; & les autres, restés en présence de l'oppresseur, ont, sous son bras toujours menaçant, patiemment préparé, généreusement attendu l'instant de se relever & de le précipiter. Ce n'est donc pas de ce que vous allez terminer mes détresses, que je vous remercie; mais je vous remercie avec la France entière, de ce que vous avez sauvé la patrie. Trop heureux quiconque ayant été, comme vous, opprimé pour elle, peut ressaisir l'espoir de la servir encore avec vous.

Jean-Baptiste LOUVET, *l'un des Représentans proscrits en 1793.*

Je crois devoir laiſſer ici la note des différens Ouvrages que j'ai publiés depuis mil ſept cent quatre-vingt-neuf (1) : quiconque prendra la peine de les raſſembler, & de les lire, y trouvera encore la réfutation complette de toutes les calomnies dont ils m'ont chargé.

Emilie de Varmont, ou le Divorce néceſſaire, & les Amours du curé Sévin. 3 vol. in-12 ; à Paris, chez Bailly (& chez moi).

Paris juſtifié, contre M. Mounier. Par. &c. chez Bailly (& chez moi).

Mes trois *Pétitions* à l'Aſſemblée.

Mes deux *Diſcours* aux Jacobins, à Robeſpierre ſur la guerre ; à l'imprimerie du Patriote François, rue Favart, à Paris.

Les ſoixante premiers Numéros de *la Sentinelle*.

Mon *Accuſation* contre Robeſpierre, imprimée par ordre de la Convention.

Ma Réplique à la réponſe de Robeſpierre ; Réplique intitulée : *à Maximilien Robeſpierre & à ſes Royaliſtes* ; in-8°.

Le Journal des Débats, depuis le dix août mil ſept cent quatre-vingt-douze, juſqu'au dix mars mil ſept cent quatre-vingt-treize ; chez Baudouin, à Paris. On y trouvera mes diverſes opinions à la Convention, dans les rares occaſions où ils ont bien voulu ne pas m'empêcher de parler.

De *la Conſpiration du dix mars & de la faction d'Orléans* ; in-8.°, chez Gorſas, à Paris.

---

(1) *Faublas* fut achevé dans les *premiers mois* de 1789. C'eſt ſans doute un Ouvrage bien frivole ; pourtant je crois pouvoir répéte, ce que j'ai dit ailleurs : qu'à travers les légéretés dont il eſt rempli, on trouve du moins dans les paſſages ſérieux où l'Auteur ſe montre les principes de philoſophie, & ceux d'un *républicaniſme* encore aſſez rare à l'époque où ce Roman fut écrit.

A cette occaſion, qu'on me permette de répéter ici l'annonce que je viens de faire inſérer dans quelques journaux :

Errant depuis le 31 mai, je trouve à mon retour mes propriétés littéraires, à peu-près les ſeules que je poſſédaſſe, envahies par des hommes qui devoient au moins quelque reſpect au malheur. Je me borne à déclarer que les nouvelles éditions de *Faublas*, annoncées depuis quelque temps, ſont des contrefaçons.

Au reſte, je me fais Libraire au Palais Egalité. Ma boutique eſt dans la Galerie neuve, n°. 24, derrière le Théâtre de la République. On y trouvera mes différens Ouvrages & quelques Nouveautés. On ſouſcrit pour les Journaux.

4 860621 A

7-164
P305

B.N.C.F.
B.29.2.13
CF004860621